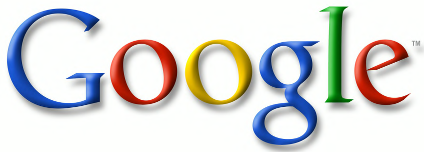



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582717 4

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE MARIÉE

ASTOIN NEW-YORK

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

CLICHY. Impr. M. LOIGNON, PAUL DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE MARIÉE

PAR

ERNEST FEYDEAU

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1870

A L. B. Z.

L'AUTEUR RECONNAISSANT

ERNEST FEYDEAU



LE ROMAN

D'UNE

JEUNE MARIÉE

I

Henriette se maria à dix-huit ans. Elle avait été élevée à la campagne, dans un vieux château isolé au milieu des bois, loin du tumulte et des préoccupations des grandes villes. Sa mère, en honnête femme qui cherche le plaisir dans la pratique du devoir, s'était chargée des moindres détails de son instruction. Henriette n'avait jamais connu son père. Quand elle se maria, elle ne savait

presque rien du monde; aussi lui inspirait-il une grande curiosité. Il l'étonna d'abord. Mais elle était intelligente, et, sans en rien dire à personne, elle se mit à l'étudier.

Elle avait le goût inné. Mais, au début, elle commit quelques erreurs dans sa toilette: elle se coiffait trop bien, ne prenait pas le temps d'effiler ses ongles et de les polir. Ses robes, faute d'avoir été convenablement essayées, ne s'appliquaient pas à ses épaules; ses gants se moulaient trop exactement sur ses mains; ses bottines, trop larges, ne faisaient pas valoir l'élégance de ses pieds.

Elle ne savait pas marcher ou, du moins, elle marchait trop vite, et elle s'empêtrait dans ses jupes. Une sorte de gaucherie, non sans grâce, révélait en elle une personne timide et manquant un peu d'habitude. Enfin, dans ses manières, ses façons de parler, de regarder et de se tenir, on sentait trop l'absence d'une certaine coquetterie indispensable à toute jeune femme qui veut jouir de ses avantages. Plus tard, elle fit attention aux

plus futiles détails de son costume, elle parvint à vaincre cet embarras qui était pour elle un supplice, et elle devint, au dire de tous, un modèle d'élégance modeste et de bonne tenue.

Pour son malheur — ou son bonheur — elle était douée d'une extrême sensibilité, et, quoique passionnée, elle se renfermait en elle-même. Cette minime imperfection de son caractère devait lui faire prendre au sérieux bien des choses qui ne sont pour le monde que choses légères. De là les particularités de sa vie.

Malgré son inexpérience et sa timidité, elle avait débuté dans le monde avec éclat. Le bruit de ses succès cependant ne se répandit pas très-loin. La société qu'elle fréquentait était celle des gens de finance. Ses relations ne dépassaient guère le quartier de la Chaussée d'Antin. Elle en devint, en peu de temps la jeune reine. Son mari était bien posé et laissait les adulateurs arriver à elle. Elle en compta bientôt un tel nombre, que la médisance n'y put trouver rien à reprendre. Les assiduités

d'un seul homme compromettent une femme; celles d'une vingtaine de gens de tout âge ne peuvent lui faire tort. Chacun d'eux lui disait invariablement que, partout où elle se trouvait, elle était toujours la plus belle. La monotonie de leur compliment la lassait un peu. Les femmes, chose rare et sans réplique, étaient peut-être encore plus invinciblement attirées vers elle que les hommes. Quelques-unes, profitant des priviléges de leur sexe, quand on les présentait à Henriette, lui demandaient la permission de l'embrasser.

Il faut dire, pour expliquer cet engouement presque universel, qu'Henriette avait été douée par la nature d'une beauté toute particulière. Ce n'étaient pas seulement la régularité de ses traits, l'éclat de son teint, ni la perfection de ses formes qui faisaient d'elle une personne si séduisante. C'étaient sa grâce et sa douceur qui plaisaient à première vue et inspiraient à ceux qui l'avaient aperçue une fois l'impérieux désir de la revoir. Elle n'était ni grande ni petite, mais elle paraissait

grande, parce qu'elle avait la taille mince, et, quand elle eut appris à bien marcher, elle se tenait habituellement le buste un peu avancé, et cela lui donnait un air enfantin rempli de charmes. Sur son front un peu bas s'amoncelaient de grosses touffes de cheveux blonds. Ses cheveux, descendant par folles boucles jusqu'au niveau de ses sourcils, se relevaient au-dessus des tempes et découvraient des oreilles parfaites, qu'on eût prises pour des coquilles roses. Ses yeux d'un bleu velouté étaient très-doux. Son nez se reliait par une ligne sculpturale avec son menton arrondi et séparé en deux par une fossette légère. Ce qu'il y avait de plus attrayant en elle, c'était sa bouche. Ses deux lèvres semblaient avoir été découpées à l'emporte-pièce, et, quand elle les entr'ouvrait en parlant, on voyait aussitôt briller deux rangées de dents courtes, fines et blanches comme celles d'un jeune chat. Ces diverses particularités de la physionomie d'Henriette n'eussent frappé que médiocrement, l'attention si son visage n'avait

été relevé et comme éclairé par quelque chose d'aimable et de pur. On sentait, à la regarder, qu'elle devait avoir un bon naturel, et cette modestie qui la poussait à renfermer ses sensations en elle-même donnait à sa personne je ne sais quoi de langoureux qui était un attrait de plus.

II

Elle régnait sur son petit monde sans y faire loi. Elle s'effaçait le plus possible. Elle dédaignait de lui imposer ses goûts, ses idées. Tout au plus — malgré elle encore — l'avait-elle habitué à prendre ses modes. Elle parlait peu, réservait son opinion, ne médisait jamais, et elle observait.

III

Son mari avait eu un tort envers elle. Leur union s'étant faite avec un peu de précipitation et par l'intermédiaire d'amis communs, il ne connaissait rien de son caractère quand il l'épousa, et, la croyant futile, à cause de son âge, il la traitait moins en compagne de sa vie qu'en enfant gâtée. Il ne lui refusait jamais rien, et même il la poussait à la dépense, voulant qu'elle lui fît honneur et tenant à avoir un grand train de maison ; mais il ne l'associait point à sa pensée, et, comme si, selon lui, une femme, par cela même qu'elle était femme, n'eût pu le comprendre, il ne s'épanchait guère avec la sienne. Leur union enfin, quoiqu'elle

fût honorable sous tous les rapports, était un peu trop matérielle. Henriette ne voyait son mari qu'aux heures des repas et le soir, quand les bureaux de sa maison de banque étaient fermés. Mais, alors même, ils se trouvaient bien rarement en tête-à-tête. La société les séparait, avec ses obligations impérieuses et ses distractions obligées. Henriette s'y soumettait passivement, mais elle en souffrait sans se plaindre. Elle trouvait son mari trop parfait de formes, trop convenable, pour tout dire, et pas assez attentionné. Il lui parlait à peine devant le monde, non qu'elle lui déplût, grand Dieu! — il eût été bien mal venu à ne pas la trouver charmante — mais afin de n'avoir pas l'air de l'obséder. Cependant, elle n'était pas de ces femmes qu'eussent dépitées les témoignages publics de l'affection d'un mari. Elle n'eût pas aigrement accueilli le sien s'il eût montré l'empressement d'un amoureux. Mais lui, préoccupé par ses affaires, ne songeait pas qu'Henriette pût rien avoir à souhaiter, et, si quelqu'un lui eût

parlé des soins dont il la privait, il se serait mis à sourire, car il eût trouvé cela ridicule, de mari à femme.

IV

De son côté, Henriette n'avait pas été sans torts. Voyant que son mari la traitait un peu trop en petite fille, elle se renfermait souvent dans sa jeune dignité blessée, quand elle eût dû chercher à se révéler à lui, afin de le forcer à revenir sur ses idées faites. Sa mère, si elle eût vécu, lui eût conseillé de sortir, au moins avec son mari, de sa réserve habituelle. Elle lui eût répété, comme elle l'avait fait déjà, quand elle était encore placée sous sa garde, que le mariage, pour devenir une union

parfaite, doit être une association sincère de deux âmes, n'ayant aucun secret l'une pour l'autre, mettant tout en commun dans la vie, leurs intérêts, leurs goûts, leurs idées, leurs plaisirs, leurs aspirations, formant enfin un tout à elles deux, et présentant aux méditations d'autrui le plus consolant des exemples, celui de deux créatures si bien fondues en une seule, que nulle contrariété ne peut atteindre l'une, sans que l'autre en ressente immédiatement le contre-coup. Elle eût certainement ajouté que la femme, dans cette association égale en devoirs, doit être le second de l'homme, second intelligent et affectueux, destiné à le compléter, à lui fournir l'élément de douceur, de tolérance, d'esprit de concessions qui lui manque. Elle lui eût dit encore que personne, jamais, ne devait être autorisé à intervenir entre eux, même pas une mère, et que c'était à elle, Henriette, à mettre tout en œuvre pour faire cesser un état de choses regrettable et que le temps ne manquerait pas d'aggraver. Malheureusement, la digne femme était

morte quelques mois après avoir marié sa fille. Deux ans après son mariage, Henriette se trouvait donc dans une pénible situation d'esprit. Elle aspirait après un idéal mal défini pour elle-même. Elle éprouvait un immense besoin d'action. Le désœuvrement lui pesait; la viduité des plaisirs du monde lui causait de fréquents accès de fatigue. Elle n'y trouvait ni satisfactions pour son cœur ni aliments pour sa pensée. A vingt ans, elle s'ennuyait comme on ne s'ennuie pas à soixante, quand on n'a ni ambition, ni occupation, ni passions, ni même de monomanie pour vous aider puérilement à user le temps. Elle ressentait enfin les premières atteintes de cette maladie morale, particulière aux jeunes femmes qui vivent de l'existence factice des grandes villes, aussi commune chez elles que la misanthropie précoce chez les hommes timides et inoccupés. Fait bizarre et qui, cependant, se rencontre plus fréquemment qu'on ne pourrait croire! Henriette, à qui rien ne manquait, en apparence, pour être heureuse; qui avait la beauté,

la santé, le succès, l'estime publique, la fortune; Henriette, à cause même de sa sensibilité et de l'élévation de son caractère, comme si elle se fût sentie exilée dans une société matérialisée et reposant sur des conventions artificielles, endurait tous les maux de la nostalgie.

V

Henriette, dans ses rêves de jeune mariée, avait ardemment désiré un enfant; elle en eut deux. Quand les souhaits d'une femme sont exaucés, elle ne tarde guère à en former d'autres. Quels allaient être les nouveaux désirs d'Henriette? Hélas! les femmes sont des créatures nerveuses, chez lesquelles l'imagination prédomine! Celle-ci, dans son

désœuvrement, se laissant dominer par des visions, s'avisa de disposer dans son esprit un petit roman dont les péripéties, toujours touchantes, la ravissaient dans leur simplicité jusqu'à l'extase. Elle évoqua, dans le secret de sa pensée, le fantôme d'un être parfait, doué de toutes les qualités, de toutes les délicatesses du cœur et de l'esprit, qui la comprenait, celui-là, l'entourait de soins, d'hommages, ne pensait, ne vivait que pour elle seule. Puis, passant en revue dans son souvenir tous les hommes qu'elle connaissait, elle se dit, en soupirant, qu'un tel être n'existait pas, et qu'elle ne rencontrerait jamais celui qui, seul, était capable de la rendre heureuse. Le rencontrât-elle, d'ailleurs, elle sentait bien qu'elle ne se révélerait jamais à lui. Elle avait la conscience droite, elle éprouvait une horreur instinctive pour tout ce qui ressemblait à la trahison, et, bizarre contradiction, tout en s'abandonnant aux écarts de son imagination, elle aurait mieux aimé mourir que d'envisager l'idée de faillir.

VI

Dans le nombre des jeunes gens qui *papillonnaient* alors autour d'elle, il y en avait un qui devait l'arracher à ses rêveries de la manière la plus inattendue et la plus blessante. C'était un grand garçon de vingt-cinq ans, fils de l'un des plus riches manufacturiers de l'Alsace. Son père, qui avait de grandes vues sur lui, l'avait placé au ministère des affaires étrangères, et, pour l'aider à tenir son rang dans le monde, il lui faisait une pension de trente mille francs. Le jeune homme, comme on le pense, allait le moins possible à son ministère. Il passait tout son temps à s'occuper d'actrices et de chevaux. Il n'était pas bête; il

avait une certaine intelligence des hommes et des choses; mais il était sot. Avec une figure chafouine, des cheveux en coup de vent, un cou maigre, un long nez pointu, un très-grand fonds d'audace et une absence totale de timidité, il gâtait ses affaires par son air souverainement désagréable, sa manie de mal parler des femmes devant les femmes, et son impertinence. Nul au monde n'était plus sûr de lui-même et, en même temps, plus sec que ce garçon. Il se nommait Gernsheim, mais ses amis ne l'appelaient jamais que par le surnom de *Fantoche*, à cause du sérieux de sa figure qui contrastait singulièrement avec ses gestes de marionnette. On le présenta à Henriette dans un bal, et, tout d'abord, il s'installa dans un fauteuil à côté d'elle, entremêlant de critiques les compliments qu'il lui adressait.

—Elle était très-bien habillée, disait-il, mais sa couronne descendait jusque sur ses yeux, et les feuilles de cette couronne lui semblaient de beaucoup trop larges.

Cette façon de procéder, à laquelle Henriette n'était point habituée, la fit rougir jusqu'aux épaules. Elle toisa le blondin au nez pointu; mais il soutint son regard avec la tranquillité d'une pierre Depuis lors, sans se soucier du singulier effet qu'il avait produit sur la jeune femme, il rechercha toutes les occasions de la rencontrer. A la promenade, il lançait son cheval sur les traces de sa voiture; puis, tout en galopant à la portière, devant tant de passants qui les connaissaient, il se baissait sur l'encolure pour lui dire que ses chevaux étaient attelés trop court et que sa livrée manquait de goût, ajoutant comme correctif que son teint avait ce jour-là la fraîcheur des roses, et que ses yeux ne lui avaient jamais paru plus beaux. Il se gênait si peu, que, lorsque la glace de la portière était levée, il affectait de parler à Henriette à travers cette glace afin de la lui faire baisser. Et Henriette la baissait, moitié rieuse et moitié fâchée, sans songer qu'il en pût résulter du mal.

Jamais il ne s'adressait à son cœur, et il avait

de bonnes raisons pour cela ; il n'aurait su comment le faire. Au bal, en valsant avec elle, il lui disait :

—Madame, vous ne vous tenez point assez droite.

Au théâtre, il venait s'installer dans sa loge et dénigrait la pièce si elle s'y intéressait. Comme il était reçu partout, elle le retrouvait chaque soir. Mais c'était au bois de Boulogne surtout qu'il la pourchassait. Il y a, comme on sait, dans cette promenade, de nombreuses allées couvertes s'enchevêtrant capricieusement ; on n'y rencontre généralement que d'assez rares promeneurs. Lorsque Henriette quittait sa voiture pour marcher un peu, suivie de loin par son valet de pied, le Fantoche, jetant la bride de son cheval à son domestique, l'abordait et la suivait sans lui demander permission. Afin de la préserver du soleil, qui pouvait, disait-il, lui gâter le teint, il la menait dans les sentiers les plus déserts. Il ne laissait pas dire un mot à la jeune femme. Il lui contait les cancans du monde, lui demandait dans quelles maisons elle se proposait

d'aller pendant la semaine, tirait à boulets rouges sur toutes les personnes dont les noms lui venaient à l'esprit, et toujours continuait à lui débiter de fades compliments mêlés de critiques. Henriette n'entendait pas malice au manége de son cavalier. Son babil lui faisait l'effet de ces bourdonnements de hanneton qui, sans vous amuser, vous distraient un peu, vous obligeant à lever la tête. Ses critiques la piquaient. Parfois elle le rembarrait avec rudesse. Mais lui ne s'étonnait de rien; rien ne le fâchait. Henriette, sans savoir pourquoi, — elle en était même surprise — avait fini par éprouver pour cet impudent quelque chose de cet intérêt qu'on accorde aux gens disgraciés par la nature et aux infirmes. Elle lui trouvait un mauvais ton insupportable, mais il était si jeune! et sa mère, d'ailleurs, l'avait tant gâté, disait-on. Elle eut l'idée de le corriger. C'était une tâche honorable et qui lui paraissait sans danger. S'il eût été bien élevé, avec son prosaïsme et sa figure de belette, peut-être ne l'eût-elle même pas regardé.

VII

Cependant, plusieurs fois ils avaient été rencontrés par des gens qui n'avaient nul motif pour leur faire grâce d'un coup de langue. La nouvelle de leur liaison — quoiqu'elle fût des plus innocentes — circula bientôt dans Paris. Elle fit sensation. On ne les reçut pas moins bien l'un et l'autre. Certaines femmes alors recherchèrent l'amitié d'Henriette. C'était une supériorité de moins dans le nombre de celles qui les écrasaient. Bien des hommes espérèrent. Du mari, nul ne dit un mot. C'est ainsi qu'agit le monde. Pourtant, de l'aveu de tous, il n'y avait pas de comparaison à établir entre Prosper et le Fantoche. Et si les rôles avaient été

renversés ! si le mari avait été soupçonné d'une infidélité, même intentionnelle ! quel *tolle* on eût entendu !

L'amoureux était ravi. Plus d'un, le regardant avec malice, lui avait donné à entendre que le secret de « son bonheur » était connu. On l'avait félicité, engagé à la prudence. Les jeunes gens l'enviaient ; les vieilles femmes l'apostrophaient de l'aimable nom de *mauvais sujet*. Il niait, mais faiblement, donnait en souriant sa *parole d'honneur* que « tout cela était absurde ». Cette tartuferie fortifiait les soupçons. Dans la satisfaction de son amour-propre, Gernsheim ne dormait plus. Qu'aurait-il pu, sa nature sèche et vaniteuse étant donnée, désirer de mieux ? Pour certains hommes, hélas ! mieux vaut passer à tort pour être distingué par une jolie femme que l'être réellement sans que personne s'en doute. Cependant, se voyant ainsi encouragé, Gernsheim se dit qu'il serait inexcusable s'il ne triomphait d'Henriette, non pas qu'il eût une passion pour elle, il n'en

avait que pour lui-même, mais il craignait que le monde n'apprît la vérité et ne le bafouât. Le seul soupçon d'une telle liaison l'avait déjà si bien posé aux yeux de tous ! Une si charmante personne, d'ailleurs ! si riche ! si bien vue ! si sage jusqu'alors ! et qui n'avait que vingt ans.

Il commença par prendre un air triste qui lui allait mal, à pousser des soupirs, à se plaindre de la vie. En abordant Henriette, il lui serrait la main avec émotion. Qu'avait-il? Elle l'interrogea. Il ne répondit rien, fit le mystérieux. Un jour, elle laissa tomber son gant devant lui, sans y prendre garde. Il se jeta dessus, le mit dans sa poche. Elle se fâcha, trouvant que cette privauté dépassait les bornes. Il s'en alla tranquillement, sans rendre le gant. Un autre jour, au bal, il prit des mains d'Henriette un sorbet qu'elle avait goûté, comme s'il avait voulu le porter au buffet, et, tout à coup, souriant méchamment, il fit mine de l'achever. Elle lui arracha le verre. Elle était toute pâle. Mais on la regardait ; elle n'osa rien dire. Quel-

ques minutes plus tard, comme si rien d'insolite ne s'était passé entre eux, il vint l'inviter à danser. Elle accepta pour avoir l'occasion de lui parler, et, nettement, en le regardant dans les yeux, elle lui défendit de se représenter jamais chez elle. Il répondit en pantalonnant qu'elle avait tort. Leurs connaissances communes étaient habituées à l'y rencontrer; son absence serait remarquée et ne pourrait manquer de la compromettre. Les raisonnements de ce fat exaspérèrent Henriette. Séance tenante, à demi-voix, pour n'être entendue que de lui, mais avec une fermeté qui la surprenait elle-même, elle lui imposa silence; puis elle le laissa là, tout seul parmi les danseurs, et alla reprendre son siége. Cette action, qui eût désespéré un homme bien élevé, n'émut aucunement le Fantoche. Le samedi suivant — c'était le jour de réception d'Henriette — à cinq heures, son salon regorgeant de monde, on l'annonça. Henriette, supposant que sa défense devait suffire pour l'empêcher de franchir le seuil de sa porte, fut stupé-

faite de le voir, et encore plus de son aplomb. Il s'avança dans le salon d'un air tranquille, fit un profond salut à Henriette, puis il lui dit en souriant :

— M'avez-vous pardonné, madame?

Tous les assistants dressèrent l'oreille.

— J'ai été assez maladroit, reprit-il en les regardant, pour m'attirer le mécontentement de madame. Mais j'espère qu'elle n'y pense plus.

Si des regards pouvaient tuer, ceux qu'Henriette arrêta sur l'impertinent l'auraient foudroyé sur place. Ils ne le firent même pas sourciller. Il avait toujours le même air sérieux d'un chien de chasse sur une piste. Il s'assit, parla, dit des riens, comme d'habitude, et, se levant au bout de dix minutes, il prit la main d'Henriette.

— Ainsi, voilà la paix faite, dit-il.

Puis il salua et partit.

Raconter à des étrangers ce qui s'était passé entre elle et Gernsheim eût trop coûté à l'amour-propre d'Henriette. Cependant, quand elle le vit

s'éloigner, imperturbable et saluant à droite et à gauche, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Le fat !

On sourit autour d'elle, car le mot portait juste ; malheureusement, la vérité, si simple qu'elle fût — peut-être même à cause de sa simplicité — ne vint à l'esprit de personne. On jasa de ce fait, avec force commentaires, pendant quinze jours ; après quoi, nul n'y songea plus.

VIII

Henriette ne voulut pas mêler son mari à cette ridicule affaire. Ce fut un tort ; il l'aurait terminée d'un mot. Elle eut le nouveau tort de consigner le Fantoche à sa porte, de l'éviter dans les réunions

et de ne plus répondre à son salut. Agir ainsi, c'était le piquer au jeu. Il fit alors ce que font les gens à qui l'on refuse une explication verbale. Il écrivit. Un matin que, se sentant fatiguée d'avoir veillé plusieurs nuits de suite, Henriette, enveloppée dans sa robe de chambre, sommeillait à demi, assise devant le feu, dans son cabinet de toilette, on vint lui apporter la missive de son amoureux. Elle portait le timbre de la poste, et les quatre pages étaient couvertes de caractères fins et serrés ressemblant à des pieds de mouche. Henriette avait ouvert la lettre, ne connaissant pas l'écriture de Gernsheim. Elle rougit en arrêtant ses yeux sur la signature. Cependant, cette malencontreuse lettre se trouvant ouverte, elle la lut. Était-ce l'effet du hasard ou calcul? Le billet qu'elle lisait était rédigé de telle façon, que tout le monde l'eût pris pour celui d'un homme préféré, cherchant à calmer des soupçons mal fondés, et non pour ce qu'il était en réalité : la lettre d'un soupirant éconduit, essayant assez gauchement de

faire excuser une grossièreté qu'il regardait comme une peccadille. Henriette ne put lire cette belle épître sans ressentir un très-vif dépit, et sans se dire qu'elle était bien punie d'avoir songé à réformer le caractère d'un tel effronté. Qu'avait-il donc en lui qui avait pu lui mériter la plus légère attention d'une femme? Et reportant alors sa pensée sur cet idéal de délicatesse et de perfection qui vivait dans ses rêves, elle laissa glisser sur ses lèvres un sourire amer, et les larmes lui montaient aux yeux.

Cependant, après avoir lu la lettre, elle l'avait froissée dans ses mains. Elle la lança sur le feu; mais, mal lancée, la lettre rebondit contre un chenet et vint rouler aux pieds d'Henriette. Elle la repoussa de sa pantoufle, et assez maladroitement, car la boulette de papier demeura devant les tisons, roussissant. Henriette, se rejetant dans sa causeuse, demeura quelque temps à rêver. Ses blonds cheveux défaits tombaient sur son cou; elle avait les yeux fixes et rouges encore des larmes que l'humiliation lui avait fait répandre, et ses pieds

s'agitaient sous sa robe avec impatience. Comme elle était là, méditant douloureusement, elle entendit trois coups discrets frappés à sa porte.

Elle supposa que c'était sa femme de chambre qui venait pour l'accommoder, et dit :

— Entrez !

Mais, à sa grande surprise, ce fut son mari qui entra.

Il venait pour dire à Henriette que des affaires imprévues l'appelaient en Allemagne, qu'il partait deux heures plus tard et resterait huit jours absent.

Henriette, en le voyant, s'était levée ; puis, décontenancée de se trouver en face de lui dans un tel moment, elle avait nonchalamment repris son siége.

Il lui trouva l'air embarrassé, et il cherchait ses mots pour s'excuser d'avoir intempestivement pénétré chez elle, lorsque, suivant la direction de son regard, il aperçut la lettre chiffonnée. Il se baissa pour la ramasser ; mais elle lui saisit le bras.

Cela l'étonna. Il se releva, tenant la lettre dans sa main.

— Je vous en prie, ne lisez pas cette lettre, lui dit Henriette.

Il réfléchit et pâlit un peu. Cependant, comme il savait se maîtriser, il répondit avec douceur et presque en souriant, mais avec un soupçon d'amertume :

— Avez-vous donc des secrets pour moi, ma chère?

Et, comme Henriette ne disait rien, il lui posa la lettre sur les genoux.

Henriette la froissa de nouveau, et de nouveau elle la lança sur les tisons. Mais la maudite lettre, comme si elle eût été enchantée, rebondit encore et vint tomber aux pieds de Prosper.

Henriette se dépitait.

— Lisez-la donc, puisque vous le voulez ! s'écria-t-elle.

Il réfléchit avant de lire. C'était un homme à l'esprit droit, quoique prévenu, un peu froid de

manières, comme nous le savons, mais tolérant et d'un bon cœur.

Il lut.

Pendant qu'il lisait, Henriette, ne soupçonnant même pas l'interprétation que son mari pouvait donner à l'épître de son soupirant, ne le regarda pas et ne prononça pas un mot. Qu'avait-elle à se reprocher? Tout au plus d'avoir accordé une trop grande part de son attention à un fat qui s'en était montré bien peu digne. Mais, quand, levant les yeux, elle vit devant elle ce visage très-pâle et qu'elle rencontra ces regards chargés de reproches, elle se dressa sur ses pieds, frémissante.

— Grand Dieu! qu'osez-vous donc penser? s'écria-t-elle.

— Moi, mon enfant? répondit doucement Prosper. — Il était déjà redevenu maître de lui. — Mais... je ne pense rien du tout.

Et, souriant encore, avec amertume, comme s'il eût été certain d'avoir surpris à temps un en-

fantillage qui pouvait, livré à lui-même, n'être pas toujours sans danger, il voulut sortir de la chambre.

Henriette était révoltée qu'on la soupçonnât. Elle se jeta devant son mari, les regards en feu, plus belle dans son désordre et son émotion qu'elle ne l'avait jamais été dans ses parures. Mais, quand elle fut là, barrant le chemin et les deux mains posées sur la poitrine de Prosper, elle songea, bien à tort, qu'il serait indigne d'elle de se défendre. Quelle honte cependant pouvait rejaillir sur elle de l'énonciation de la vérité? Prosper n'était-il pas son mari, c'est-à-dire son meilleur ami, son conseiller naturel, celui qui, seul peut-être au monde, ne pouvait vouloir que son bien, et à qui elle devait épargner la plus légère inquiétude? N'étaient-ils pas destinés à passer toute leur vie ensemble, et l'objet important pour eux, dans leur union indissoluble, n'était-il pas que rien, jamais, ne pût altérer leur mutuelle confiance? N'avaient-ils pas enfin des enfants qui pouvaient souffrir, quelque

jour, de la séparation qui se ferait entre leurs cœurs ! Henriette, malheureusement, dans l'exagération de sa sensibilité blessée, ne s'était rien dit de cela, ou plutôt tout cela lui était sauté à l'esprit avec bien d'autres choses encore. Dans le tumulte de ses pensées, elle n'entrevit rien de net, sinon que son mari, par ses soupçons, lui faisait injure. Cette blessure provenant de lui, lui fut cruelle. Elle refoula soudain les paroles qui voulaient sortir de sa bouche et dont une seule eût suffi pour les rapprocher ; puis elle se détourna anxieusement, et, pendant qu'il la regardait, attendant un mot, avec une expression de sympathie douloureuse, comme si, lui aussi, il avait bien des choses à dire, bien des choses qu'il ne disait pas, craignant de n'être pas compris, elle alla lentement reprendre sa place.

Prosper l'avait suivie des yeux. Quand elle fut assise, lui tournant le dos, il soupira, haussa légèrement les épaules, puis il sortit de la chambre.

IX

Depuis lors, à la réserve qu'il y avait eue dans leurs relations succéda une certaine froideur. Prosper, déplorant en secret la frivolité des femmes, se replongea plus avant que jamais dans le tourbillon des affaires. Henriette dédaigna toujours de se disculper, même dans les moments où, la première ardeur de sa rancune étant apaisée, elle aurait pu le faire sans souffrir dans son amour-propre. Quant à celui qui, par sa sottise, avait contribué à les désunir, elle ne le revit plus que dans le monde et de loin en loin. Il évitait de rencontrer ses yeux et de la saluer. Elle lui en sut gré, ne soupçonnant pas que son mari pût être pour quelque

chose dans cette marque de convenance, et elle ne pensa plus au Fantoche que comme à un fat inoffensif, mais dont elle était aise d'être délivrée. Elle le jugeait mal. En le blessant dans sa vanité, elle lui avait fait une mortelle injure, et elle ne devait pas tarder à apprendre que cette âme vindicative allait faire tous ses efforts pour se venger.

X

A l'époque où se passaient ces événements, il y avait à Paris une femme qui faisait grand bruit par sa figure et certaines étrangetés de son caractère. Henriette la rencontrait souvent dans le monde officiel, sorte de terrain neutre où la finance, la politique et l'aristocratie se mesurent des yeux.

Un jour, une connaissance commune les présenta l'une à l'autre, et, depuis lors, poussées par une sorte de curiosité réciproque, elles se recherchèrent dans les salons, échangeant en toute occasion des paroles toujours fort aimables.

Cette femme, avec laquelle Henriette, dans son inexpérience, eut le tort de se lier trop facilement, ne lui ressemblait qu'en un point, la distinction des manières. Sa beauté était toute de convention et rappelait, à s'y méprendre, les figures qu'on voit sur les images des journaux de modes et dans les keepsakes. Elle avait des traits réguliers et sans expression, auxquels, isolément, on ne trouvait rien à redire, mais dont l'ensemble vous laissait froid. Grande, mince, avec ses larges épaules, sa poitrine aplanie, son teint pâle, ses cheveux noirs, très-fins et soyeux, son nez correct, quoique un peu mou, sa bouche petite et sans bonté, elle avait toujours l'air boudeur. Pour la peindre au moral, il suffira de dire qu'elle avait une adoration absolue pour elle-même. Le monde entier convergeait sur

elle. En dehors d'elle, rien ne la touchait. Elle avait épousé, à l'âge de vingt-cinq ans, un brave homme de prince romain, mélancolique et souffreteux, dont l'unique occupation consistait à collectionner des oiseaux-mouches, et, en très-peu de temps, elle était parvenue à le dominer de la façon la plus absolue. Cet homme inoffensif, qui, de sa vie n'avait fait de mal qu'aux oiseaux, lui aurait laissé commettre des crimes pour éviter les *scènes* qu'elle ne lui aurait pas épargnées, s'il avait voulu s'opposer au plus léger de ses caprices. Il le savait, car une fois ou deux, dans la première quinzaine de leur mariage, s'étant permis de lui adresser quelques représentations paternelles au sujet de ses toilettes qu'il trouvait un peu excentriques, son hôtel, si silencieux d'habitude, était devenu un enfer. Cette maîtresse femme, qui cachait sa violence sous des airs doux et fatigués, ayant ainsi trouvé le moyen de régner chez elle, s'en donna à cœur-joie de toute sorte d'enfantillages.

Avant tout, comme elle voulait avoir une vie

paisible, elle étouffa sagement tout ce qui couvait de parcelles de feu dans les cendres de son cœur. Aimer l'eût agitée, elle n'aima qu'elle seule; penser eût pu troubler son sommeil, elle s'exerça à supprimer le travail de son cerveau ; une ambition, quelle qu'elle fût, c'était une préoccupation, elle résolut de n'en point avoir. Enfin, et dans le but de mieux dorloter le charmant petit être qui vivait sous sa peau de la vie des plantes, elle eut l'idée de s'entourer exclusivement de personnes dociles. C'étaient, pour la plupart, des femmes de petite noblesse, tombées dans la pauvreté, dont elle plaçait les maris, qu'elle aidait de sa bourse, et qui devaient payer ces services en adulations. Elles dépassèrent son espoir. Tel est le lot des puissants et des riches. Ils exigent de leurs créatures une certaine somme de soumission. Mais, à leur grand étonnement, on leur apporte une servilité absolue; de là le profond mépris qu'ils ont pour toute l'espèce.

Il est bon d'ajouter que les femmes qui for-

maient la société intime de la princesse se détestaient les unes les autres avec la plus égale cordialité. Elles la détestaient plus encore elle-même, de qui elles tenaient tout cependant, mais qui le leur faisait si bien sentir. Afin de ne rien perdre de sa faveur, elles avaient établi autour d'elle, sans qu'elle s'en doutât, une sorte de cordon sanitaire que personne ne pouvait franchir. La surveillance était bien faite. La princesse montrait-elle de l'inclination pour une créature quelconque, vite on lui prêtait les défauts — quelquefois les vertus — qu'elle haïssait, et elle ne l'approchait pas. Ceci est le lot des tyrans : ils croient régner, la valetaille les mène par le bout du nez.

Cette petite cour cependant ne suffisait point à l'idole. Elle en avait une seconde plus privée, composée de ses filles de chambre; — et leur nombre était assez grand, car elles devaient confectionner une bonne partie des vêtements à l'usage de la princesse. Toutes ces filles coquettes et bien nippées — elles se modelaient de leur

mieux sur leur maîtresse, qui leur partageait sa défroque — vivaient avec elle dans une quasi-familiarité. De même que les amies du salon, elles ne tarissaient pas dans leurs louanges. La princesse était si belle! si bonne surtout! il n'y avait ni un faux trait sur son visage ni un défaut dans son caractère. Peu à peu l'adulation dont cette singulière femme était l'objet ne lui suffit plus. C'était l'adoration qu'il lui fallait. Elle l'obtint. Comme le grand lama, si elle l'eût souffert, on aurait pieusement recueilli les moindres choses qui provenaient d'elle : ses cheveux tombés, ses ongles coupés; mais elle s'opposait habituellement à ces actes de fétichisme.

La plupart des matinées de la princesse se passaient dans la société de ses femmes de chambre. Elle étudiait avec elles les gravures de modes, choisissait les fleurs, les étoffes, essayait les pièces faites. Il se tenait entre elles de graves conseils où l'on décidait des modes nouvelles et des ajustements à effet. Le secret était imposé à toutes, afin

que nulle rivale ne pût exploiter les idées de la princesse, car son désir suprême était d'être la femme la mieux habillée de Paris. Des sommes énormes se dépensaient pour satisfaire cette fantaisie, que donnait, sans souffler un mot, le mari débonnaire. Il était trop heureux qu'on voulût bien le laisser en paix! Sa femme, du reste, était toujours parfaitement mise. Non-seulement elle avait des toilettes différentes pour chaque jour de la semaine, mais aussi pour chaque heure du jour : costumes complets pour le lever, le déjeuner et la matinée ; costumes pour l'après-midi, le dîner, la soirée ; costumes pour les temps couverts, pour les beaux jours, pour les jours de pluie ; costumes de cheval ; costumes pour les bals intimes, les grandes réceptions, le théâtre, les concerts, les dîners priés ; vingt costumes de déguisement ; autant pour les voyages et les bains de mer. Et les coiffures, et les dentelles, les plumes, les fleurs, les bijoux, les rubans, les mignonnes chaussures !

Jamais femme ne fut mieux nippée.

Ces nippes cependant n'étaient pas seulement une cause de satisfaction, elles étaient aussi un moyen pour la princesse. Elle avait à soutenir et à propager sa réputation de beauté. Elle se montrait donc partout où le monde pouvait la voir : au théâtre, en loge d'avant-scène, se tenant seule sur le devant, pour étaler l'ampleur de sa robe, et tournant rigoureusement le dos à la rampe ; à la promenade, en calèche découverte, rencognée dans un angle de sa voiture, avec un petit chien sur les genoux. Quelquefois, sa calèche la suivant au pas, elle montait à pied la grande avenue des Champs-Élysées, et c'était plaisir de la voir alors, si correctement et fraîchement mise, traînant un monceau de soie et de dentelles dans la poussière, la tête fixe, pour ne rien déranger dans le fragile édifice de sa coiffure, les regards perdus dans le vague, peinte de la racine des cheveux à la base du cou, et si bien peinte, que sa peau ne s'apercevait nulle part. Un enfant était né de son mariage ; c'était une fille ; elle ne la quittait pas. La

petite personne était toujours aussi bien mise que madame sa mère; elle portait d'adorables vestes en velours ouvertes sur l'estomac, des culottes bordées de dentelles, une fraise autour du cou, et, sur ses cheveux bien frisés, un toquet délicieux, où flottaient des plumes blanches. Ainsi harnachée, enluminée comme une poupée, avec sa jupe qui s'évasait en cloche à la hauteur de ses genoux, ses jambes nues, ses pieds chaussés de bottines bleues, sérieuse, elle trottait sur les pas de la grande dame, et les badauds émerveillés qui les rencontraient se demandaient, tout ébahis, laquelle méritait le plus d'être regardée, de la mère ou de la fille.

Non-seulement la princesse se plaisait à obliger les femmes de son entourage, mais encore elle s'ingéniait à leur faire de petites surprises. La plus grande marque d'estime — j'allais dire d'affection — qu'elle pût leur donner, c'était son portrait. Aussi était-elle toujours occupée à poser, et elle étonnait les artistes plus encore par sa pa-

tience que par sa beauté. La peinture à l'huile ne lui plaisait pas, elle estimait qu'elle empâtait les visages et leur donnait des teintes sales. Mais l'aquarelle, la miniature et le pastel surtout la ravissaient. Elle finit cependant par se lasser de ces modes de reproduction, les portraitistes ne pouvant jamais la représenter sans lui plaquer de vilaines touches d'ombre sur la figure. Elle les abandonna donc un beau matin pour les photographes, et la voilà courant les ateliers des boulevards, posant debout, assise, nu-tête, coiffée d'un chapeau, avec ou sans voile, tantôt emmitouflée dans ses fourrures, tantôt indécemment décolletée jusqu'au-dessous des omoplates, souvent de face, parfois de profil ou de trois quarts, un jour les yeux baissés, un autre jour les lèvres dépliées par un beau sourire, et, comme elle avait toujours eu du goût pour l'art, disait-elle, elle coloriait les épreuves elle-même à l'aide d'un joli pinceau monté en ivoire et enrichi de diamants. Quand elle avait ainsi enluminé un certain nombre de

ses portraits, elle les distribuait à ses bonnes amies, avec quelques lignes de sa main, toujours fort aimables.

La règle, une règle inflexible, gouvernait tout dans sa maison. De même que ses gants de ville devaient avoir une certaine nuance, et ses gants de bal un certain nombre de boutons, de même chacun de ses jours devait être employé à certaines occupations. A chaque heure appartenait une tâche déterminée à l'avance. Ses domestiques communiaient tous les ans, comme elle. Le vendredi, elle faisait faire maigre à tout son monde, même à ses chiens. Elle allait fort peu chez les autres. Elle recevait beaucoup, en revanche, n'exigeant de ses habitués qu'un dévouement à toute épreuve et une soumission absolue. Jamais de contradictions! Quoi qu'elle s'avisât de dire, l'éloge devait suivre, bourdonnant comme l'accompagnement obligé d'un air de musique. Ses désirs étaient satisfaits avant qu'elle les eût énoncés. Une seule chose la contrariait, c'était l'âge

qui s'en venait, à pas comptés, car elle avait près de trente-cinq ans, avec un embonpoint léger mais saisissable. Jusqu'alors, cependant, elle avait su y remédier en se sanglant dans son corset et augmentant les couches de blanc sur son visage.

XI

Depuis longtemps, la princesse Aurore avait entendu parler d'Henriette. Bien qu'elles ne fréquentassent pas la même société, elle lui faisait l'honneur de penser à elle comme à une rivale possible. Elles avaient un désir égal de se connaître. Lorsqu'elles eurent été présentées l'une à l'autre, Henriette, sans demander l'avis de son mari, sans même se douter de l'intimité qui pouvait exister

entre la princesse et Gernsheim, se dit qu'étant la plus jeune, elle devait faire la première visite. Leur entrevue fut curieuse. La grande dame, désireuse de se ménager ce qu'elle appelait une « bonne causerie », avait dit à ses gens qu'elle ne voulait qu'on la dérangeât sous aucun prétexte. Les voilà donc toutes deux, par un jour terne et froid de la fin de l'hiver, assises dans de larges siéges, devant un feu tiède, dans un boudoir élégant et tout plein de fleurs, portes fermées.

XII

Les premiers mots ne furent guère, entre les deux femmes, qu'une suite de louanges réciproques. Chacune d'elles trouvait l'autre la personne la plus accomplie qu'elle eût jamais vue. Henriette,

adroitement interrogée par sa nouvelle amie, se laissa enfin arracher quelques-uns de ses petits secrets de jeune femme : le singulier ennui qu'elle éprouvait, l'inutilité de sa vie, le besoin qu'elle avait d'une direction, d'occupations intellectuelles, cette attente dans laquelle elle était constamment d'un je ne sais quoi d'élevé, qui devait l'arracher à elle-même. La princesse, étant ainsi parvenue à délier la langue d'Henriette, l'écoutait avec attention, approuvant de la tête pour l'encourager, et présentant au feu ses pieds mignons, chaussés à ravir. Quand Henriette se tut enfin, émerveillée d'en avoir tant dit, la princesse, souriant avec une secrète satisfaction, saisit la parole au bond, et, s'exprimant sans contrainte et sans embarras :

— Chère petite, lui dit-elle, comme si elle eût plutôt répondu à sa pensée qu'à la confidence d'Henriette, je m'en vais vous parler à cœur ouvert. J'ai quelques années de plus que vous, cela me donne des privautés. J'ai beaucoup entendu parler de vous depuis deux ans. Je vous ai con-

stamment suivie des yeux. Je me sentais, dès le premier jour, une grande sympathie pour vous. Je fais une différence immense entre vous et les autres femmes. Vous avez de la race : c'est tout. Moi qui vous parle, si, grâce à Dieu ! j'ai su gouverner ma barque, cela ne provient que d'une chose, c'est que j'ai de la race, comme vous. Les natures supérieures seules sont appelées à jouer un rôle ici-bas. Tout succès est légitime, et le succès s'obtient quand on sait vouloir. Voyez-vous bien, nous autres femmes, pour peu que nous ayons de charme et de beauté, tout nous est permis. Nous pouvons entreprendre l'impossible. C'est bête, peut-être, car enfin, entre nous, nous avons quelquefois des idées bizarres ; mais c'est ainsi. Eh bien, il faut savoir borner son ambition ; sans cela, la tête se prend, on se conduit à l'aveuglette et l'on tourne mal dans la vie. Or, quoique j'aie de la religion et que je pratique, je vous dirai qu'on ne vit qu'une fois, après tout. Je le crois, du moins. La seconde vie, si elle existe, ne doit pas

ressembler à celle-ci. Ce serait par trop monotone. Il faut donc disposer toutes choses de façon à se créer une existence supportable. Il n'est rien de mieux que les habitudes, pour cela. J'adore les habitudes, moi. Grâce aux miennes, mon existence est des mieux réglées. C'est comme une coiffure bien faite : pas un cheveu qui dépasse l'autre. Je me suis également tracé des devoirs, et je ne les enfreins jamais. D'abord, et avant tout, je me conduis en honnête femme. Ensuite, comme je viens de vous le dire, j'ai de la religion. Il en faut, aujourd'hui surtout. J'ai la plus grande estime, et même l'amitié la plus sincère pour mon mari. Je dois convenir qu'il en est digne. Inutile de vous dire que j'aime ma fille ; j'aime aussi mes amies ; j'aime mes domestiques. Il n'y a que les incrédules que je n'aime pas.

Elle se tut. Henriette n'avait éprouvé de sa vie un étonnement pareil. Au début, elle se sentait charmée, rencontrant enfin une personne qui consentait à ôter son masque ; mais, à mesure

que la princesse avançait dans son discours et que se dessinait son caractère, Henriette commençait à éprouver une sorte de malaise. Ce verbiage l'étourdissait.

— Je vous ai parlé de ma fille, reprit la princesse. C'est encore une enfant. J'en ferai une femme. Non pas une femme comme l'entendent les petites gens, mais une femme ravissante. Elle a mon caractère comme mes traits. Sa vie, s'il plaît à Dieu, ressemblera en tout à celle que je me suis faite. C'est là ce que je peux lui souhaiter de mieux.

Ici, Henriette se sentit pâlir. Elle qui endurait des maux inconnus, ne pouvait maîtriser une certaine jalousie devant cette femme qui faisait parade de son bonheur, et elle ne soupçonnait même pas qu'elle se vantât.

Mais la princesse, tout entière au plaisir de parler d'elle-même, ne remarqua point la pâleur d'Henriette.

— Oui, ma chère, s'écria-t-elle avec un radieux

sourire, vous voyez devant vous la perle introuvable, une femme heureuse, toujours heureuse; et c'est à mon esprit de conduite que je le dois. La vie est devenue pour moi comme un lit bien fait, où nul pli des draps ne vous blesse. Il est vrai qu'il ne me manque rien dans la vie. Je suis riche, de grande naissance, aussi jolie, je crois, qu'on peut l'être; de plus, je ne manque pas de goût, et enfin je n'ai plus de nerfs. Les nerfs, voyez-vous bien, sont les pires ennemis des femmes. J'ai tué les miens avec des bains froids. On vous dira que je suis futile. Qu'importe! les hommes ne nous aiment guère que pour notre futilité. N'est pas futile qui veut, d'ailleurs. Moi, je sais l'être. J'ai trouvé le moyen de m'occuper en m'amusant, et c'est un grand point. Si vous saviez comme mes jours se passent! C'est comme une eau paisible qui ne reflète qu'un ciel bleu. Si je rêve, c'est de chiffons. Je n'en ai pas le cauchemar. J'adore les chiffons, d'ailleurs : la soie, les dentelles. Et j'ai mes couleurs préférées : le

bleu Louise, qui sied à mon teint, le mauve, le lilas, le rose; mais celui-là, avec une pointe de rouge. Cela fait très-bien.

Henriette n'avait plus envie de parler. Jusqu'alors, elle n'avait même pas soupçonné que pût exister une telle femme. L'aisance avec laquelle elle mêlait les banalités aux choses sérieuses, sautant, sans transition, des unes aux autres comme une pie, de branche en branche, l'ébahissait. Elle trouvait cependant qu'il y avait une sorte d'impudeur dans cette franchise qui ne reculait devant nul détail. Quant à la princesse, voyant son auditrice muette et embarrassée, elle jouissait de son triomphe. Elle flaira son mouchoir brodé qui exhalait un parfum de citronnelle; puis, avec un éclat de voix :

— Parlons maintenant de *ces beaux messieurs*, reprit-elle. C'est ici que je vais vous édifier. Lors de mon entrée dans le monde, comme tant d'autres innocentes, j'étais tentée de me laisser séduire par leurs discours. Heureusement pour moi que

j'eus l'idée de les faire un peu bavarder. Je les mis aisément sur le compte des femmes. Ils ne me dirent pas, à moi, vraisemblablement, ce qu'ils se disent quand ils sont entre eux, mais ils ne purent me déguiser toutes leurs pensées. Ma chère, c'était pitoyable! Pour si peu qu'une femme ait fait parler d'elle, si vous saviez comme ils l'arrangent! Avant tout, sachez-le, les hommes sont des ingrats. Plus on les aime, plus ils vous malmènent. Il ne faut pas les aimer du tout. Beau plaisir, après tout, de se donner des maîtres! Les hommes n'y vont pas par quatre chemins. La reconnaissance qu'ils nous ont des dernières faveurs va jusqu'à prendre le droit de dire : *Je veux!* de dicter nos actions et de tyranniser notre conduite. Nous autres, nous exposons tout pour eux : repos, considération, notre vie elle-même. Et que nous donnent-ils en échange? Ça fait pitié!

Elle regarda Henriette en riant avec amertume; puis, tisonnant le feu :

— Vous croyez peut-être que l'amour les guide

dans leurs poursuites, qu'ils recherchent une femme pour ses qualités d'esprit, sa beauté, pour obéir à ce besoin d'aimer dont on parle tant dans les livres et qui, heureusement, m'a toujours laissée fort tranquille? Combien vous vous trompez, chère enfant! Ce qu'ils recherchent aujourd'hui, c'est le confort dans une liaison. Avant de faire leur cour, ils s'enquièrent si la dame a un intérieur agréable, si elle est convenablement logée, si sa table est bonne, si sa société n'est pas trop bégueule; en un mot, s'ils trouveront chez elle toutes leurs aises. Le mari est-il indulgent? n'est-il pas jaloux? s'absente-t-il? va-t-il au cercle? a-t-il une liaison? Quand ils rencontrent toutes ces conditions réunies chez une belle personne qui peut leur faire honneur, ils se déclarent, ou sinon, non.

Il y eut ici un nouveau silence, et je ne sais quelle expression désespérée tordait les lèvres pâles de la princesse. Soudain elle rejeta les pincettes avec colère; puis, relevant le front et riant d'un

rire sec presque douloureux, qui faisait mal à entendre.

— Encore, s'ils étaient discrets ! s'écria-t-elle.

Et, comme si elle se fût parlé à elle-même :

— Quand je pense qu'il y a des femmes assez sottes pour écrire. Courez après vos lettres, mes petites !... vous verrez !...

Henriette se demandait quels rapports pouvaient exister entre ces réflexions amères et les aveux qu'elle s'était laissé arracher par la princesse. Celle-ci ne tarda pas à le lui montrer.

— Si vous me permettez de vous traiter en amie, reprit-elle, je vous dirai que vous avez déjà fait une école.

Henriette, en entendant cela, fit un soubresaut. Mais la princesse continua :

— Ne vous effrayez point. Je sais tout. Tout se sait dans le monde, même ce qui n'existe pas ; à plus forte raison ce qui existe. Ce gringalet de Gernsheim vous a fait la cour. Vous ne lui avez rien accordé, Dieu merci ! mais vous avez souffert

qu'il vous affichât. C'est encore pis. Mieux eût valu pour vous faire un choix en secret, car le secret est tout dans ces sortes d'affaires. Une femme sensée doit faire en sorte que personne jamais ne puisse se douter de ses faiblesses, ou du moins, si l'on vient à les découvrir, il faut qu'elle n'ait pas à rougir de l'objet de son affection. Il est des hommes qu'on peut avouer, à la rigueur, des hommes bien posés. Il en est d'autres qui rendent les femmes ridicules. Le Fantoche est de ces derniers. Or, vous vous mettez bien, vous avez du goût, vous êtes jolie comme un cœur; votre mari, grâce à vous, est reçu partout. Si vous êtes jamais ridicule, vous perdez tous ces avantages; pour mieux dire, vous vous suicidez.

Henriette, maintenant, était au supplice. Ces observations aigres-douces mêlées de conseils perfides, ces suppositions d'autant plus humiliantes qu'elles étaient présentées sous la forme de l'intérêt, ces avertissements, enfin, la révoltaient dans tout ce qu'elle avait de délicatesse. Les uns après

les autres, la princesse soulevait les voiles de sa vie et cherchait à lever ceux de sa conscience. Il lui semblait qu'on lui arrachait ses vêtements.

Timide comme elle était, trop jeune encore pour bien comprendre le motif de la sauvage indiscrétion dont elle était victime, ne sachant si elle devait s'y soustraire en se levant et quittant la place, cherchant vainement un mot, un seul, mais un mot de protestation pour affirmer la pureté de sa pensée, de sa volonté, elle restait là, rouge de honte et de douleur.

— Pour quelle femme me prenez-vous donc? voulait-elle dire.

Mais la princesse ne lui laissa pas le temps de parler.

— La manière dont j'ai confessé votre soupirant est curieuse, dit-elle en riant, comme si, selon elle, Henriette eût dû être touchée de la familiarité dont elle l'honorait. Tout le monde le félicitait. Moi, je lui dis: « Vous êtes une bête! Vous en mourez d'envie, mais vous n'arriverez à rien.

Il vous faudrait un bon conseil. » Le pauvre garçon n'est pas fort. Il sauta sur ce mot, m'avoua tout, c'est-à-dire qu'il en était encore à se déclarer. Il espérait que le conseil allait suivre. Mais, baste! je lui ris au nez et il en fut pour ses confidences.

Et, comme Henriette, écrasée d'humiliation, rassemblait toutes ses forces pour ne pas pleurer :

— Tenez, reprit la princesse d'un ton dégagé, je vous dirai le dernier mot de la vie. Pour être heureuse, une femme ne doit jamais souffrir qu'on lui dise un seul mot d'amour. Une cour polie, c'est tout ce qu'elle doit tolérer. Et il lui faut renoncer aux coquetteries! Donner de l'espoir à un homme, c'est lui livrer le droit de vous mépriser quelque jour. Un homme ne doit pas avoir à nous reprocher une parole, même pas un regard. Célimène était une sotte. Elle aimait les hommages. Elle s'y prenait si mal, qu'elle était obligée de supporter la mauvaise humeur d'un Alceste. Les hommages!... belle affaire! Je m'en soucie comme de cela!

Elle aurait pu continuer longtemps sans qu'Hen-

riette l'interrompît. Celle-ci n'entendait plus ce que lui disait sa soi-disant amie que comme un bourdonnement confus qui la fatiguait et dont elle attendait la fin pour s'enfuir. Aussitôt donc que la princesse cessa de parler, Henriette se leva, et, balbutiant quelques mots d'adieu, elle quitta le boudoir. Elle étouffait. Une douleur sans nom lui perçait le cœur. Elle se précipita dans l'escalier, comme si elle avait eu peur qu'on ne lui fît violence pour la retenir. La princesse cependant, dès qu'elle fut seule, sonna, et l'on fit entrer ses amies. La veille, devant le Fantoche, qui renchérissait aigrement sur leurs médisances, les bonnes âmes lui avaient fait la leçon, mettant aimablement sur le compte d'Henriette certains brocards dont elle était bien innocente, et qui frappaient la princesse dans ce qu'elle avait de plus cher : son âge, sa réputation de beauté. Elles attendaient le résultat de la visite dans le grand salon. La princesse, en les voyant, rayonna de sourires.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-on.

— Ah! je viens de passer une bien bonne matinée! répondit-elle.

Et elle ajouta, d'un air où la raillerie se mêlait à une nuance de protection :

— Elle est naïve, cette petite! mais maintenant elle tournera sept fois sa langue avant de prononcer mon nom.

XIII

Henriette renvoya sa voiture et s'en revint à pied par l'avenue des Champs-Élysées. Elle avait besoin d'aspirer l'air, de marcher. La torture qui lui avait été infligée lui causait un accablement nerveux dont elle ne pouvait se remettre. Enfin, la réaction se fit, et elle, si passive, eut un violent accès de colère.

— Cette femme peinte! se dit-elle, cette poupée

à ressorts ! ce mannequin de marchande de modes !...

Ce qui la révoltait le plus, ce n'était pas la sécheresse de cœur de la princesse, ni son esprit de calcul, ni sa personnalité, ni sa hauteur. C'était qu'elle pût être heureuse. Henriette n'y pouvait croire.

— Ah ! elle est bien habile ! se disait-elle ; mais quelque chose doit lui dévorer le cœur. Elle est peut-être mal faite. Elle a peut-être quelqu'une de ces infirmités qu'on ne guérit pas. M'a-t-elle assez piétinée ! continua-t-elle, moi qui, sotte, venais lui ouvrir mon cœur ! Je suis sûre qu'elle porte de faux cheveux !

Elle rentra chez elle, déchira ses gants, son mouchoir, s'enferma, pleura. Cette visite la guérit du goût des amitiés de femme.

XIV

Elle eut un autre résultat, qui devait laisser une trace profonde dans la vie d'Henriette. Le même jour, à dîner, son mari fut frappé de sa tristesse. Ils étaient seuls à table, par hasard, mais les domestiques servaient; il ne pouvait interroger sa femme devant eux. Henriette ne mangeait pas, se plaignait d'avoir la migraine; mais il était facile de voir qu'une autre cause, toute morale, la préoccupait. Le dîner se passa entre les époux à échanger quelques lieux communs sur les réunions de la saison et les pièces nouvelles. Quand il fut terminé, Henriette, qui, la veille, avait annoncé l'intention d'aller aux Italiens, dit en se levant et s'adressant aux domestiques :

— Prévenez le cocher que je ne sors pas.

Puis, passant devant son mari, elle se dirigea vers son boudoir.

Prosper s'était levé comme elle, et, posant sa serviette, la suivait des yeux. Quand il la vit refermer la porte de la salle, il se demanda si elle ne désirait pas qu'il la laissât seule, et, par discrétion, il hésita avant d'aller la retrouver. Il s'y décida cependant, voulant savoir si réellement elle était souffrante, ou si — ce qui lui paraissait plus probable — elle n'avait pas éprouvé quelque contrariété. Il s'avança donc dans le grand salon qu'éclairait à demi une lampe, puis il poussa la porte du boudoir. Henriette, assise auprès du feu, ne l'entendit point venir, car le tapis étouffait le bruit de ses pas. Elle demeurait dans sa position, à demi renversée sur le dossier d'un canapé, les mains jointes sur les genoux et la tête basse. Mais, quand Prosper, étant arrivé derrière elle, se fut baissé pour la regarder, elle releva soudain le visage, et Prosper fut très-effrayé en voyant des pleurs couler de ses yeux.

— Qu'est-ce que tu as? s'écria-t-il.

Et, s'asseyant à côté d'elle, il lui entoura la taille de son bras.

Elle s'était cachée la face dans les mains, et, sanglotant, elle laissait échapper des plaintes sourdes. Cela la fortifiait de sentir battre un cœur contre le sien, mais elle était trop bouleversée pour pouvoir rien dire.

Enfin, regardant son mari à travers ses larmes:

— Je suis bien malheureuse! lui dit-elle.

Puis elle se remit à sangloter.

— Que t'est-il arrivé? continua Prosper.

Dans l'ignorance où il était des causes de sa douleur, il pensait maintenant qu'elle provenait de quelque vétille, et il berçait sa femme sur son épaule, comme il aurait fait d'un enfant.

— Voyons, parle, continua-t-il. Serait-ce moi qui te fais pleurer? Dis-le. J'ai beau m'interroger, je ne vois rien en moi de répréhensible. Aurais-tu quelques petites dettes? Il ne faut pas te chagriner pour si peu de chose. Tu sais bien que je les

payerai. Désires-tu quelque parure? Réponds. Je n'ai d'autre désir que celui de te rendre heureuse.

Mais, à toutes ces questions, Henriette secouait la tête.

— Ce n'est pas cela, disait-elle.

Et, dépitée de voir que son mari la supposait capable de pleurer pour de telles puérilités, elle reprit :

— Vous me croyez donc toujours bien frivole ?

— Qui? moi, bon Dieu! s'écria Prosper. Mais je ne te crois pas frivole du tout.

Ici, il ne put maîtriser un faible soupir.

— Je te vois pleurer, lui dit-il. Cela me fait beaucoup de peine. Je cherche le moyen de te consoler.

Ces derniers mots triomphèrent du mutisme d'Henriette. Elle avait le cœur plein, d'ailleurs. Oubliant les griefs qu'elle croyait avoir contre son mari, elle lui raconta, sans omettre le moindre détail, ce qui s'était passé entre elle et la princesse. Pendant qu'elle parlait, il lui tenait les mains et

les lui serrait. Henriette s'exprimait avec la volubilité de la colère, et, toutes les fois que, dans son récit, le nom de Gernsheim venait sur ses lèvres, elle le prononçait sans nul embarras et avec mépris. Prosper, en l'écoutant, se demandait s'il n'avait pas été bien sot de la soupçonner d'inconséquence, et, se rappelant l'injuste froideur qu'il n'avait cessé de lui témoigner depuis le jour où il avait surpris la lettre du Fantoche, il sentit le remords lui serrer le cœur.

Elle s'était levée dans l'agitation de la colère. Et lui, voulant racheter ses torts, l'avait doucement obligée à se rasseoir auprès de lui. Maintenant, il ne voyait plus en elle une enfant gâtée qu'on peut apaiser avec des promesses; mais sa femme douloureusement blessée, sa femme qu'il fallait rehausser à ses propres yeux par les marques d'une affection dont elle n'avait jamais cessé d'être digne.

— Ne pleure plus, s'écria-t-il comme elle allait recommencer le récit de sa mésaventure. Ne dis

plus rien, je comprends tout. C'est moi qui suis la cause de tout cela. Je m'en accuse. J'aurais dû mieux veiller sur toi, non pour te préserver contre toi-même, car tu es une excellente femme, mais pour te montrer les embûches que le monde devait te tendre. Ce niais que tu recevais, qui t'a récompensée de l'honneur que tu lui faisais en t'écrivant cette belle épître, j'aurais dû t'engager à ne pas l'accueillir chez toi. Je ne l'ai pas fait. Cela m'a obligé à l'aller trouver pour l'inviter à nous priver de ses visites. Cette femme sèche et froide, enragée de se voir vieillir, inconsolable d'une vertu gardée par l'orgueil, aux prises avec le regret de ne pas avoir failli, et qui se trouve, à trente-cinq ans, avec une buse pour mari, des chiffons pour toute distraction, et des servantes pour amies intimes, j'aurais dû te supplier de ne pas la voir. Je ne l'ai pas fait non plus. Songes-y bien, ma chère enfant. Les femmes pas plus que les hommes — on peut se dire cela entre époux — les femmes, toi seule exceptée, ne sont pas des anges. Comment

veux-tu que celles qui ont joué toute leur vie sur les cartes de la jeunesse, de la beauté, de la considération, et qui se voient, les unes enlaidir, les autres vieillir, les dernières déconsidérées, puissent ne pas te haïr, toi qui as tout ce qu'elles convoitent? Ta vertu leur est un remords, ta bonne renommée fait leur supplice, tes vingt ans leur donnent le cauchemar. Aucune supériorité n'est exempte de haines. La jeunesse, la beauté sont des supériorités. Ne t'étonne donc pas plus d'être détestée que je ne suis surpris d'être haï par tant de pauvres diables que ma fortune empêche de dormir.

Il l'embrassa. Elle ne l'avait jamais vu si expansif ni si affectueux. Il essuyait ses pleurs avec son mouchoir et la regardait en souriant, comme pour l'obliger aussi à sourire. Elle se disait que s'il avait été toujours ainsi, elle aurait eu bien peu de chose à souhaiter et ne se serait jamais réfugiée dans le monde des rêves. Cependant, comme elle était femme, elle voulut immédiatement profiter

de l'avantage inespéré qu'elle venait d'obtenir, pousser jusqu'au bout sa conquête et triompher, en une seule fois, de tous ses ennuis.

— Pourquoi tant travailler? reprit-elle enfin, comme si une pensée nouvelle lui avait fait oublier la cause de ses larmes.

— Mais... les affaires m'y obligent, répondit-il un peu surpris de la question.

— Les affaires sont-elles donc une inexorable fatalité? dit Henriette.

Il la regarda. Il ne savait où elle voulait en venir. Jamais elle ne lui avait semblé si belle. Pour elle, comme si elle avait trouvé quelque avantage à se laisser regarder, elle tenait les yeux baissés.

— Quand quitterez-vous les affaires? demanda-t-elle après un moment de silence.

Prosper, entendant cela, fit un haut-le-corps; puis, souriant, il répondit :

— Jamais.

— Ne sommes-nous point assez riches? reprit-

elle en dégageant doucement son épaule de son bras.

Puis elle se leva et elle alla s'asseoir en face de lui, sur une chaise, avec un petit air boudeur.

— Est-ce qu'on est jamais assez riche! s'écria-t-il.

Il ne comprenait rien à sa froideur.

— Cependant, reprit Henriette pesant ses paroles, vous avez dû déterminer à l'avance un chiffre de fortune suffisant pour votre ambition. Quelque élevé qu'il soit, quand vous l'aurez atteint, vous liquiderez, je suppose.

Son mari fit :

— Non pas!

— Pourquoi? demanda-t-elle en pâlissant légèrement.

Elle sentait qu'elle s'avançait sur un terrain brûlant ; mais, comme les poltrons qui se sont mis en tête d'avoir du courage, elle serait plutôt morte que de reculer.

— Que veux-tu que je fasse si je liquide? ré-

pondit Prosper. L'argent mène à tout aujourd'hui. Ce qu'il y a de meilleur en lui, c'est que, pour le conserver, il faut travailler plus encore que pour l'acquérir. J'ai horreur de l'inaction, tu le sais bien. D'ailleurs, une fois lancé, qui s'arrête?

Et il lui cita les noms de plusieurs banquiers, chacun près de cent fois millionnaires, qui travaillaient encore, quoique septuagénaires, comme s'ils y étaient forcés.

Henriette ne disait rien. Son mari lui faisait l'effet de Sisyphe roulant son rocher, lequel, poussé au haut d'une montagne, lui retombe toujours dans les jambes. Quant à lui, ramené par le nouveau tour de la discussion à des idées plus sérieuses, il la regardait avec un air de supériorité contrariée, comme un maître qui s'étonne des questions naïves de son élève.

— Pour un homme pauvre, qu'est-ce donc que les affaires? demanda enfin Henriette.

Il répondit :

— C'est l'espoir d'un morceau de pain.

— Et pour un riche ?

— C'est le moyen de tirer un beau revenu de ses capitaux.

— Bien, fit-elle, je comprends ; mais pour un homme très-riche...?

— C'est l'art d'escamoter la vie! s'écria-t-il.

Henriette soupirait.

Il se pencha vers elle, et, lui prenant la main, il dit en la regardant affectueusement :

— A quoi penses-tu, chère Henriette?

— Je pense, répondit-elle en retirant sa main, que, tout désespérant qu'il est, les femmes sont malheureuses de ne pas connaître cet art suprême.

Sur ces mots, Prosper se rejeta sur le canapé, et il se fit entre les époux un grand silence. Henriette, ayant ainsi dévoilé le secret de sa pensée, attendait anxieusement l'effet que son aveu allait produire.

Prosper se demandait s'il n'avait pas mal entendu, tant l'idée que sa femme pouvait avoir quelque chose à souhaiter lui semblait inadmis-

sible. Il la regardait avec une expression de surprise pénible. Enfin, en balbutiant, il lui dit :

—N'es-tu donc point heureuse, Henriette?

A son tour, elle le regarda avec étonnement. Elle ne pouvait croire qu'il fût sincère.

— Non, mon ami, je ne suis point heureuse, répondit-elle.

Et, effrayée de ce qu'elle venait de dire, elle se cacha la face entre les mains.

XV

Un abîme s'ouvrant aux pieds de Prosper lui eût causé une stupéfaction moins grande. Que pouvait-il avoir à se reprocher? Il arrive souvent que les gens les mieux doués vivent ainsi longtemps côte à côte sans se connaître ni se comprendre.

Ceux-là s'apercevant enfin de ce fait étrange, redoutaient l'explication qui les allait montrer l'un à l'autre sous leur véritable jour. Ce fut Prosper qui recommença la discussion.

— Que te manque-t-il dans la vie? dit-il en soupirant à Henriette. Tu as toute la liberté qu'une femme peut avoir. Tu es jeune, riche, adulée. Tu ne peux douter de mon affection. Aucune distraction ne t'est refusée. Tes désirs, à peine énoncés, sont tous satisfaits. Si j'étais un mari jaloux, tracassier, un de ces hommes qui suivent leur femme comme une ombre, pour la morigéner, gâter ses plaisirs par de longs sermons, contrarier ses goûts, je comprendrais que tu te plaignisses. Mais je pousse la discrétion jusqu'à te laisser te conduire absolument comme bon te semble. Tu ne peux donc avoir de réels sujets de tristesse. Le monde te recherche et t'encense. Chacun de tes jours est une fête. Tu brilles aussi bien par ton élégance que par ta beauté. Si, depuis que nous sommes mariés, tu peux citer un plaisir dont je t'aie pri-

vée, un seul manque d'égards dont je me sois rendu coupable, dis-le-moi, ma chère Henriette, et je conviendrai que tu as raison de pleurer.

Henriette suivait des yeux les méandres du feu dans la cheminée pendant que Prosper parlait. Elle se gardait de l'interrompre. Quand il eut tout dit, elle releva tristement la tête.

— Vous demandez ce qui me manque dans la vie, répondit-elle; il ne me manque rien que la vie elle-même. Telle que vous me voyez, courant de fête en fête, je ne puis me figurer que j'existe, ou, du moins, que je sois condamnée à considérer une semblable existence comme définitive et satisfaisante. Je m'ennuie au milieu des fêtes, je m'ennuie dans tous les plaisirs, aucune distraction ne me distrait, car elles me laissent toutes le cœur vide, et, si j'avais cent bouches, je ne les ouvrirais que pour pousser ce cri désespérant : Je m'ennuie! Cette liberté dont vous parlez, que voulez-vous que j'en fasse? Elle n'est précieuse que pour les femmes qui ont l'idée de se mal conduire, et vous me

connaissez assez, je suppose, pour que je n'aie pas besoin de vous dire que je ne serai jamais comptée parmi ces femmes-là. Ma jeunesse, que vous vantez, je ne sais à quoi l'employer. Je la dépense en puérilités qui n'ont aucun charme. La fortune que nous possédons, à quoi me sert-elle? Je la donnerais tout entière pour une sensation nouvelle; une de ces sensations élevées dont le germe est en moi et que nul rayon ne développe. Je suis adulée, dites-vous, mais par qui le suis-je? Par des indifférents qui me débitent les mêmes banalités. Quant à votre affection, oui, mon ami, je la crois sincère; mais elle est d'une telle nature, que j'en ressens autant d'humiliation que de plaisir. Votre cœur m'est ouvert, je veux bien le croire, mais votre pensée m'est fermée. M'avez-vous jamais rien confié de vos idées, du but que vous poursuivez; m'avez-vous jamais rien laissé voir du fond de vous-même? Vous m'aimez, mais comme une enfant avec qui l'on ne peut s'épancher, car elle ne saurait vous comprendre. Je ne suis plus une enfant,

cependant; je suis femme, je suis *votre* femme — elle pesa sur ces derniers mots avec intention — et l'on ne m'a jamais refusé d'intelligence. A quoi voulez-vous donc que je m'intéresse? Tous les chemins, hormis celui de la frivolité, vous les avez fermés devant moi. Nos enfants, je voulais les nourrir moi-même, autant pour me créer une douce occupation que pour les attacher à moi par les liens de l'habitude. Vous ne l'avez pas permis, disant que les soins de la maternité me feraient négliger toutes nos relations. Maintenant, comment vivons-nous, après trois ans de mariage? c'est à peine si je vous vois deux heures chaque jour. Encore vous montrez-vous toujours préoccupé, soucieux, bourrelé de soucis et d'inquiétudes. Les affaires vous tiennent. Elles ne vous lâchent pas un seul instant. Si vous rêvez, c'est d'elles seules. Vous vous brûlez le sang pour elles. Le soir, si vous les oubliiez auprès de moi, j'en serais sans doute moins jalouse. Mais non ! vous les poursuivez à travers le monde. Ces bals où vous me traî-

nez, parée comme une idole, ces réceptions, ces spectacles, est-ce pour les plaisirs qu'ils vous rapportent, que vous me condamnez à vous y suivre? Non. Je suis plus perspicace qu'il ne vous le semble. Les affaires seules, les saintes affaires vous font sortir de chez vous. Il vous faut maintenir toute votre influence, vous tenir au courant des nouvelles, savoir ce qui se fait, ce qui se prépare; car tout, en politique, en finances, en bruits de bourse et salons, a de l'importance pour vous. Vous ne vivez donc que pour votre passion. Chaque mot qui vous échappe se rapporte à elle. Et moi qui suis si loin de la partager, qui la trouve grossière, matérielle, car elle n'a pas l'excuse de la nécessité, moi qui vis dans une perpétuelle inoccupation, seule, toujours seule, quoique mariée, vous demandez avec étonnement pourquoi je ne suis point heureuse. Cher époux, ne m'en veuillez pas de ce qu'il me reste à vous dire : vous connaissez très-bien les affaires, mais vous connaissez mal le cœur des femmes. Pour que votre femme fût heureuse,

avec la vie que vous lui faites, il ne fallait pas la choisir parmi les créatures mortelles, mais dans le monde des poupées !

Prosper écoutait d'un air stupéfait. Il lui semblait sortir d'un rêve. Se voir juger avec tant de pénétration par une femme qu'il s'était habitué à considérer comme une créature futile, lui remplissait l'esprit de confusion.

— Mais... que devrais-je donc faire pour te complaire ? demanda-t-il.

Et, se levant comme avec fatigue, il alla s'adosser à la cheminée.

De là, il la voyait de haut en bas, et elle ne lui semblait que plus belle. Sa poitrine, à demi ployée, se gonflait sous l'effort d'une émotion qu'elle avait peine à contenir ; ses mains fluïdes se serraient l'une contre l'autre, et son pied, qui passait sous le bord de sa robe, délicieusement chaussé d'un bas à jours et d'un soulier de soie, s'agitait avec impatience. Prosper ne pouvait détourner ses regards de ce pied mignon.

— Je ne vous demande pas de vivre dans l'oisiveté, répondit Henriette. Mais, au lieu de consacrer tout votre temps, comme vous le faites, à augmenter une fortune déjà si considérable, ne pourriez-vous vous occuper un peu de moi?

Ces derniers mots furent dits avec un accent de doux reproche. Ils firent vibrer toutes les cordes du cœur de Prosper.

— Puis-je m'en occuper davantage? demanda-t-il.

Et il tenait toujours les yeux sur le joli pied.

— Oui, certes, répondit Henriette. La preuve en est que tout à l'heure vous l'avez avoué vous-même.

— Je m'accusais, reprit Prosper, de ne t'avoir pas avertie des embûches que le monde devait te tendre...

— Eh bien?... interrompit Henriette.

— Eh bien, s'écria-t-il légèrement impatienté, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre

cet oubli et les reproches que tu viens de m'adresser. Mais laissons tout cela, reprit-il.

Et, caressant les blonds cheveux de sa femme du bout des doigts, il ajouta d'un air aimable :

— A quoi bon toujours discuter ?

— Oh ! pour l'amour de Dieu, fit Henriette en joignant les mains, n'essayez pas de me donner le change. Je vous accorde, si vous le voulez, que je suis une femme exigeante ; mais il faut vous soumettre à mes volontés : mon bonheur est à ce prix.

— Ton bonheur ?... répondit gravement Prosper.

Et, s'appuyant à la cheminée avec un soupir, il demeura longtemps à méditer. Ses idées avaient pris un autre cours. Il était de son temps et ne comprenait pas que l'on s'écartât de la coutume suivie. A ses yeux, comme aux yeux de tous les hommes de ce siècle insatiable de progrès, la vie n'était supportable qu'à la condition d'être dévorée. Il avait beau porter sa pensée sur tous les personnages marquants de son entourage, dans les

affaires, la science, la politique, l'industrie, il n'en voyait pas un qui n'agît comme lui. Tous, entraînés par une sorte de mouvement général et vertigineux, s'acharnaient au travail, bien moins pour s'enrichir ou augmenter leur influence que pour échapper à eux-mêmes. La lutte lui plaisait, d'ailleurs. Abdiquerait-il la place qu'il avait conquise au prix de tant de peines pour obéir au caprice d'une jeune femme qui, vraisemblablement, lui reprocherait un jour sa condescendance? Il jeta sur Henriette un regard de chagrin, presque de colère; puis, haussant les épaules, il détourna brusquement les yeux.

Henriette, de son côté, était mécontente. Dans sa pensée, son mari aurait dû lui tenir compte de la franchise qu'elle avait montrée. Elle ne pouvait se figurer que son unique accès de courage dût ne rien modifier dans l'existence qu'elle menait depuis son mariage et qui, maintenant qu'elle en avait décrit les tristesses, lui apparaissait plus morne encore. Ce fut donc avec une amertune

que, cette fois, elle ne cherchait plus à dissimuler, qu'elle reprit la parole pour recommencer la lutte.

— Vous autres hommes, lui dit-elle, vous êtes tous les mêmes; vous regardez le mariage comme une *fin*, et vous ne vous doutez même pas qu'il est un *commencement* pour nous autres femmes. Donner quelques mois d'amour à votre compagne, puis vivre avec elle sur le pied d'une tranquille intimité, cela n'a rien que de bien vulgaire. C'est ainsi que vous agissez, cependant, et vous vous étonnez d'être obligés de vous condamner au travail le plus acharné afin de combler le vide de votre existence. Comment le mariage pourrait-il devenir pour vous une cause de perpétuelle satisfaction, lorsque vous comprenez si mal ses devoirs? Et pourquoi vous mariez-vous, grand Dieu! ne sachant pas tirer un meilleur parti du mariage?

— Mais enfin, répondit Prosper, cette fois véritablement impatienté, tu me tourmentes, tu me

taquines. Voyons! explique-toi. Que veux-tu que je fasse?

— Je vous l'ai dit, répondit craintivement Henette.

— Eh bien, fit-il en s'éloignant de la cheminée, serai toujours enchanté de te complaire en toutes choses; mais je serais coupable si je sacrifiais ma position pour satisfaire un de tes caprices.

Et, comme il vit qu'elle allait se récrier, il lui imposa silence d'un geste demi-affectueux et demi-fâché ; puis, jetant un regard de regret sur elle, qui restait là, muette et consternée, mais toujours avenante et belle, il la laissa toute seule dans son boudoir.

XVI

Trois jours après cette discussion, il se passa dans le salon d'Henriette une chose assez singulière.

Elle avait eu quelques personnes à dîner. Il était environ neuf heures, et l'on venait de sortir de table. Les trois grandes pièces de réception étaient éclairées. Henriette attendait du monde. Tout au fond de la seconde pièce, qui se reliait à la plus grande et à la plus petite par de larges baies, elle se tenait sur un canapé, en toilette de bal, et trois femmes de ses amies étaient assises auprès d'elle. A l'autre extrémité de la pièce, Prosper, adossé à la cheminée, causait à demi-voix avec

un homme de quarante-cinq ans environ, dont les manières étaient celles d'un parfait gentleman. Trois personnages politiques à l'air banal — les maris des trois femmes qui entouraient Henriette — debout auprès d'une fenêtre, discutaient je ne sais quelle question industrielle que l'un d'entre eux devait le lendemain traiter à la chambre. Enfin, assis devant un guéridon, sous l'abat-jour d'une lampe, un jeune homme d'une vingtaine d'années feuilletait, d'une main distraite, des albums de photographie.

Si les hommes d'affaires pouvaient avoir des amis, je dirais que le marquis de Saint-Hélyer était l'intime de Prosper. Au moment où nous les voyons causer ensemble, il y avait près de dix ans qu'ils se connaissaient. Leurs relations étaient aussi cordiales qu'elles pouvaient l'être, étant donnée la différence de leurs caractères et de leurs positions. Le marquis appartenait à une famille d'origine normande, dont la noblesse était très-ancienne et qui était toujours restée fidèle à la royauté légi-

time. Sa fortune, qui était considérable, son influence, encore plus que son nom, son esprit superficiel, ses manières, lui avaient conquis dans la société parisienne une brillante situation. Il ne se pliait pas aux goûts du jour. Tandis que la plupart des hommes de son rang recherchaient la fréquentation des filles de théâtre, et s'amusaient, presque chaque nuit, à risquer des sommes énormes sur un coup de cartes, le marquis passait la plus grande partie de son temps dans le monde, ne se plaisant que dans la société des femmes comme il faut. Il était du club de l'*Union*, mais il n'y allait que le soir, en rentrant chez lui, et seulement pour lire les journaux. Jamais on ne l'avait vu jouer, ni fumer, ni parier aux courses. Les personnes qui le voyaient pour la première fois étaient charmées par la séduction de ses dehors. Celles qui le connaissaient depuis longtemps l'accusaient tout bas d'égoïsme. *Futilité!* tel était le mot que la nature avait tracé en caractères ineffaçables sur son front. Malgré les névralgies qui le tourmen-

taient à chaque changement de saison, et certaine gastrite qui l'obligeait à suivre un régime sévère, il avait conservé presque toutes les apparences de la jeunesse. Il était de taille moyenne, avait la main blanche et fluette, de belles dents, les cheveux bouclés, de légers favoris, les lèvres fines et rasées, les yeux sans couleur précise. Quelque chose d'affable et d'un peu hautain était répandu sur toute sa personne. Pour achever d'un mot son portrait, je dirai que, par la beauté aristocratique de son visage, comme par la distinction de ses manières, il ressemblait, à s'y méprendre, à un Anglais de bonne maison.

Jusqu'alors, quoiqu'il vînt assez fréquemment aux réceptions d'Henriette, le marquis de Saint-Hélyer ne s'était pas particulièrement occupé d'elle. Il était aimable avec elle comme avec toutes les femmes, mais jamais il n'avait paru disposé à pénétrer dans son intimité. Les gens naïfs qui les connaissaient attribuaient cet état de choses — assez peu usité entre un cavalier accompli et une

jolie femme —aux relations du marquis et de Prosper. Ces relations étaient, en réalité, assez étroites et assez anciennes pour donner tout le caractère d'une vilaine action à la moindre tentative que le gentilhomme aurait faite en vue de détourner Henriette de son devoir. Les sceptiques, au contraire, supposaient que le marquis, ayant depuis deux ans le cœur pris par une grande dame de la société russe, n'avait pas toute la liberté désirable pour aimer une autre personne, quelque belle que fût cette dernière. Quant aux cyniques—il y en a partout, même dans la classe la plus élevée du monde parisien — ils affirmaient que le marquis était trop habile homme pour se jeter étourdiment à la traverse d'une lune de miel. Il n'y avait, en effet, guère plus de trois ans que Prosper avait épousé Henriette, et la plus grande partie de ce laps de temps, Henriette l'avait passé dans l'état quasi-maladif qui accompagne toute grossesse. Un Gernsheim seul pouvait avoir été assez malavisé pour entreprendre de faire la cour à une femme si ré-

cemment mariée, et dont le mari au surplus, bien que très-occupé, n'en était pas moins fait pour plaire.

Quoi qu'il en fût de ces suppositions, depuis environ un mois, soit que le marquis commençât à vaincre les scrupules de sa conscience, soit que la dame russe fût sur le point de retourner, comme on le disait, à Saint-Pétersbourg ; soit enfin que le terme de trois années fût le plus long qu'un homme du monde, vraiment libéral, pût assigner à la durée probable des lunes de miel, un observateur intelligent aurait pu remarquer que M. de Saint-Hélyer se montrait un peu plus souvent aux réceptions d'Henriette, et se laissait aller parfois à attacher sur elle de singuliers regards. Ce n'était rien encore. C'était du moins fort peu de chose : à peine le premier frisson de brise qui précède l'orage ; aussi Henriette ne s'en était-elle pas doutée jusqu'alors. Ce soir-là, cependant, elle se sentait vis-à-vis du marquis dans une situation inaccoutumée. Ses regards la gênaient, sans qu'elle pût dire pour

quel motif. C'était une occupation pour elle que de les fuir. Pas plus que tant d'autres femmes, elle n'avait échappé à cette sorte d'attraction que le marquis exerçait sur son entourage. Elle avait toujours eu le plus grand plaisir à le voir. Sa conversation l'intéressait; mais, par suite peut-être de la liaison du marquis et de la dame russe, ou par toute autre cause dont elle ne se rendait pas compte, jamais Henriette n'avait pensé à M. de Saint-Hélyer que comme à un homme qui lui devait toujours être indifférent, et qui, de plus, ne pouvait pas songer à elle.

XVII

Il arriva que le jeune homme assis auprès du guéridon s'aperçut des regards que le marquis attachait sur Henriette. Comme il était placé de

façon à ne pouvoir rencontrer les yeux de cette dernière, il recula imperceptiblement son siége, et, se penchant sous l'abat-jour de la lampe, tout en tournant les feuilles des albums, il se mit à guetter d'un air indolent, mais avec la plus grande attention, tout ce qui se passait autour de lui. Ce jeune homme était un de ces garçons timides et bien élevés, comme on en rencontre tant à Paris, qui sortent du collége vers leur dix-huitième année, n'ayant rien à attendre dans la vie que d'eux-mêmes. Sa famille, au moment où Prosper l'admit dans les bureaux de sa maison de banque, en lui donnant douze cents francs d'appointements, ne se composait que d'une vieille tante, excellente personne qui, depuis plus de quinze ans, lui tenait lieu de mère. N'étant point assez riche pour subvenir aux dépenses nécessitées par l'instruction de son neveu, la bonne femme avait placé le peu qu'elle possédait en viager, et, grâce à ce sacrifice, l'enfant, reçu bachelier, pouvait, dans sa pensée, aspirer aux plus

hautes positions du commerce et de la finance. Malheureusement pour lui, il n'avait pas le sens des affaires, et, aux yeux de tous ceux qui le jugeaient sans préventions, il paraissait prédestiné à grossir le nombre des déshérités de ce monde.

Il se nommait Maurice Giraud. Le jour où il aperçut Henriette pour la première fois, il avait un peu moins de vingt ans, et son existence jusqu'alors avait été affreusement vide. Il demeurait aux Batignolles, à cent pas du logis de sa tante, et son appartement se composait de deux petites pièces. Il prenait ses repas chez la vieille femme. C'était elle qui raccommodait son linge. Maurice, dont la constitution était délicate, avait de jolis traits doux et fiers, les cheveux châtains, le menton imberbe, le pied petit et de petites mains. Bien d'autres, à sa place, auraient tiré parti pour leurs plaisirs de ces avantages; mais, jusqu'alors, le pauvre garçon n'avait jamais succombé au plaisir. Tandis que ses camarades de bureau couraient les bals publics et les fillettes, il s'habillait correc-

tement, chaussait des bottes trop étroites, passait une demi-heure à mettre sa cravate et à se pommader devant son miroir, puis il montait en omnibus et allait dans le monde, poursuivant de vagues chimères, rêvant d'amours de grandes dames, et rentrait à pied chaque nuit, écrasé de fatigue et de tristesse, tiraillé qu'il était entre une timidité insurmontable et d'immenses besoins d'aimer. Maurice aurait fait peine à quiconque eût reçu ses confidences. Ce n'était pas par vanité qu'il tendait instinctivement à s'élever au-dessus de sa condition modeste. C'était par suite d'un raffinement de goûts naturels et de l'éducation féminine qu'il avait reçue. L'amour, pour lui, ne consistait ni dans la sincérité d'une affection tendre que la plus humble femme pouvait faire naître, ni dans les difficultés vaincues, ni dans l'assouvissement du désir, ni dans les satisfactions de l'orgueil. Il ne pouvait le séparer, dans sa pensée, des habitudes de la bonne compagnie, de l'élégance des ajustements, de la délicatesse des

sentiments, et d'un certain air de souffrance. Il fallait, pour lui plaire, qu'une femme fût malheureuse et entourée de toutes les séductions de la fortune, car il y avait dans son âme, ainsi qu'il arrive à tous les hommes faibles, autant de désir d'être protégé que de se dévouer. Il vivait donc dans l'attente perpétuelle d'une liaison de cœur qui lui apparaissait comme une délivrance, et, soit à son bureau, où nul ne l'aimait, parce qu'on le croyait fier, soit dans les salons, où, à son grand dépit, on ne faisait guère attention à lui, soit auprès de sa tante, qui se désolait de le voir toujours taciturne, soit dans son logis de garçon, il passait son temps à rêver, inquiet, anxieux, mécontent de la vie et de lui-même, désœuvré, s'énervant, contemplant sa chimère, guettant en vain l'occasion de la saisir.

Un jour, sans qu'il y eût été en rien préparé — il y avait alors six mois de cela — cette occasion s'était présentée à lui sous les traits d'Henriette. Son mari voulait qu'elle fît danser chez elle

toutes les quinzaines, et il invitait à ses bals les plus jeunes de ses employés. Maurice, en cette qualité, reçut une invitation quelques jours avant le premier bal d'Henriette. Il ne l'avait jamais aperçue jusqu'alors. Il savait seulement, par les conversations de ses camarades, qu'elle était jolie. Il n'attacha pas grande importance à l'honneur que son patron daignait lui faire, et même il se demanda s'il n'inventerait pas un prétexte pour s'y soustraire, ayant toujours eu de la répulsion pour tout ce qui lui rappelait, de près ou de loin, l'infimité de sa position. La crainte de compromettre cette position l'empêcha de donner suite à son idée; mais, en entrant dans le salon d'Henriette, nous devons avouer qu'il était de mauvaise humeur.

Il avait salué Prosper en entrant. Il ne connaissait pas sa femme, comme nous le savons, mais il n'osa pas lui demander de le présenter à elle. On dansait quand il arriva. L'orchestre se composait de dix musiciens, et le bruit, la chaleur, l'éclat

des lumières, l'étourdirent. Il se tint debout, regardant et formant la haie avec une foule d'hommes qui ne paraissaient pas s'amuser plus que lui. Lorsque la contredanse fut finie, tous ces hommes refluèrent à la place des quadrilles rompus, et Maurice se mit à errer de côté et d'autre.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il se promenait au milieu des groupes, lorsqu'un grand mouvement se fit auprès de lui. Les hommes se rangeaient pour laisser passer une femme. Cette femme était jeune. Elle s'avançait à petits pas dans la salle de bal, souriante, l'air doux, vêtue d'une robe de tulle, la tête légèrement inclinée, les bras tombant élégamment sur la ceinture, tenant dans une main un éventail, dans l'autre un gros bouquet de lilas blanc. Rien de plus séduisant que sa tournure. Elle était blonde, et un triple lacet de velours d'azur comprimait ses cheveux de soie qui se tordaient trois fois sur sa nuque. Des boutons de diamants tremblaient à ses oreilles. Ses épaules, ses bras avaient une fraîcheur délicieuse, et quel-

que chose de rêveur donnait à ses traits charmants une expression un peu attristée qui attirait la sympathie.

Maurice regardait avec admiration cette belle personne. Il s'effaçait pour lui livrer le passage, lorsque, levant le front, elle arrêta les yeux sur lui. Ses regards, si tranquilles, le firent rougir. Pourquoi, dans cette foule où se pressaient tant d'hommes distingués, dont quelques-uns étaient célèbres par leur position ou leur mérite, était-ce lui qui attirait son attention?

Elle s'était avancée de son côté. Elle avait l'air à la fois caressant et timide. Cependant, se penchant vers le malheureux écrasé de joie, elle parut vouloir lui parler. Qu'allait-elle dire? En rougissant encore, il prêta l'oreille. Le paradis s'ouvrait devant lui.

— Monsieur, fit-elle, d'une voix délicieusement timbrée et qui lui serra tout le cœur, vous seriez bien aimable de faire danser cette personne coiffée de bluets et qui se tient assise auprès de la porte.

Le paradis s'était refermé! Maurice, fronçant les sourcils, obéit à la prière qui lui avait été adressée. La demoiselle coiffée de bluets avait une figure ingrate et les bras rouges. Elle comprenait sans doute qu'on ne l'invitait que pour complaire à la maîtresse de la maison; aussi avait-elle l'air grognon et ne desserrait-elle pas les lèvres. Maurice s'occupait médiocrement d'elle, au surplus. Tout en dansant, il suivait des yeux Henriette. Lorsque la contredanse fut terminée, l'idée lui vint de tirer parti du léger service qu'il lui avait rendu. Il s'avança résolûment vers elle, et, en une phrase assez bien tournée, il se mit à sa disposition pour faire danser « toutes les filles laides de sa société ». Elle se mit à sourire, accepta l'offre du jeune homme, et la plus grande partie de la nuit se passa ainsi, elle lui désignant de l'éventail les femmes qui s'ennuyaient sur leur siége, lui les faisant danser, valser ou polker.

Comme le bal tirait à sa fin, Henriette pensa

sans doute que la bonne grâce de Maurice méritait un remercîment.

— Comme vous êtes aimable et bon, monsieur ! lui dit-elle.

Ce peu de mots suffit, pour cette nuit, à l'ambition de Maurice. Il se retira immédiatement, et rentra chez lui. Jamais il n'avait éprouvé une sensation pareille. Il était triste, et cependant la vie lui apparaissait radieuse. Son rêve avait enfin pris un corps.

XVIII

Pendant huit jours, Maurice ne cessa de repasser dans sa mémoire les moindres incidents du bal. Le peu de mots qu'Henriette lui avait dits ; ses manières, ses gestes, ses façons de sourire, de

regarder, de parler, de marcher; la forme juvénile de ses épaules, de ses bras; tout ce qu'il avait remarqué en elle, jusqu'aux détails les plus insignifiants de son costume, l'amoureux se le représenta mille fois avec des ravissements enfantins, et en se jurant à lui-même de se faire aimer d'elle ou de mourir. Il employa tous les instants dont il pouvait disposer à la chercher dans tous les lieux où il pensait qu'elle pouvait aller: le jour, dans le jardin des Tuileries, aux Champs-Elysées; le soir, à la sortie de l'Opéra ou du théâtre des Italiens, et trente fois par vingt-quatre heures il passait devant sa porte, mais il ne la rencontra nulle part. Cependant, il voulait la revoir à tout prix, et non plus dans un bal, au milieu du monde, mais seul à seule, chez elle. Après une semaine d'hésitation, un dimanche, sans même réfléchir à ce qu'il y avait d'insolite dans ce qu'il allait faire, il se dirigea vers l'hôtel d'Henriette; mais il n'eut pas fait trois pas dans la cour, que le concierge courut après lui. Sa maîtresse, lui dit-il, ne rece-

vait que le samedi. Force fut à Maurice de se retirer, mais il ne se découragea pas pour si peu de chose. Le samedi suivant, à quatre heures, il revint héroïquement en sortant de son bureau. Le malheureux était très-pâle. Quand le valet de pied l'annonça, il sentit ses genoux se dérober sous lui. Le salon d'Henriette était plein de monde. En entendant le domestique prononcer le nom de Maurice, elle se souleva de son siége pour le saluer, avec une nuance imperceptible d'étonnement. C'était la première fois, en effet, que l'un des employés de son mari se permettait de venir lui faire visite sans en avoir été prié. Cependant, elle était trop du monde et elle avait un trop bon cœur pour faire sentir au naïf jeune homme qu'elle ne s'expliquait pas sa démarche. Maurice, après l'avoir saluée, s'était assis sans rien dire. Nul ne faisait attention à lui. C'était un va-et-vient perpétuel d'allants et de venants. Chacun disait un mot, puis se levait pour aller faire d'autres visites. Maurice, qui ne s'était pas attendu à trouver là cette foule, se

sentit décontenancé. Après avoir vainement cherché le moyen de placer un mot dans la conversation générale, il se résigna à garder le silence, et, au bout d'une demi-heure, il sortit, sans avoir pu rencontrer que deux ou trois frois les yeux indifférents d'Henriette.

Quand il fut dans la rue, il comprit qu'il avait été ridicule. Il se promit de ne plus retourner chez la femme de son patron. La vie lui apparut noire comme une tombe. Quelques jours plus tard, cependant, rencontrant Henriette au bal, dans une maison tierce où il allait pour la première fois, l'espérance lui rentra au cœur. Elle l'avait salué la première. En se penchant vers elle, pour répondre à son salut, il la pria de vouloir bien danser avec lui. Elle dit oui, et lui prit le bras; mais il leur fut impossible de trouver un vis-à-vis et de figurer dans la contredanse. Ils restèrent donc là, debout, comprimés par la foule, qui était grande, et regardant. Le cœur de Maurice battait fort, si fort, que le bras d'Henriette descendit peu à peu

le long du bras de son cavalier, comme si les pulsations de ce jeune cœur lui eussent causé une gêne ou lui eussent semblé une inconvenance. Pour lui, il ne savait que lui dire. Cependant, il voulait parler, comprenant bien que, s'il ne profitait pas de l'occasion, il ne la retrouverait peut-être jamais. Enfin, en balbutiant, les yeux baissés, il s'excusa très-humblement de la hardiesse qu'il avait montrée en se présentant chez elle.

Elle voulut se récrier, mais il ne lui laissa pas le temps de parler.

— Je suis seul, lui dit-il d'un ton pénétré, sans amis, sans famille...

Et aussitôt il ajouta :

— J'ai tant besoin de protection !

Il voulait dire « d'affection », mais il ne l'osa pas, car Henriette le regardait, et la vue de ses yeux d'enfant produisait sur lui le même effet qu'à Moïse la lumière du mont Horeb.

Elle semblait émue. Elle lui dit qu'il lui ferait toujours plaisir en venant la voir. Elle ajouta

qu'elle le recommanderait à son mari, qu'ils seraient pour lui deux amis, et que même, s'il le voulait, ils lui tiendraient lieu de famille.

Ce n'étaient pas là de simples formules de politesse, mais l'expression d'une sympathie naïve. Maurice avait des larmes dans les yeux en reconduisant Henriette à sa place.

XIX

A partir de cette soirée, le jeune homme devint le commensal de la maison d'Henriette. Il y dîna toutes les semaines. Nul n'attachait d'importance à lui. Prosper, sollicité par sa femme, et très-touché d'ailleurs de la situation de Maurice, l'employa désormais en qualité de secrétaire et tripla

ses appointements. Henriette lui faisait faire toutes ses commissions. Souvent elle l'envoyait chercher à son bureau pour le prier de lui rendre quelques-uns de ces petits services qui n'exigent que de la bonne volonté et de la patience : elle le chargeait de graves missives pour son bijoutier, lui demandait d'additionner ses comptes de ménage, s'en remettait à lui du soin de dresser et de modifier ses listes d'invitations. Les enfants d'Henriette adoraient Maurice. Maurice cependant était-il heureux? — Il ne le savait.

XX

Retournons maintenant dans le salon d'Henriette. Pendant qu'elle causait avec les femmes assises auprès d'elle, Maurice, tout en continuant

à feuilleter ses albums, s'était senti atteint pour la première fois par le poison de la jalousie. Qu'Henriette n'aimât personne — que son mari — c'était une situation affligeante, mais à laquelle Maurice avait déjà pris l'habitude de se soumettre. Vivre auprès d'elle,, la voir presque chaque jour, la regarder aller et venir dans sa jeunesse et dans sa grâce, l'entendre s'adresser à lui, avec sa voix si musicale, pour lui dire des *riens*, pour s'informer de l'état du temps, de l'heure qu'il était, que sais-je encore? de la cause de sa pâleur ou de sa tristesse : cela lui suffisait. C'est le propre du jeune et véritable amour de se contenter d'une sorte de contemplation muette. Mais que la femme secrètement adorée, et qui se tient là devant vous, soit visiblement convoitée par un autre homme, c'est un supplice qui révolte, car il s'attaque aux fibres les plus délicates du cœur et de l'amour-propre, et, dans la situation d'infériorité où se trouvait Maurice vis-à-vis du marquis et d'Henriette, il y avait dans ce supplice quelque chose de

particulièrement humiliant qui l'exaspérait. Ce qu'il voulait savoir, c'était l'effet que produisait la persistance des regards du marquis sur Henriette· car il pouvait à la rigueur ne pas trop s'effrayer de l'amour du marquis, tandis qu'il serait mort, foudroyé sur place, s'il avait eu la preuve qu'Henriette répondait à cet amour. Ce qu'il vit, après un quart d'heure d'espionnage, ne le rassura qu'à demi. La gêne, l'embarras d'Henriette, pouvaient, en effet, s'expliquer de plusieurs manières. Était-ce pudeur offensée? était-ce le premier émoi d'un cœur qui se débat entre la passion et le devoir? Henriette, cependant, de plus en plus embarrassée de se sentir l'objet d'une attention aussi tenace, avait fini, pour s'y soustraire, par se lever du canapé où elle était assise, et, laissant là ses trois amies qui causaient entre elles, elle avait courageusement marché vers le danger. Son mari était toujours adossé à la cheminée, causant tranquillement avec le marquis, pas si tranquillement cependant qu'il ne s'aperçût, lui aussi, du singu-

lier manége de son hôte. Inutile de dire ce qu'il en pensa. Comme il était du monde, en épousant une jolie femme, il avait parfaitement prévu que tous les hommes qui viendraient chez lui, jeunes ou vieux, et ses meilleurs amis surtout, chercheraient à la lui souffler. Mais, soit que jusqu'ici il eût tenu le marquis dans une telle estime qu'il aurait cru lui faire injure en se méfiant de lui, soit que la nature des relations qui existaient entre eux lui fît juger comme plus particulièrement odieuse l'intention qu'il lui attribuait, il avait l'air en même temps chagrin et surpris, et une expression d'amertume errait sur ses lèvres, lorsque sa femme s'approcha d'eux.

Cependant, il ne laissa rien paraître des sentiments qui l'animaient, et, souriant à l'idée de la chose — excessive pour lui — qu'il méditait de faire, il serra doucement l'extrémité des doigts d'Henriette.

— Je ne t'ai jamais vue plus jolie que tu l'es ce soir, lui dit-il affectueusement.

Henriette resta stupéfaite. C'était la première fois, en effet, depuis leur mariage, que Prosper s'avisait de lui faire un compliment devant témoin. Cela lui parut même si extraordinaire, qu'elle n'y put croire; et, haussant un peu les épaules, elle répondit :

— Je suis donc bien mal mise, à votre goût?

— Non, vraiment! au contraire! s'écria Prosper.

Et, se tournant vers le marquis, de l'air le plus naturel, il lui dit :

— Je vous en fais juge.

Le marquis était homme d'esprit, mais il était surtout vaniteux, et la vanité ne pardonne guère. Il eut comme un pressentiment que Prosper pouvait bien se moquer de lui. Cela ne fit qu'aiguiser le désir qui, depuis un mois, chatouillait son cœur.

Ripostant aussitôt, il se mit à rire.

— Tournez-vous donc, madame, dit-il aimablement, qu'on vous admire.

Et, comme Henriette, mal à son aise, obéissait de mauvaise grâce :

— Charmante! fit-il de l'air qu'il aurait pris pour exprimer son opinion sur une statue.

Mais, en même temps, son regard, s'allumant, plongea au plus profond des yeux d'Henriette. Il y avait une telle résolution dans ce regard, que la jeune femme se sentit pâlir.

— J'ai fait une sottise, se dit Prosper, et j'en suis puni.

XXI

Une heure plus tard, près de deux cents personnes étaient rassemblées dans les salons, et, à travers le froufrou des robes de femmes qui entraient, s'asseyaient, se groupaient par places, le marquis poursuivait sournoisement son idée fixe, et Prosper, tout en faisant les honneurs de chez lui,

ne perdait de vue ni Henriette ni son « excellent ami ».

— Voyons comment se comportera ma femme en cette occasion, se disait-il.

Maurice, de son côté, manœuvrait de façon à se trouver toujours entre Henriette et M. de Saint-Hélyer. Quant à Henriette, en se sentant ainsi sous le feu des regards de ces trois hommes, elle avait commencé par se dépiter; puis, voyant que Prosper la suivait des yeux avec une expression d'inquiétude, elle fit un brusque retour sur elle-même.

— Mon mari serait-il jaloux? se demandait-elle.

Les salons présentaient alors un spectacle plein de variété. Dans le premier, ce n'étaient qu'allants et venants passant par groupes sous la haute porte de l'antichambre. L'orchestre se tenait dans le troisième et les jeunes gens y dansaient. Le second regorgeait de monde. Les siéges y étaient disséminés, et, entre les femmes assises et babillant sous l'éventail, les hommes circulaient, s'arrêtant de

temps à autre pour échanger quelques lambeaux de phrase avec elles. Le marquis, dans une attitude effacée, se tenait au milieu de cet élégant parterre d'épaules nues, de fleurs, de diamants, de belles chevelures. Henriette était à quatre pas de lui, appuyée de côté sur le bras de son fauteuil. Il paraissait s'entretenir d'elle avec une blonde évaporée qui riait pour montrer ses dents, et tous les deux la regardaient, en échangeant des marivaudages.

— Que dites-vous donc de moi? demanda soudain Henriette.

Maurice se rapprocha immédiatement, et Prosper, qui, en ce moment, avançait une chaise pour l'offrir à une jeune fille qu'il tenait au bras, dressa l'oreille.

— C'est un secret, répondit le marquis en souriant. Cependant, si vous tenez à le connaître...

— Certainement! fit Henriette.

Il se leva d'un air tranquille, comme s'il allait dire la chose du monde la plus naturelle, et, pen-

dant que Maurice arrêtait sur lui des regards empreints de terreur, il s'appuya d'une main au dossier du fauteuil d'Henriette, puis, se penchant vers son oreille, il articula doucement ces trois mots :

— Je vous aime !

Vous, madame, qui lisez ceci, qu'auriez-vous fait à la place d'Henriette ? Rappelez-vous qu'elle était chez elle, que dix personnes la regardaient. Un éclat ? À quelque point de vue que l'on se place, c'était une chose impossible. Et, de même, tout signe qui eût pu faire soupçonner la nature de l'étrange confidence qu'elle avait reçue. Elle éprouva comme un soubresaut intérieur qui se manifesta sur son visage par un tressaillement nerveux des lèvres et des paupières ; puis, se maîtrisant tout à coup, et sans regarder le présomptueux qui, sous les yeux de son mari, n'avait pas craint de lui faire une déclaration si intempestive, elle se leva pour dissimuler sa rougeur.

Mais, derrière elle, à trois pas au plus, une femme qui venait d'entrer dans le salon, et qui

semblait attendre qu'elle se retournât pour la saluer, ne fut pas dupe de l'impassibilité d'Henriette. Cette femme était la princesse Aurore. Elle sortait de l'Opéra, et elle venait rendre à sa nouvelle amie sa première visite. Debout dans sa grande robe de satin blanc, qui, en arrière, s'étalait sur le tapis à la distance de deux mètres, les bras tombants et les dix doigts entrelacés, froide et hautaine, avec ses chapelets de perles dans ses cheveux noirs, ses épaules impudiquement décolletées, elle avait l'air de la statue du Sarcasme. Henriette, de rouge qu'elle était, pâlit jusqu'aux oreilles en l'apercevant, et elle balbutia quelques paroles de politesse.

Mais l'autre, souriant de son mauvais sourire, ne se laissa pas attendrir par la confusion d'Henriette.

— Je vois avec plaisir, dit-elle en lui serrant la main, que vous suivez déjà mes conseils. Le marquis est bien, très-bien même...

Et, faisant volte-face pour répondre au salut de

Prosper, elle acheva Henriette avec une seule phrase.

— Je faisais, dit-elle à Prosper, mes compliments à votre femme de son goût.

Prosper ne comprit pas la perfidie de l'allusion; mais elle n'échappa ni à Henriette ni à Maurice. Ce dernier ne connaissait point la princesse Aurore. Quand il l'aurait connue, son titre lui aurait fort peu imposé, au surplus. En l'entendant ainsi mortifier la femme qui résumait en elle, à ses yeux, toutes les femmes, il éprouva le désir féroce de la punir sur place, et il se mit à la poursuivre à travers les salons. A un certain moment, comme il l'avait précédée de quelques pas, guettant une occasion, il se trouva auprès d'un banquier juif, qui semblait tout émerveillé des airs aristocratiques de la grande dame.

— Quelle est donc cette personne? demanda le banquier à Maurice.

Maurice, alors, attachant ses regards sur ceux de la princesse:

— C'est une beauté qui passe, répondit-il.

Allusion pour allusion, la seconde valait la première. Un éclair de fureur jaillit des yeux de la princesse. Répondre, ç'eût été s'abaisser. Elle s'éloigna lentement, pâle et hochant sa belle tête.

XXII

Une heure après minuit, tous les acteurs du drame intime que nous venons de raconter étaient dispersés, mais la pensée de chacun d'eux était restée chez Henriette. La princesse, assise toute droite au fond de sa berline, et enveloppée de la tête aux pieds dans un grand burnous, se dirigeait au trot de ses chevaux vers son hôtel. Un accès de rage froide la tenait depuis qu'elle avait reçu l'insulte de Maurice en plein visage, et elle

ne cessait de se jurer à elle-même de perdre Henriette, car Henriette seule, dans sa pensée, avait pu engager ce jeune fou — l'un de ses soupirants, sans doute — à l'outrager. La pluie ruisselait à flots dans les rues, et quelques rares voitures, de loin en loin, ébranlaient le pavé sonore. A la hauteur du boulevard, un coupé-chaise, attelé d'un grand cheval bai, frôla rapidement les roues de la berline. M. de Saint-Hélyer, se rendant à son club, était blotti dans un angle de ce coupé. Il était de charmante humeur, lui, et fredonnait entre ses dents quelques phrases d'une mazurke. Depuis qu'il avait cru s'apercevoir d'une sorte de refroidissement — bien naturel, à son avis, après trois ans de mariage — entre Prosper et Henriette, il s'était dit qu'il n'était pas possible qu'une si charmante femme restât toujours sage, et, de cette pensée à celle d'essayer de toucher son cœur, il n'y avait, pour le marquis, que l'épaisseur d'un cheveu. Nous devons ajouter qu'il se réjouissait beaucoup, à part lui, de la petite espièglerie dont

il s'était servi pour se déclarer, et que, se promettant de ne rien négliger pour réussir, le procédé dont il usait vis-à-vis de Prosper ne lui faisait éprouver aucun remords. Sans doute, s'il avait songé à Prosper, sa conscience lui aurait fait quelques reproches; mais il songeait si bien à Henriette, que sa pensée était à mille lieues de Prosper.

Pendant qu'il gravissait l'escalier de son club, et que la princesse, rentrée chez elle, se vengeait sur ses filles de chambre, qui la déshabillaient, de l'humiliation qu'elle avait subie, Maurice, enveloppé dans son paletot et abrité sous un parapluie, cheminait tristement dans la direction des Batignolles. Ce n'est point un spectacle de nature à rasséréner une âme jalouse que celui des rues de Paris par une pluie battante et le vent furieux d'une nuit d'hiver. Aussi Maurice se sentait-il le cœur en deuil. Qu'était ce séduisant marquis pour Henriette? Telle était la question qu'il se posait avec désespoir. L'amour rend perspicace. Maurice com-

prenait qu'à son âge et dans sa position modeste, il lui serait bien difficile de lutter avec un personnage aussi considérable que M. de Saint-Hélyer. Pas plus que ce dernier, il ne songeait à l'odieux du procédé dont il usait depuis six mois à l'égard de Prosper. Cependant, grâce à la secrète admiration que lui inspirait le marquis, l'idée du déshonneur d'Henriette se dressait dans son imagination comme un fait possible, et c'était avec une bonne foi sincère qu'il formait la résolution de s'opposer de toutes ses forces à la consommation de ce déshonneur — au profit d'un autre.

L'hôtel d'Henriette, à la même heure, avait perdu son animation et sur ses vitres ne jouait plus aucune lumière. Les domestiques, ayant éteint les lustres, étaient montés dans leurs chambres. L'appartement désert reposait dans l'ombre et le silence. Prosper, cependant, n'était pas couché. Assis auprès de son lit, il repassait dans son souvenir tout ce qui, pendant la soirée, s'était dressé devant ses yeux comme une menace. Que

le marquis de Saint-Hélyer fût épris d'Henriette, cela, toutes réflexions faites et eu égard au caractère du gentilhomme, en le froissant dans sa dignité, ne lui causait maintenant qu'une surprise médiocre. Mais que sa femme, après la discussion qu'ils avaient eue, où, tout en se plaignant de ses procédés, elle lui avait montré tant d'attachement, que sa femme eût paru accorder quelque attention aux hommages de M. de Saint-Hélyer, voilà ce qui le faisait rêver et se demander s'il n'avait pas eu des torts bien graves envers elle. A la lueur de la bougie qui tremblotait sur la cheminée, il se leva et fit quelques pas dans sa chambre. L'idée que lorsque l'on possède une chose précieuse, la plus simple précaution à prendre pour la conserver est de veiller sur elle, lui venait pour la seconde fois à l'esprit après trois ans de mariage.

— Elle m'a dit qu'elle n'était point heureuse! murmurait-il, et, au lieu de faire quelques concessions à ses ennuis, je l'ai traitée comme une enfant

capricieuse. Oh ! je me suis conduit en insensé!

Pendant qu'il méditait ainsi, la chambre d'Henriette présentait le plus gracieux tableau que puisse désirer contempler un amant — ou un artiste. Une veilleuse, renfermée dans une urne de jade, l'éclairait à demi de sa lueur laiteuse, et, à cette clarté si douce et si chaste, les meubles apparaissaient comme noyés dans une ombre bleue. La chambre, vaste et haute, était tendue d'un tissu de soie gris de perle, et un tapis de laine blanc, moelleux aux pieds, couvrait le parquet. Tout au fond de la pièce, le dos blotti contre le plafond, un cygne de vermeil, les ailes éployées, laissait ruisseler de son bec des flots de satin rose et de guipure qui se répandaient jusque sur le sol. Et juste sous ces flots d'étoffe et de dentelle, d'où s'exhalaient des parfums d'héliotrope, une couchette étroite et très-basse, la tête plaquée au mur, s'avançait dans la chambre, perpendiculairement à la fenêtre. Une haute glace de Venise, avec son cadre énorme et guilloché, s'inclinait au-dessus de ce

lit d'enfant, soutenue de chaque côté par un essaim d'Amours. Le reste de l'ameublement, siéges, tableaux, crédences chargées de vases d'or, disparaissait dans la pénombre. Seule, une blanche statue du Silence, debout dans un angle, sur un socle de velours, se détachait dans la demi-teinte, appuyant un doigt sur ses lèvres. Le plus charmant désordre égayait ce nid de colombe. La robe de gros de Naples, avec ses longs volants de point d'Alençon, qu'Henriette venait de quitter, était suspendue par une épaulette à la patère de la fenêtre. Sa couronne de violettes de Parme était posée sur son prie-Dieu, avec ses gants, son mouchoir et son éventail. Ses bas brodés traînaient à terre, ainsi que ses souliers de satin blanc. Les écrins entr'ouverts, sur un guéridon de malachite, laissaient pendre les bracelets et le collier de perles qu'elle avait portés. Partout se retrouvaient les traces de l'adorable créature qui se retirait chaque nuit dans cette chambre comme dans un sanctuaire.

XXIII

Henriette ne dormait pas. Les cheveux enfermés dans un filet de soie blanche qui se serrait comme une bourse autour de sa tête, elle appuyait sa joue sur l'oreiller, et, tournée de profil sous les draps qui moulaient ses formes suaves, elle aussi repassait dans son souvenir tous les événements de la soirée. Pour la première fois, elle avait pénétré le désir du marquis et la passion de Maurice; mais ce n'était pas la surprise d'un tel fait qui, seule, l'empêchait de chercher le sommeil. L'injure de la princesse même, quelque cruelle qu'elle fût, la laissait presque indifférente. Ce qui tenait surtout ses yeux ouverts, c'était ce vague soupçon

qui lui était déjà venu à l'esprit pendant la soirée, et que depuis elle n'en avait pu chasser.

— Mon mari serait-il jaloux? se demandait-elle.

Et, se rappelant ses regards, son inquiétude :

— S'il n'est pas encore jaloux, disait-elle, il est sur le point de l'être.

Et alors une expression singulière éclairait son visage. Celui qui l'aurait vu, quelque bon observateur qu'il eût été, n'aurait su dire si c'était une expression de triomphe ou de terreur.

XXIV

Il y avait une demi-heure qu'elle était couchée, lorsqu'il lui sembla que dans l'appartement, jusqu'alors enseveli dans le sommeil, quelque chose se réveillait. Elle eut l'idée que l'un de ses enfants

était malade et qu'on venait l'en prévenir, et elle se souleva sur son oreiller. Une porte bientôt cria sur ses gonds, puis un pas — qu'elle connaissait — s'avança dans le boudoir qui précédait sa chambre. Elle écoutait toujours et regardait la porte de cette chambre avec une indécise anxiété. Le bouton de la porte se mit enfin à tourner, comme sous la pression d'une main discrète. Mais la porte ne s'ouvrit pas, retenue qu'elle était par le large verrou qu'Henriette, cette nuit, sollicitée par un sentiment particulier, avait poussé avant de faire sa prière. Il y eut alors comme une hésitation de l'autre côté de la porte. Puis les pas se firent entendre de nouveau, s'éloignant cette fois, et comme à regret.

Henriette cependant souriait.

Quand elle n'entendit plus rien, elle posa sur l'oreiller sa tête blonde.

XXV

A partir de cette nuit, il se fit un changement radical dans les habitudes d'Henriette. Autant elle avait paru dédaigner le monde jusqu'alors, autant elle se passionna pour ses distractions. Bals, concerts, théâtres, dîners d'apparat, elle allait au devant de tous ces plaisirs, infatigable, s'étourdissant, et mettant sur les dents ses chevaux, son mari et ses gens. Pas un jour, maintenant, ne se passait pour elle à rêver comme autrefois, toute seule, dans son boudoir. A peine était-elle habillée, qu'elle demandait sa voiture, s'en allait de boutiques en magasins, en quête de modes nouvelles. De là, elle courait au bois pour se faire voir, puis elle avait toujours à rendre quelques visites, et,

le soir, elle se montrait quelquefois successivement dans trois ou quatre salons. Prosper ne s'expliquait pas le revirement singulier qui s'était opéré dans les goûts de sa femme. Un jour, s'étant avisé de lui en demander le motif, elle l'avait regardé d'un air sournois, en lui disant :

— C'est pour vous plaire.

Mais il n'avait pas été dupe de cette mystification féminine, et, rapprochant ce changement d'existence des occasions de rencontres qui étaient maintenant beaucoup plus fréquentes entre sa femme et le marquis de Saint-Hélyer, il avait senti naître en lui une passion ombrageuse dont, jusqu'alors, il n'avait pas eu conscience.

XXVI

Il n'est pas de peine morale plus cruelle que la jalousie. Et la jalousie qui doute est peut-être plus difficile à supporter que son contraire. Ceci n'est point un paradoxe. Avec le temps, un certain empire sur soi-même et du bon sens, un homme vraiment homme peut parvenir à surmonter toute douleur qui provient d'un fait avéré et irremédiable. Mais l'homme le mieux trempé ne surmonte pas une inquiétude harcelante qui se ravive à chaque heure du jour. Prosper, au bout d'un mois, voyant sa femme continuer à rechercher des distractions qui s'accordaient si peu avec ce qu'il connaissait de son caractère, interprétait à sa manière ses moindres démarches et jusqu'aux moindres mots

qu'elle prononçait. Il aurait fallu qu'il ne fût pas homme si l'amour ne s'était pas réveillé en lui au moment où il se crut menacé dans l'affection de sa femme. Nous n'attachons d'importance aux choses que lorsque nous craignons d'en être privés. Une passion réelle lui était donc entrée au cœur, en même temps que la jalousie. Ces deux passions se fortifiaient l'une par l'autre. Pour la première fois depuis trois ans, Prosper apercevait dans toute son harmonie l'exquise beauté d'Henriette. Le charme qu'elle répandait autour d'elle et auquel, blasé par la possession, il s'était en partie soustrait jusqu'alors, il en ressentait les effets plus vivement que personne, car lui seul pouvait en apprécier les secrets par expérience, et, amoureux de sa femme au moment même où elle semblait se détacher de lui, il était dans la situation piteuse d'un gourmet bien médiocre appréciateur qui, croyant boire de quelque vin de Frontignan ou de Lunel, aurait bu du tokai sans le reconnaître, et se verrait privé de ce breuvage digne des dieux

lorsqu'on le tirerait de son erreur. Le supplice qu'il endurait avait cela de particulier, que, tout en se sentant atteint dans son bonheur, ce bonheur se levait devant lui comme un jour de printemps pour un prisonnier, condamné à ne le contempler que de l'autre côté d'une grille. Il est vrai de dire qu'Henriette, comme pour aiguiser les tortures de cette situation, se faisait de jour en jour plus séduisante et plus attractive. Une pointe de coquetterie lui était venue. Elle avait trouvé le moyen de rehausser sa beauté par des inventions de costumes qui émerveillaient tout le monde autour d'elle, jusqu'à sa femme de chambre elle-même. C'étaient, dans ses cheveux, des bandelettes entre-croisées à la grecque, et qui faisaient valoir les grâces d'un chignon où la soie se jouait autour de l'ivoire. C'étaient des barbes de dentelle noire qui recouvraient légèrement la naissance de son front, et qui, descendant sur son cou, lui donnaient l'air intéressant d'une jeune veuve. C'étaient encore des mitaines de peau de Suède qui, enfermant ses mains,

faisaient paraître ses doigts plus fluides et mieux arrondis. C'était aussi un corset un peu plus serré et qui donnait à sa démarche une désinvolture pleine de promesses. C'étaient enfin des souliers mignons qui embrassaient étroitement, comme des gants, les jolis contours de ses pieds, et qui, perchés sur des talons pointus, la gênaient un peu pour marcher, de sorte qu'elle marchait maintenant avec les attitudes alanguies d'une convalescente. Elle avait toujours aimé les parfums, non ces parfums violents à base de musc qui sont pour l'odorat ce que le poivre de Cayenne est pour le goût, mais les senteurs insaisissables qui rappellent de loin l'odeur des fleurs. En cherchant bien, elle était parvenue à en trouver une dont elle ne disait pas le nom, et qui avait je ne sais quoi de voluptueux comme le jasmin d'Afrique, et de pénétrant comme la verveine. Ce parfum, s'exhalant de ses vêtements, faisait rêver à toute sorte de choses charmantes. Cependant, tout en apportant ces modifications dans sa personne, elle s'exerçait à mettre en re-

lief certains côtés jusqu'alors effacés de son caractère. A la timidité pleine de candeur qu'elle avait jadis, et qui rappelait un peu trop la jeune fille, elle avait substitué des airs ironiques, et les regards légèrement railleurs qu'elle adressait aux hommes qui lui parlaient de sa beauté leur faisaient perdre contenance. Son sourire avait pris quelque chose de celui que Léonard de Vinci déroba aux prunelles des sphinx de l'Égypte pour le fixer dans les yeux de sa Joconde. En même temps, comprenant enfin que le plus sûr moyen de se faire respecter dans le monde sera toujours de se faire craindre, quand une femme l'abordait, elle se tenait toujours prête à la riposte; et dans un bal masqué de mi-carême où la princesse Aurore, s'autorisant du privilége du domino, s'était avisée de la saluer du titre de « marquise », elle la sangla si bien en lui donnant l'aimable nom de « Crépuscule », que l'autre se sauva tout endolorie et ne se permit plus de l'affronter. On conçoit maintenant quelle devait être l'inquiétude de Prosper

devant cette métamorphose. Voyant Henriette rencontrer le marquis presque chaque soir et causer longuement avec lui, il se demandait si M. de Saint-Hélyer n'en était pas cause. Toute femme qui aime se transforme. Il restait à savoir si Henriette faisait mentir le précepte, ou si, confirmant sa justesse, c'était le marquis qu'elle aimait. Souvent, lorsque les deux époux se trouvaient seuls ensemble — ce n'était d'habitude qu'à l'heure des repas — Prosper regardait Henriette à la dérobée, et, la voyant si douce, si paisible, il éprouvait une perplexité singulière, ne pouvant croire que de si beaux yeux pussent mentir, qu'une bouche si fraîche et si saine pût proférer un mot que la candeur n'inspirait pas. Parfois, quand il était mal disposé, que quelque contrariété le tenait, provenant de ses affaires, sa pensée s'enfiévrait, et, contemplant avec aversion la beauté d'Henriette, il allait jusqu'à supposer que cette beauté si pure et si chaste pouvait avoir été déjà profanée.

Alors, un flot de sang lui montait aux yeux, il

entendait des sifflements dans ses oreilles, il entr'ouvrait les lèvres...

Mais que dire? A quoi bon une explication si le crime qu'il redoutait était réel? Et n'était-ce pas se montrer inférieur, et pis qu'inférieur, ridicule! — si, ce qui pouvait être, Henriette n'avait jamais pensé au marquis?

Henriette, cependant, comme si elle pressentait ce qui se passait dans l'âme de son mari, prenait, tout en mangeant, un certain air contraint qui n'expliquait rien, et chaque jour recommençait entre eux cette scène muette. Un jour, Prosper, exaspéré en dedans, cassa son assiette.

— Mon Dieu! que vous m'avez fait peur, lui dit Henriette.

Il regarda autour de lui avec angoisse. Les domestiques étaient là faisant leur service.

Il se contint.

XXVII

Pendant que se passaient ces incidents, les affaires de Maurice n'avançaient guère. Pour tout dire, en un mot, le pauvre garçon en était toujours au même point. Depuis longtemps déjà, il s'était promis à lui-même de se déclarer, comptant, comme on le fait naïvement à son âge, inspirer de l'amour en racontant ses peines, comme s'il avait jamais suffi de souffrir pour se faire aimer. Mais, pour se déclarer, il fallait rencontrer une occasion ou la faire naître. Il y serait pour sûr parvenu, s'il avait été moins épris. Il aurait su former des liaisons autour d'Henriette, s'imposer à chaque heure du jour, et prendre en temps convenable un de ces airs mystérieux qui semblent convier les

gens à vous interroger. Mais, en dépit des résolutions qu'il formait, lorsqu'il se trouvait seul avec Henriette, il se sentait comme paralysé de plaisir et ne savait que la contempler.

Les sentiments de Maurice ne ressemblaient en rien à ceux de M. de Saint-Hélyer, et, si Prosper les avait connus, peut-être n'aurait-il pu s'empêcher de plaindre son platonique secrétaire. Maurice n'ambitionnait rien qui fût de nature à compromettre Henriette. Jamais l'idée qu'elle pût s'abandonner à lui ne lui était venue à l'esprit. Elle lui imposait trop pour cela dans sa position de femme du monde, et la timidité de l'adolescent, d'ailleurs, ne lui permettait pas d'envisager une telle chose dans le secret de ses espérances les plus lointaines. Il ne voyait dans Henriette qu'un « ange immaculé », et, dans son âme un peu niaise et maladive, le plus grand bonheur qu'il souhaitait, c'était qu'elle lui permît « de mourir un jour à ses pieds ».

Henriette, de son côté, ne faisait rien pour

exciter la passion de Maurice. Au contraire, depuis qu'elle avait pénétré cette passion, elle s'était faite avec lui très-réservée. On eût dit, à les voir ensemble, que Maurice n'existait pas pour elle, si ce n'était comme un habitué de sa maison, dont elle pouvait se passer, et qu'elle tolérait seulement parce qu'elle était accoutumée à le rencontrer. Elle ne s'informait plus, comme autrefois, des causes de sa tristesse. Jamais elle ne lui parlait de lui. Elle n'avait aucune curiosité de sa vie, de ses idées. Il arriva que l'amoureux, dont la poitrine était délicate, tomba malade au retour du printemps et demeura près de quinze jours sans pouvoir sortir. Quand Henriette le revit, elle ne lui parla pas de son absence. On eût dit qu'elle pensait l'avoir vu la veille. Maurice, ce jour-là, regretta sincèrement de n'être pas mort.

Quelque chose semblait préoccuper Henriette. Lorsque Maurice l'entretenait, elle ne paraissait pas l'entendre, ou, si elle lui répondait, les réponses qu'elle lui faisait ne s'accordaient pas toujours

avec ses demandes. Cela l'humiliait. Un jour, poussé à bout par sa froideur et ses distractions, le courage lui rentra au cœur et il résolut d'en finir.

C'était après le déjeuner. Ils étaient seuls dans le boudoir d'Henriette. Ce jour-là étant un dimanche, Maurice ne devait pas travailler à son bureau, et Prosper venait de sortir. Ce que Maurice, exaspéré par les dédains d'Henriette, se crut permis de lui dire était insensé. Tout ce qu'il ressentait auprès d'elle, il l'avoua sans embarras, et avec une chaleur dont il ne se serait jamais cru capable. Comme Henriette avait les yeux baissés et ne répondait rien, il prenait son silence pour un encouragement, et, s'échauffant toujours, il était presque beau de jeunesse et de passion. Combien de temps il parla ainsi, c'est ce qu'Henriette ni lui n'auraient pu dire. Cependant, quand il s'arrêta, il lui sembla, en rencontrant les yeux d'Henriette, qu'il n'avait pas encore commencé à s'expliquer. Henriette, le regardant enfin d'un air surpris, semblait s'éveiller d'un rêve.

— Pourquoi ne continuez-vous pas? lui demanda-t-elle.

— Hélas! madame, répondit-il, je n'ai plus rien à dire. Je ne puis que vous répéter que je vous aime.

Et, avec un accent passionné qui aurait fait verser des larmes à un juge, il s'écria :

— Oui, je vous aime à en mourir!

Sur ce mot, prononcé avec cet accent, Henriette ne put s'empêcher de tressaillir.

— Comment! fit-elle, vous m'aimez?

— Voilà une heure que je vous le répète.

Le regard d'Henriette semblait dire : « Je ne vous avais pas compris. »

Elle sourit alors tristement; puis, se tournant vers lui avec une expression de visage sérieuse :

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle.

Mot cruel, de quelque façon qu'on voulût l'expliquer.

— Oubliez-moi, continua-t-elle. C'est très-sincèrement que je vous le dis : je ne puis être pour

vous que ce que je suis : une amie. Voulez-vous de mon amitié, elle vous est acquise. Mais n'espérez jamais autre chose. Pardonnez-moi mon apparente cruauté, reprit-elle sur un ton plus doux, car elle le voyait pâlir.

— Je vous comprends, madame, lui répondit-il en tremblant, mais avec un peu d'amertume. Je vous aime, vous ne m'aimez pas, et vous ne m'aimerez jamais : telle est la situation que le sort me fait. Je ne vous en rends pas responsable. Seulement, vous concevrez que je n'essaye même pas de répudier une passion qui est devenue ma vie et qui ne cessera qu'avec elle. Oh ! je vous en supplie, reprit-il en joignant les mains, ne vous offensez pas de ce que je vous dis. Vous êtes franche. Je suis franc aussi. Vous me dites de vous oublier : comment le pourrais-je? Jamais le cœur où vous régnez ne battra pour une autre. Chassez-moi, si vous le voulez. Je ne vous chasse pas, moi. Mon cœur appartient à moi seul, et ni vous, ni toutes les puissances réunies de

la terre, ne pourrez m'empêcher de vous aimer.

—En êtes-vous donc là, pauvre garçon! dit-elle en le regardant avec une commisération profonde. Le mal est-il incurable à ce point? Comment ne comprenez-vous pas que je ne suis pas libre?...

Il pensa qu'elle voulait parler du marquis, et l'aveu qu'il la supposait capable de faire lui parut intolérable.

—N'ajoutez rien! s'écria-t-il avec violence.

Henriette s'était levée. Les éclats de voix de Maurice la mécontentaient. Elle voulait, par pitié pour lui, que certaines paroles ne fussent pas prononcées entre eux, et elle cherchait le moyen de couper court à cette scène, qui lui semblait par trop familière. Laisser Maurice continuer, c'était l'exposer à rendre sa présence désormais impossible dans la maison de Prosper. Lui imposer silence, c'était lui causer une peine, car il avait l'accent de l'homme qui aime; et les femmes ne sont jamais absolument insensibles aux témoigna-

ges de la passion qu'elles excitent, même quand elles ne partagent pas cette passion. Elle s'avisa, pour sortir d'embarras, d'un moyen héroïque qui n'aurait eu que peu d'influence sur le marquis, mais qui, appliqué à Maurice, ne pouvait manquer de produire l'effet d'un stupéfiant sur son éloquence amoureuse.

— Mon mari va rentrer, lui dit-elle en le regardant avec une sérénité de visage qui, à elle seule, était déjà un avertissement. Il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble. Il me disait hier que vous négligiez vos occupations. Il craint que ces occupations sédentaires ne vous fatiguent. Si vous continuez à montrer partout cet air triste, il est capable, pour vous distraire, de vous charger de quelque mission dans un pays éloigné, en Allemagne où vous savez qu'il a des intérêts à défendre. Il ne faut pas vous en étonner, reprit-elle en lui voyant ouvrir de grands yeux, car il était bien loin de s'attendre à ce que la discussion prît une telle tournure; mon mari a pour vous beaucoup d'af-

fection, et, parmi tous ses employés, il me le répétait encore il n'y a pas huit jours, vous êtes peut-être le seul qui ayez toute sa confiance.

Ce dernier mot, savamment amené, fit soudain rentrer Maurice en lui-même. Il supposa qu'Henriette avait voulu, dans une forme détournée, lui remontrer la gravité de son action vis-à-vis de celui qui n'avait jamais eu pour lui que de bons procédés, et à qui il devait une position, modeste, il est vrai, mais suffisante pour le faire vivre. Un autre n'aurait peut-être pas pardonné à Henriette d'avoir trouvé le moyen de lui rappeler l'infimité de cette position. Mais Maurice, quoique susceptible comme tous les hommes faibles, était encore à cet heureux âge où l'on a dans le cœur quelques vestiges de reconnaissance. Il se sentit profondément humilié de l'interprétation qu'Henriette avait donnée à son aveu, et l'idée qu'elle pût le soupçonner d'avoir voulu la détacher de son devoir lui devint insupportable.

— Il faut que je me sois bien mal exprimé,

madame, lui dit-il, car vous ne m'avez pas compris. Je vous croyais malheureuse, pardonnez-moi de vous dire cela, et je pensais que vous offrir une affection respectueuse, ce n'était pas vous faire injure. J'ai pour votre mari — dont vous parlez — les sentiments de la plus vive gratitude. Non-seulement je lui dois tout, mais il m'a ouvert sa maison, et jamais, dans nos relations quotidiennes, il ne m'a fait sentir l'infériorité de ma situation. La confiance qu'il a en moi, je m'en montrerai digne, madame...

Il aurait pu continuer longtemps ainsi, car Henriette maintenant se gardait bien de l'interrompre ; mais, dominé par la fausseté de sa position, partagé entre son amour et le désir de ne point passer aux yeux d'Henriette pour un homme capable d'une action vile, ne sachant pas d'ailleurs s'il était joué, si la feinte d'Henriette n'était pas inventée pour cacher une intrigue avec le marquis, il cherchait vainement à sortir avec honneur de l'impasse où il se trouvait enfermé par sa faute.

Tout à coup les paroles lui manquèrent dans le gosier, et, portant subitement les mains à son visage, il fondit en larmes.

Henriette se sentit émue. Il n'est pas ordinaire aux hommes de pleurer. Aussi tout homme qui pleure devant une femme peut-il être certain de l'embarrasser. Henriette se tenait donc tout interdite devant Maurice, et, se mordant les lèvres, elle déplorait amèrement de faire couler des larmes qu'elle ne pouvait étancher. Heureusement pour elle, une cause imprévue vint mettre un terme à son embarras. Son mari entra soudain dans la chambre. Il était d'humeur massacrante, et, contre son habitude, il ne cherchait même pas à le dissimuler.

— Je suis bien aise de vous rencontrer, dit-il à Maurice. J'allais envoyer chez vous. Il faut que nous passions toute la journée à travailler.

Et, prenant son chapeau qu'en entrant il avait posé sur un meuble, sans regarder sa femme ni Maurice, tout entier à l'idée qui le harcelait :

— Allons, fit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et, poussant devant lui son secrétaire, il l'entraîna dans son cabinet.

XXVIII

Huit jours après cette déclaration d'amour interrompue, Maurice, sortant de la Bourse, où son patron l'avait envoyé porter un ordre à son agent de change, traversait la rue Neuve-des-Petits-Champs vers deux heures, lorsqu'il vit le marquis de Saint-Hélyer descendre d'une voiture de place et entrer dans une maison située près du passage Choiseul. Ce fait, auquel bien des gens n'auraient pas attaché la moindre importance, parut singulier à Maurice. La veille, au soir, il avait rencontré

Henriette et son mari à la sortie du théâtre des Italiens, et, ainsi qu'il le pressentait, le marquis n'avait pas tardé à se montrer aux environs de l'escalier où les époux se tenaient, attendant leur voiture. Henriette, ce soir-là, semblait affecter de ne pas apercevoir le marquis. Le marquis, au contraire, employait toute sorte de petits manéges pour se rapprocher d'Henriette. Prosper les surveillait du coin de l'œil, et Maurice le surprit plusieurs fois fronçant les sourcils. Il y eut un instant où, Henriette se trouvant seule — son mari s'était éloigné de quelques pas pour chercher son domestique — le marquis apparut soudain à côté d'Henriette, et, tout en lui serrant respectueusement la main, il échangea quelques paroles avec elle. Prosper les regardait encore en ce moment, et de telle manière, que Maurice frémit.

— Cruelle femme! comme elle m'a donné le change! se dit-il avec amertume.

Ils étaient déjà séparés, le marquis souriant, Henriette se roidissant pour paraître calme. Mau-

rice s'approcha d'elle. Il éprouvait de telles craintes à l'idée du danger qu'elle pouvait courir, qu'il en oubliait sa jalousie. Henriette le reçut mal. Quelque chose l'irritait, et elle croyait que Maurice voulait encore lui parler de lui. L'occasion, selon elle, était mal choisie. Quoi qu'il en soit, Maurice, en la voyant partir au bras de son mari, se dit que, s'il était possible d'empêcher une faute de se commettre entre Henriette et le marquis, il n'y avait plus beaucoup de temps à perdre.

C'est pourquoi le lendemain, rencontrant le marquis, comme nous l'avons dit, il revint sur ses pas et se mit à examiner la maison où ce dernier était entré. Il avait le pressentiment qu'Henriette ne devait plus être étrangère à aucune des actions du gentilhomme. Comme il venait de passer de l'autre côté de la rue, il aperçut derrière une fenêtre, à l'entresol de la maison qui l'intéressait, le marquis écartant du bout des doigts le rideau du vitrage. Le rideau retombant tout à coup, Maurice supposa que le marquis avait pu le voir, et il

s'éloigna lentement, dans la direction de la rue de la Paix.

— Pourquoi se cache-t-il? se demandait Maurice.

Il allait rebrousser chemin, lorsqu'il eut un rapide éblouissement. A trente pas de lui, au beau milieu de la chaussée, arrivait au grand trot le coupé d'Henriette. Maurice avait à peine eu le temps de le reconnaître, qu'Henriette lui apparaissait comme une vision, assise au fond de la voiture. Une seconde plus tard, le coupé, rasant le trottoir, s'arrêtait devant la porte de la maison où était entré le marquis, et Maurice était encore à la même place, les yeux béants et la bouche ouverte, qu'Henriette avait déjà disparu sous la porte, et que le cocher, touchant son cheval, s'en allait stationner à vingt pas de là, derrière la file des voitures qui s'étendait jusqu'à l'angle de la rue Méhul.

Celui qui, en pleine santé, a ressenti, avec la violence et la spontanéité d'une commotion électrique, les atteintes d'un mal profond qu'il sent

devoir menacer sa vie, peut se faire une idée de la stupeur de Maurice. La veille, tout en soupçonnant qu'Henriette et le marquis étaient bien près de s'entendre, il espérait encore qu'un événement quelconque pourrait les séparer ; mais maintenant il ne pouvait plus conserver l'ombre d'un doute sur la réalité de leur liaison. Deux pensées, d'ordre différent, lui sautèrent immédiatement à l'esprit.

— Comment est-elle descendue jusque-là, et en si peu de temps? se disait-il.

Et puis :

— Comment cet homme si expérimenté, qui devrait être si soucieux de la réputation d'une femme, est-il assez insensé pour l'attirer dans une maison située dans le quartier le plus populeux de Paris? Comment l'y laisse-t-il venir dans sa voiture? Comment ne lui a-t-il pas dit de la renvoyer? Ne lui suffit-il pas de la séduire? lui faut-il aussi l'afficher?

Il était machinalement revenu vers la maison; et, machinalement encore, il se tenait devant l'éta-

lage d'un marchand de dessins situé entre la porte de cette maison et celle du passage Choiseul, lorsqu'il fut témoin d'une chose tellement effrayante, qu'elle l'arracha à sa douleur.

Sous la porte de la maison dans laquelle se trouvaient Henriette et M. de Saint-Hélyer, se tenait une marchande de bouquets de violettes. Debout et l'épaule appuyée au jambage de la porte, elle offrait à haute voix ses fleurs aux passants. C'était une de ces jeunes filles au type juif, à l'air effronté, qui pullulent à Paris, vendant des fleurs, des éponges, des pains de savon, des petites bourses ou des portefeuilles, et recrutant, embusquées qu'elles sont tout le jour le long des trottoirs, des chalands pour une autre industrie, à laquelle elles se livrent lorsque le soleil est couché. Celle-ci, qui était une assez belle fille aux yeux noirs, paraissait dans une agitation extraordinaire depuis qu'elle avait vu Henriette passer sous la porte. Elle se penchait alternativement à droite et à gauche, fouillant les profondeurs de la rue de ses regards;

puis elle criait d'une voix aigre et avec un accent allemand :

— Fleurissez-vous, messieurs, mesdames !

Puis elle se mordait les lèvres d'impatience, et se penchait encore.

Un homme qu'elle n'avait pas vu venir se présenta soudain, portant la main sur les fleurs de son éventaire. Inutile de faire le portrait de cet homme. Il appartenait à cette classe qui entre le plus habituellement dans la vie par l'hospice, et qui, après avoir traversé la maison de force de Poissy, trouve une situation quelque peu louche dans l'hôtel de la rue de Jérusalem. Celui qui nous occupe, ayant perdu sa situation « pour cause d'inconduite, » *travaillait* à son compte et ne s'en trouvait pas plus mal. En le voyant surgir devant elle, la juive fit un soubresaut, puis un sourire pervers déplia ses lèvres.

— Comment ! c'est toi ? fit-elle en allemand, pendant que l'homme prenait un bouquet sur son éventaire.

— C'est moi ! répondit l'homme dans la même langue.

Une fauve expression de plaisir reluit alors dans les yeux de la bouquetière.

— Elle vient d'arriver, reprit-elle.

— Et lui ? demanda l'homme.

— Il est venu en fiacre, un peu avant elle.

— C'est bon ! dit-il. Aie l'œil au guet.

— Est-ce que tu t'en vas ? fit alors la juive en rougissant légèrement, comme si elle avait eu une raison secrète pour le retenir.

— Mais oui, répondit-il en la regardant fixement et de telle manière qu'elle rougit encore.

— Où vas-tu ?

— Je vais porter une lettre.

— Est-ce loin ? reprit-elle.

— Non, à cent pas d'ici : rue de Luxembourg.

L'homme alors lui fit un petit adieu de la tête, en souriant, puis s'éloigna, marchant très-vite et portant sous son nez le bouquet de violettes.

Maurice comprenait l'allemand.

Tout en feignant de regarder les dessins à l'étalage, il avait entendu la conversation de l'espion et de la bouquetière, et, d'après les détails de cette conversation, d'après l'adresse qui avait été indiquée surtout, il ne lui fut pas permis de douter qu'elle ne se rapportât à Henriette. L'idée du danger qu'elle courait chassa toute autre préoccupation de son esprit. Un autre, furieux et jaloux, eût laissé faire. Mais lui ne ressentit qu'un immense désir de se dévouer.

— Que faire pour la sauver? se demandait-il avec désespoir.

La bouquetière ne l'avait pas même aperçu. Elle continuait à crier ses fleurs, mais maintenant c'était avec une telle expression de joie, que Maurice n'hésita plus. Il passa devant elle sans la regarder et s'élança sur l'escalier qui se présentait devant lui. Quand il fut arrivé sur le palier de l'entresol, il se trouva fort embarrassé. Il y avait sur ce palier deux portes se faisant face.

Il hésitait entre ces deux portes, dont l'une, tendue de drap rouge, en couvrait une autre. En tirant à lui la première, il vit un écusson de cuivre sur la seconde. Cet écusson portait ces mots gravés en gros caractères :

MADAME CLÉMENTINE

Robes. — Confections.

Maurice, lisant cela, recula de trois pas. Il avait reconnu le nom de la couturière d'Henriette.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demandait-il.

Cependant, la certitude d'avoir aperçu le marquis à une fenêtre de l'entresol ne lui permit pas de perdre son temps à chercher la raison des choses. L'idée que la couturière avait pu se prêter à favoriser une entrevue entre Henriette et le marquis ne lui vint même pas ; il alla donc sonner à la seconde porte située à droite du palier. On ne répondit pas à son coup de sonnette. Alors, il sonna de nouveau et très-fort cette fois. La porte s'ouvrit immédiatement, comme s'il y avait eu

quelqu'un derrière. Ce quelqu'un, ainsi que s'y attendait Maurice, c'était le marquis.

Il avait l'air troublé. Mais il se maîtrisa en reconnaissant Maurice.

Maurice, cependant, était entré. Il avait refermé la porte, et, sans plus de préambule :

— Faites-la partir, monsieur le marquis ! s'écria-t-il. Son mari a été averti de tout ! Il va venir !

— Son mari ?... De qui voulez-vous parler ? demanda l'autre.

Maurice murmura le nom d'Henriette, et le marquis, entendant ce nom, eut peine à retenir un cri de surprise.

Il ne fallut pas plus d'une minute à Maurice pour raconter à M. de Saint-Hélyer ce qui s'était passé entre l'espion et la bouquetière. Quand il lui eut tout dit, le marquis fit :

— Merci !

Puis, méditant :

— Qui diable a pu, dit-il, imaginer un pareil tour ?

Puis, prenant son chapeau, il invita Maurice à le suivre.

Mais Maurice se récria.

— Pourquoi ne la prévenez-vous pas ? lui dit-il. Faites-la donc partir !

— Soyez tranquille, répondit le marquis en riant. Elle se tirera bien d'affaire toute seule.

Maurice fut révolté de cette insouciance. De la part d'un homme du monde aussi accompli surtout, elle était inconcevable. Mais il n'eut pas le temps de prier le marquis de s'expliquer. Au moment où ce dernier portait la main sur la serrure, un bruit de voix s'éleva de l'autre côté du palier, et le marquis, s'étant posté derrière une petite fenêtre à vitre dépolie, qui prenait jour sur l'escalier, vit, à travers les éraflures de cette vitre, deux femmes qui causaient fort tranquillement, sur le seuil de la couturière et ne paraissaient se douter nullement de l'embarras qu'elles lui causaient. L'une de ces femmes, la tête nue, ne pouvait être que madame Clémentine, célèbre alors

dans tout Paris comme la bonne faiseuse à la mode. Elle reconduisait une de ses clientes. Celle-ci, dont le marquis ne pouvait apercevoir le visage, était petite, chétive et fort modestement vêtue d'une robe de soie feuille morte. Elle ne tarissait pas en explications de toute sorte; et madame Clémentine l'écoutait avec une déférence excessive. Le marquis enrageait cependant de se voir ainsi claquemuré par la faute de cette bavarde. Il paraît qu'il avait de sérieux motifs pour ne pas être vu traversant le palier; car, une fois ou deux, impatienté de sa situation, ayant quitté sa place pour ouvrir la porte, il s'était arrêté à temps et en maugréant, espérant que les sempiternelles recommandations de la petite femme auraient un terme et qu'elle laisserait le passage libre. Maurice, pendant ce temps-là, se tenait immobile derrière le marquis, ne comprenant absolument rien à ce qui se passait, mais fort désireux, lui aussi, de sortir. Tout à coup, le marquis fronça les sourcils. La petite femme s'était re-

tournée, lui montrant un visage flétri par l'âge, où deux yeux gris étincelaient comme des escarboucles.

—Où diable ai-je vu cette tête-là? se demanda-t-il.

Quelques secondes plus tard, n'entendant plus rien, il appliqua de nouveau son œil à la vitre. La vieille femme se décidait à rentrer chez la couturière — sans doute afin de continuer ses explications plus à son aise — et le marquis vit la porte de drap se refermer sur elle. Il ne put s'empêcher de pousser un soupir de satisfaction; et, se retournant alors vers Maurice :

— Allons! fit-il.

Mais, au moment où il appuyait la main sur la clef, un bruit de pas précipités se fit entendre sur l'escalier, et il fut obligé de patienter encore. En retournant derrière la vitre d'où il pouvait tout voir sans être vu, il fit un geste de colère. Un homme se trouvait sur le palier, hésitant, comme Maurice l'avait fait un quart d'heure auparavant, entre les deux portes.

Cet homme aux traits bouleversés, c'était Prosper.

XXIX

Un malheur n'arrive jamais seul. Depuis un mois, aux tourments que la jalousie avait révélés à Prosper étaient venus s'adjoindre des tourments d'une autre nature, mais également cruels, et l'existence du banquier, autrefois si sereine, était maintenant bouleversée de fond en comble, sans qu'il pût trouver le moyen d'y remédier. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail des causes qui, d'une fortune considérable et disponible, venait de faire, en si peu de temps, une fortune compromise. Prosper n'avait pas plus manqué de prudence que dans le passé. Seulement, cette divinité capricieuse sans l'aide de laquelle on ne peut réus-

sir à rien dans ce misérable monde, la chance, après l'avoir longtemps favorisé, s'était subitement tournée contre lui. Surpris à l'improviste par une crise qu'en d'autres temps il aurait su prévoir, il se débattait vainement pour échapper à ses désastreuses conséquences. Chaque jour, c'étaient de nouvelles faillites qui fondaient sur lui, et, comme tout se sait dans le monde de la finance, le crédit de Prosper, jusqu'alors considéré comme inaltérable, baissait, paralysant entre ses mains les ressources sur lesquelles il se croyait le plus en droit de compter.

Le jour où devaient se passer les derniers événements que nous venons de raconter, avait été pour lui particulièrement funeste. Son courrier du matin lui avait annoncé de nouvelles pertes, et toutes les dépêches qui lui parvenaient ne semblaient avoir d'autre but que de le préparer à l'annonce de plus grandes pertes encore. Il avait immédiatement envoyé Maurice à la Bourse pour vendre des valeurs, afin de faire face à ses échéances les plus

prochaines, et, tout en expédiant sa correspondance, il s'efforçait devant ses commis de dissimuler ses angoisses. Ses bureaux ayant été installés dans son hôtel depuis quelques mois, il pouvait voir, de la fenêtre de son cabinet, toutes les personnes qui traversaient la cour pour entrer chez sa femme. Vers une heure de l'après-midi, comme il se demandait pour la vingtième fois de la journée s'il lui serait jamais possible de réparer le désastre qui venait de l'atteindre, il entendit une voiture rouler dans la cour, et, se penchant vers la fenêtre, il aperçut Henriette debout sur le perron, dans une fraîche toilette de printemps. Jamais elle ne lui avait paru si belle.

— Où va-t-elle? se demanda-t-il.

Henriette, cependant, avait ouvert la portière de son coupé, et, relevant le bas de sa robe, elle appuyait l'extrémité de sa bottine sur le marchepied, lorsque, levant les yeux, elle rencontra les regards de son mari, qui se tenait debout derrière la vitre. Elle lui fit un petit salut de la main; puis,

s'enlevant de terre avec grâce, elle se blottit dans sa voiture. Le coupé s'ébranla aussitôt et sortit de la cour. Alors, Prosper se rejeta sur son fauteuil; mais, à partir de ce moment, il lui fut impossible de chasser de son esprit l'image d'Henriette. Ses affaires n'existaient plus pour lui. Ce qui le tenait immobile et lui donnait cet air d'anxiété, c'était le souvenir des moindres incidents qui, en si peu de temps, avaient créé entre sa femme et lui une situation si menaçante et si pénible. Les choses n'avaient pas encore pris entre eux un caractère assez décidé d'antagonisme pour aboutir à une explication décisive; mais il sentait que cette explication était imminente, que le motif le plus futile pouvait la faire naître, et, résolu à la solliciter si elle ne sortait pas de la situation avant peu de jours, il éprouvait toutes les angoisses qui accompagnent l'attente des graves événements.

Il y avait à peu près un quart d'heure que sa femme était partie, lorsqu'on lui annonça un de ses confrères, qui, depuis quelque temps, venait

le voir presque chaque jour. Cet homme, après avoir exercé la profession de banquier, pendant plus de trente ans, dans une des villes les plus commerçantes de l'Alsace, était venu s'installer à Paris, pour « travailler en grand, » disait-il, et, dès son arrivée, il avait recherché toutes les occasions de nouer avec Prosper des relations d'intimité. Prosper, nous devons le dire sur-le-champ, n'avait pas été dupe de la fourberie de ce personnage. Sans pouvoir tout d'abord pénétrer pour quels motifs il cherchait à se lier d'intérêts avec lui, il sentait que ce ne devait pas être pour lui rendre service. Ses belles phrases l'éblouissaient peu. Il ne le tolérait que comme une sorte d'inconvénient qu'il lui eût été impossible d'éviter, et ne cessait de lui témoigner le peu de cas qu'il faisait de ses protestations par une réserve glaciale. Mais, quand le bruit des pertes qu'il subissait eut commencé à se répandre dans Paris, Prosper lut un peu plus clairement dans le jeu de « son cher confrère. » A la manière trop affectueuse dont celui-

ci parlait de sa situation, au soin qu'il apportait à lui traduire, en les exagérant, les mauvais bruits qui couraient sur son compte, à l'embarras qu'il éprouvait devant le mutisme de Prosper, il fut facile à ce dernier de deviner qu'il avait affaire à un de ces hommes honorables qui jouent, dans les opérations financières, le même rôle que les vautours sur les champs de bataille.

M. Abraham — tel était le respectable nom de notre vautour — ne considérait les hommes que comme les pions d'un échiquier dont il s'était promis de conquérir toutes les cases, et rien ne l'arrêtait dans la partie d'échecs qu'il jouait depuis trente ans contre l'humanité : les ruines, les déshonneurs, les suicides même, il acceptait tout cela comme des choses indifférentes en elles-mêmes, mais nécessaires à la réussite de ses plans. Prosper, qui ne lui avait jamais fait de mal, selon l'argot des gens de Bourse, « sentait le cadavre; » donc, M. Abraham travaillait de tous ses efforts à hâter sa perte, pour hériter de ses dépouilles, s'il se pou-

vait. Un fait qu'il n'avait appris que depuis peu de jours avait surtout contribué à exciter la défiance de Prosper. Le père de ce Gernsheim qu'il s'était vu dans la nécessité d'inviter à ne plus se représenter chez lui, avait été jadis l'associé du sieur Abraham. Le Fantoche portait alors, depuis quelques mois, le deuil de son père, et le sieur Abraham l'aidait de ses conseils pour activer la liquidation de la succession paternelle. Ce que Prosper ne savait pas, et ce qui, s'il s'en fût douté, n'aurait pas manqué de lui causer une certaine inquiétude, c'est que le Fantoche avait entre les mains pour une somme considérable de ces acceptations de banque à courte échéance. Si Prosper demeurait à la tête de ses affaires et pouvait faire honneur à sa signature, il n'y avait nul inconvénient à cela; mais, si la ruine survenait, complète, irrémédiable, sous quelles serres d'oiseaux rapaces le malheureux était-il destiné à tomber !

En entrant dans le cabinet de travail, l'excellent M. Abraham, en porteur bien appris de mau-

vaises nouvelles, s'était composé le visage le plus sympathique et le plus cordial. Pour un rien, si on l'eût laissé faire, il aurait embrassé Prosper avec des larmes dans les yeux. A la manière compatissante dont il le regardait en lui serrant les mains, Prosper comprit que le fourbe méditait de lui porter un de ces coups de bas en haut dont les blessures ne pardonnent guère. Mais, depuis que le malheur s'était abattu sur lui et qu'alors il avait pu juger les hommes en toute connaissance de cause, il les tenait, pour la plupart, dans un tel mépris, que nulle hypocrite infamie n'avait plus le pouvoir de le surprendre. Il subit donc, avec une apparente indifférence, l'étreinte horrible de ce monstre à visage humain, qu'il sentait vouloir l'étouffer, et, calme, froid, vraiment épique de sentiments et d'attitude :

— Qu'y a-t-il de nouveau ce matin ? lui demanda-t-il.

— Oh ! cher ami ! répondit le sieur Abraham dans un atroce baragouin mêlé d'hébreu et de

franco-allemand, est-ce à vous à le demander? Vous le savez malheureusement mieux que personne. On dit partout que vous êtes joué, volé, dépouillé, et que vous ne pourrez pas tenir plus de quinze jours.

Il attendait un cri de révolte, une protestation quelconque subitement arrachée à la souffrance intérieure. Il n'obtint que ce mot, prononcé d'une voix calme :

— Vraiment!

Cette tranquillité dérouta l'Alsacien.

— Est-ce qu'il serait moins compromis qu'on ne le prétend? se dit-il.

Cependant, les commis allaient et venaient par le cabinet de travail, graves, compassés, en gens qui en savaient plus long que personne sur le secret de la situation de leur patron, les uns lui demandant une signature, les autres quelque renseignement que lui seul pouvait leur donner. Il y en avait parmi eux quelques-uns, des âmes louches, qui ne songeaient pas sans plaisir au désastre entrevu. Ce désastre devait compromettre leur posi-

tion, mais il devait en même temps ruiner et avilir peut-être leur patron, cet homme si heureux jusqu'alors, qu'ils détestaient secrètement de toute la force de leur bassesse. D'autres, bien excusables, se demandaient avec anxiété à quelle porte ils iraient frapper pour trouver un emploi quand ils auraient perdu celui qui les faisait vivre. D'autres encore, c'étaient les moins nombreux, s'apitoyaient sur ce millionnaire qui, sans avoir rien fait qu'on pût lui reprocher, n'aurait peut-être, avant un mois, que la ressource du suicide pour échapper à la flétrissure publique. A chaque lettre annonçant de nouvelles faillites, qu'on se passait de main en main avant d'y répondre, il se tenait, dans les bureaux, de longs conciliabules sur la situation de Prosper. On chuchotait, on levait les épaules, les uns laissaient en retard les écritures qu'ils étaient chargés de tenir, les autres calculaient aigrement ce que devait coûter le train de maison de Prosper, blâmaient ses dîners et ses bals, le luxe de sa femme, le nombre de ses

chevaux et de ses voitures. A mesure que diminuait le capital de la maison de banque, l'anarchie grandissait, avec les indiscrétions, les familiarités, les critiques indécentes. Prosper sentait tout cela. Ce jour-là, particulièrement, quelques-unes des réflexions de ses employés étaient venues jusqu'à ses oreilles. Il aurait pu sévir. Il ne l'avait pas fait. De tant de choses mortifiantes, il ne tirait qu'un dédain suprême pour les petitesses humaines, et les blessures du sieur Abraham même lui causaient moins de colère que de douleur. Pour un noble esprit, en effet, il y a quelque chose de profondément douloureux dans le spectacle des infirmités morales, et tout homme bien doué s'apitoie aussi naturellement devant une maladie de l'âme que le fait le vulgaire quand on lui met à nu sous les yeux quelque plaie hideuse et saignante.

Quoi qu'il en soit, il était là, debout, écoutant d'une oreille distraite les hypocrites doléances du sieur Abraham, répondant doucement aux questions de ses commis, triste, mais dominant ses in-

quiétudes, lorsqu'un de ses garçons de bureau lui remit une lettre.

Cette lettre était celle dont avait parlé l'espion à la bouquetière.

De qui était-elle? et que disait-elle? Voilà ce qu'aurait bien voulu savoir le sieur Abraham quand il vit quel horrible effet elle produisait sur le malheureux qui la lisait. D'abord, ce fut comme un coup de poignard lui traversant le cœur de part en part. Il se rejeta en arrière avec un sanglot sur les lèvres, tourna sur lui comme s'il avait senti le sol manquer sous ses pieds; puis ce fut un effrondrement de son courage et de sa volonté, et, pâle, les yeux en pleurs, sans prononcer un mot, il sortit de la chambre.

Quand il fut dans la rue, il éprouva une autre sensation. Ce fut la rage qui le saisit, avec ses délires insensés, une soif inextinguible de meurtre. Il se mit à courir. Il n'avait pas un long chemin à faire, et, en courant, il prononçait des mots sans suite :

— Il fallait cela pour m'achever! J'ai tout perdu en quinze jours!

La rue était pleine de monde. Il coudoyait les gens et passait. Les cochers l'injuriaient, ayant grand'peine à s'empêcher de le heurter de leur voiture.

— C'est là! fit-il quand il fut en face de la porte.

La juive le reconnut à l'égarement de ses yeux et à la contraction des muscles de son visage. Elle se plaqua contre le mur pour le laisser passer. Cet homme, à l'égorgement duquel elle avait contribué, lui faisait peur.

XXX

Lorsqu'il fut arrivé sur le palier, Prosper, qui n'avait pas trouvé dans la lettre anonyme d'indications précises sur le local où il devait rencontrer sa femme, promena un instant les yeux de l'une à l'autre des deux portes. Le hasard seul le poussa à ouvrir celle de gauche. Le trouble de ses idées était trop grand pour lui permettre de remarquer l'écusson qui se trouvait sur cette porte; cependant, il ne put s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de surprise en constatant qu'elle n'était pas fermée, car les gens qui se trouvent dans la situation où il pensait surprendre Henriette et le marquis de Saint-Hélyer ne manquent pas de se verrouiller d'habitude. Mais il n'eut pas

le temps de réfléchir à cette particularité. Il se trouvait dans une antichambre communiquant avec un salon par une baie garnie de tentures, et la première personne qu'il aperçut dans ce salon fut Henriette.

Le tableau que Prosper avait devant les yeux, tout inattendu qu'il était, ne manquait pas d'une certaine originalité. Cinq ou six femmes, coiffées de leurs chapeaux et les épaules couvertes de leurs manteaux, étaient assises sur des fauteuils aux côtés d'Henriette. Toutes devaient se connaître, car elles causaient entre elles avec familiarité. A quelque distance, devant elles, dans la pleine lumière de la fenêtre, une grande et belle fille, luxueusement habillée d'une robe de bal à longue traîne, se tenait debout, se tournant et marchant à très-petits pas, afin de se faire bien voir. Cette « demoiselle de magasin, » aux bras rouges, dont l'unique occupation consistait à jouer le rôle de mannequin vivant chez madame Clémentine, paraissait ne se sentir nullement humiliée de l'usage auquel

elle se prêtait. Chacune des femmes qui l'entouraient exprimait librement son opinion sur la robe que faisaient valoir ses belles formes. L'une trouvait cette robe un peu trop décolletée, l'autre trop longue; une troisième en critiquait les garnitures, Henriette n'en aimait ni l'étoffe ni les volants. La petite femme à robe feuille morte qui, un quart d'heure auparavant, avait tant contrarié le marquis de Saint-Hélyer, alors assise à l'écart et visiblement dépitée, n'accordait qu'une attention distraite à ces critiques. Quant à madame Clémentine, elle s'attachait à les réfuter. Prosper, en arrivant à l'entrée du salon, fit retourner toutes les têtes.

Il lui suffit d'un regard pour se rendre compte du caractère irrépréhensible de la scène qu'il avait devant les yeux. L'idée que la lettre qui l'avait amené dans ce lieu n'était qu'une perfidie d'un de ses ennemis, lui vint aussitôt à l'esprit. Mais il avait été si bouleversé par cette maudite lettre, et les faits qu'elle articulait lui avaient si bien fait

croire que tout était fini entre lui et Henriette, qu'en la retrouvant là, au milieu de ces femmes, occupée à donner son avis sur une mode nouvelle, il éprouva une sensation pareille à celle qu'il aurait ressentie si on était venu lui dire que sa femme était morte, et si, quelques secondes plus tard, il l'avait vue soudain entrer chez lui.

Aussi Henriette n'avait pas encore eu le temps de manifester la surprise que lui causait l'arrivée de son mari chez madame Clémentine, qu'il s'était précipité vers elle, et, la main et la voix tremblantes, lui serrant le poignet de toute sa force, comme s'il avait eu peur qu'on ne vînt la lui arracher :

— C'est toi ! fit-il. Viens ! Il faut que je te parle ! Viens vite !

Et, sur-le-champ, par une brusque réaction, il comprit que sa présence dans cette maison, aussi bien que l'incohérence de ses paroles, allait être singulièrement interprétée par toutes les personnes qui l'écoutaient. Il se maîtrisa donc pendant

qu'Henriette l'interrogeait avec une inquiétude bien naturelle. Mais que trouver pour expliquer son trouble? Une inspiration subite lui vint à l'esprit. Il dit à Henriette que le plus jeune de leurs enfants venait de tomber gravement malade, et, sans faire attention aux exclamations de pitié qui s'échappaient de toutes les lèvres, il l'entraîna.

Dès qu'ils furent sur le palier, Prosper s'empressa de calmer la frayeur d'Henriette.

— C'est un mensonge que je vous ai fait, lui dit-il. Dieu merci! nos enfants se portent bien.

—Alors, que signifie...? s'écria Henriette.

Il l'interrompit.

—Vous saurez tout, plus tard. C'est une lettre, une maudite lettre...

Henriette, nécessairement, voulut savoir ce que contenait cette lettre; mais, au prix de sa vie, Prosper ne se serait pas décidé à le lui avouer.

— Elle m'avertissait, reprit-il, que vous étiez dans cette maison, que vous couriez un grand danger. J'ai tout quitté pour voler à votre secours.

Et, comme Henriette le regardait avec stupeur :

— Heureusement, fit-il en passant la main sur son front, ce n'était qu'une atroce plaisanterie!

— Vous ne soupçonnez pas quel en peut être l'auteur? demanda enfin Henriette.

— Non.

Ils étaient déjà dans la rue. Henriette, tout en marchant, tenait les yeux baissés, comme une personne qui ne veut pas laisser surprendre sa pensée ou qui cherche la raison secrète d'une chose alarmante. Pour lui, qui n'était pas sans avoir conservé quelques soupçons, il ne découvrait rien sur le visage de sa femme qui pût passer pour un indice. La bouquetière, en les voyant passer au bras l'un de l'autre, ne put s'empêcher d'éprouver un vif sentiment de stupéfaction.

— Nous nous y sommes mal pris, lui dit la vieille femme à robe feuille morte en feignant de choisir un bouquet sur son éventaire. C'est donc partie remise. Une autre fois, nous serons sans doute plus heureux.

XXXI

Revenons maintenant au marquis de Saint-Hélyer. Aussitôt qu'il eut vu Prosper entrer chez madame Clémentine, il soupira profondément, puis il se décida à ouvrir sa porte. Maurice, qui le suivait, se disposait à descendre, mais il lui fit un signe négatif, puis, passant devant lui, sur la pointe des pieds, il s'engagea dans les étages supérieurs de l'escalier et grimpa jusque sous les combles. Arrivé là, il se retourna pour inviter Maurice à se hâter, puis il lui fit traverser un long corridor à l'autre extrémité duquel apparaissaient les premières marches d'un escalier de service. En une minute, ils furent au bas de cet escalier, et

Maurice fut très-étonné en se trouvant vers le milieu du passage Choiseul.

— On ne me prend pas sans vert, dit alors le marquis en souriant.

Maurice, pour la troisième fois, lui demanda pourquoi il n'avait pas fait partir Henriette.

— Je vous ai déjà dit de ne pas vous occuper d'elle, lui répondit-il.

Et, sans rien ajouter de plus, il se dirigea vers la rue Neuve-Saint-Augustin. Il marchait vite, pas assez cependant pour que Maurice ne pût se maintenir à son côté et remarquer l'air de satisfaction incompréhensible qui faisait rayonner son visage. Quand ils furent arrivés à l'extrémité du passage, le marquis, composant son maintien, et prenant la main de Maurice :

— Merci encore, dit-il. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion. Si vous voulez mettre le comble à vos bons offices, vous irez faire un tour là-bas, pour voir se qui se passe, puis vous viendrez me le dire au club.

Maurice était encore à la même place, abasourdi, quoique intérieurement satisfait de la tournure que les choses avaient prise, quand le marquis, ayant traversé la rue et repassant dans son esprit tous les événements de la journée, se dit :

— Rien ne m'ôtera de l'idée que cette vieille femme à robe feuille morte a dû jouer un rôle dans cette singulière aventure. Je la connais, pour sûr; mais où diable l'ai-je rencontrée?

Tout à coup, il poussa un cri de surprise. La mémoire lui était revenue, et, se jetant dans un coupé qui vint à passer, il se fit conduire, grand train, chez là princesse Aurore.

XXXII

Le marquis trouva la princesse occupée à feuilleter un recueil de gravures de modes, en compagnie de Gernsheim. Ils ne purent retenir un mouvement de surprise lorsque le valet de pied l'annonça. Il paraît qu'ils ne s'attendaient pas à le voir, le croyant occupé ailleurs, de façon fâcheuse. Le marquis avait composé son visage en entrant. Il avait l'air aimable et tranquille d'un homme du monde qui vient de sortir de chez lui avec l'intention d'employer sa journée à faire des visites. Nul souci ne plissait son front; ni la crainte, ni l'anxiété, ni même le plus faible sentiment de curiosité n'apparaissaient sur son visage. Il baisa galamment la main de la princesse, tendit le bout des doigts à

Gernsheim ; puis, prenant une chaise, il se mit à donner son avis sur les gravures déployées devant lui. La princesse et Gernsheim se regardaient d'un air interdit. Le sang-froid du marquis leur inspirait une secrète inquiétude. Quelque chose de terrible, pensaient-ils, devait se cacher sous ces apparences flegmatiques. Le Fantoche surtout, qui sentait qu'étant homme, c'était à lui de répondre d'un complot dont le marquis avait le droit de demander compte, éprouvait des tressaillements intérieurs d'assez mauvais augure. Déjà, se croyant sur le point de subir un interrogatoire en bonne forme, il préparait sa défense et cherchait vaguement un alibi. Le marquis, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans la conscience de ses ennemis, se plaisait à augmenter leur frayeur par toutes sortes de réflexions à double sens. Les choses en étaient arrivées à ce point que Gernsheim méditait d'opérer une retraite prudente, lorsque la porte s'ouvrit et que la vieille femme à robe feuille morte apparut sur le seuil.

La princesse fit un soubresaut sur son siége en l'apercevant. Quant au marquis, il se leva avec un air de satisfaction, et, s'adossant à la cheminée :

— Je suis heureux, dit-il, de rencontrer ici madame. Sa présence m'explique bien des choses qu'il était utile que je comprisse.

Puis, voyant qu'elle se retirait sur un signe de la princesse, il se tourna du côté de cette dernière.

— Je ne sais, reprit-il, chère princesse, quel motif a pu vous pousser à me traiter en ennemi... Oh ! laissez-moi parler ! fit-il en souriant, comme elle ouvrait la bouche pour l'interrompre. Vous avez des amies bien compromettantes, et il est bon que je vous prémunisse contre leur zèle intempestif. La guerre que vous me faites ne se justifie en rien. Elle ne repose que sur des hasards, des suppositions, je devrais dire de pures apparences. Cependant, elle peut nous mener tous deux plus loin que vous ne pensez. Vous me rendrez la justice de convenir que je ne l'ai pas provoquée. Si vous croyez devoir la continuer, je vous préviens

amicalement que vous perdrez vos peines. Ensuite, vous me mettrez dans la pénible nécessité d'user de représailles. Réfléchissez. Êtes-vous bien sûre qu'il n'y a rien chez vous qu'on puisse relever, rien qui soit de nature à vous attirer des affaires véritablement désagréables ?

La princesse, entendant cela, se mit à rire.

— Je voudrais bien savoir, dit-elle, ce qu'on peut relever chez moi. Vous êtes homme d'esprit, marquis : confiez-nous cela ; je vous écoute.

Le marquis, sans se déconcerter, pria Gernsheim de s'éloigner. Quand celui-ci se fut retiré au fond de la pièce, il se tourna de nouveau vers la princesse.

— Si vous étiez un homme, dit-il à voix basse, les choses se passeraient différemment. Malheureusement, vous êtes femme, et vous avez voulu perdre une femme ; c'est mal ! Je suis donc obligé, pour vous en empêcher, de me servir de vos armes.

Et alors, se penchant vers elle, si près qu'il au-

rait pu voir son image se refléter dans les beaux yeux de la princesse, et toujours avec cet air doux, tranquille et poli qui ne l'abandonnait jamais :

— Ne riez pas, reprit-il, des représailles dont je vous parlais. Si vous m'y obligiez, elles n'iraient pas à moins qu'à divulguer l'aventure qui s'est passée à Rome, dans les jardins du palais Oroseï, pendant la nuit du 14 octobre 1850.

Il faut croire que la princesse pensait que cette aventure était ignorée de tous, et qu'elle tenait singulièrement à la voir demeurer secrète, car elle se dressa toute droite sur ses pieds ; puis, étouffant et ne pouvant articuler une syllabe, elle porta les mains à son corsage, comme pour l'arracher, et retomba enfin, pâmée, sur son siége.

— Venez-vous, cher monsieur Gernsheim, dit alors le marquis.

Et, faisant un salut profond à la princesse, il entraîna le Fantoche sur l'escalier.

Quand ils furent arrivés sous la porte cochère de l'hôtel :

— Faut-il que vous ayez été mal inspiré, lui dit-il, de vous mêler de cette sotte affaire ! Comme je ne puis compter sur votre discrétion, me voilà forcé de vous tuer.

Le Fantoche se sentait dévaler sous lui. Ses jambes flageolaient, et il éprouvait une sensation d'étranglement insupportable.

— Je n'ai cependant rien fait..., bégayait-il.

— Bah ! laissez donc ! reprit le marquis d'un ton gouailleur.

— Je vous donne ma parole d'honneur !... dit le Fantoche en posant la main sur son cœur.

— Ah ! si vous me donnez votre parole d'honneur, je n'ai rien à dire. Alors, ne mettez plus les pieds chez la princesse. C'est une mauvaise connaissance pour vous, comme vous avez pu vous en apercevoir. Et... vous savez !... fit-il avec un geste significatif de l'index, soyez muet !

Disant cela, il lui serra cordialement la main, puis le laissa, penaud, sur le trottoir.

XXXIII

Le même jour, à sept heures, ennuyé d'attendre inutilement Maurice à son club, et ne s'expliquant pas le rôle qu'il avait joué dans les derniers événements, le marquis se décida à se rendre aux Batignolles, avec l'intention bien arrêtée de se faire un allié du jeune secrétaire. Malheureusement pour M. de Saint-Hélyer, Maurice se sentait dans les plus malveillantes dispositions à son égard. Depuis qu'il l'avait vu montrer tant d'insouciance au sujet d'Henriette, la haine qu'il éprouvait pour son rival s'était subitement tournée en mépris. Il n'avait pas cessé de penser à lui pendant toute l'après-midi, et la colère qu'il ressentait au souvenir de la conduite du gentilhomme était si vive, qu'il au-

rait volontiers donné dix ans de sa vie pour le séparer à jamais de celle qu'il regardait comme sa victime. Il ne put s'empêcher de pâlir en le voyant entrer chez lui.

Cependant, dominé par les grandes manières du marquis, il le reçut avec politesse. Quelques meubles en acajou décoraient seuls les deux petites pièces qui composaient l'appartement de Maurice. L'unique objet de luxe qu'on y voyait était une carte photographiée encadrée dans une bordure de cuivre doré et représentant les traits d'Henriette. Le marquis ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant ce portrait; puis, s'asseyant, il se mit à examiner toutes choses autour de lui, et enfin, se tournant du côté de Maurice :

— Quoi de nouveau ? demanda-t-il.

— Rien, fit Maurice. Tout est tranquille dans la maison.

— Tant mieux! dit le marquis en promenant les yeux autour de lui.

Puis, comme si l'aspect du logement où il se

trouvait venait d'éveiller subitement sa sollicitude :

— La position que vous occupez n'est vraiment pas digne de vous, reprit-il. Si vous vouliez me le permettre, j'ai des amis puissants, je me chargerais volontiers de votre avenir.

Cette proposition bienveillante révolta Maurice. Dans la situation d'esprit où il se trouvait, il était disposé à prendre tout en mal, et il aurait considéré comme une lâcheté d'accepter rien de son rival.

— Voudrait-il m'acheter pour me faire son entremetteur? se demandait-il.

Et alors, dominé par l'idée qu'Henriette avait dû se donner, il ne répondit pas à l'offre que le marquis venait de lui faire; mais, se tournant vers lui, avec amertume :

— Croyez-moi, quittez-la, monsieur le marquis, lui dit-il. Elle ne peut être heureuse avec vous; vous ne l'aimez pas, elle n'est qu'une distraction dans votre existence. Son mari, d'ailleurs, a des doutes. Il la surveille, vous en avez eu la

preuve. Que ferez-vous quand il aura découvert votre liaison? Une femme comme elle!... n'y regarderez-vous pas à deux fois avant de la compromettre? Et quels remords pour vous quand vous aurez ruiné sa vie!

— Ah çà! mais... vous l'aimez! s'écria le marquis.

— Oui, je l'aime. Je ne m'en cache pas. Mais pas comme vous.

— Est-ce qu'il y a deux manières d'aimer?

— Je l'aime pour elle, moi.

— Eh bien, mais... reprit le marquis ne pouvant s'empêcher de sourire à la folâtre idée qui lui vint à l'esprit.

Mais il réfléchit aussitôt que, dans la situation où se trouvait Maurice vis-à-vis de lui, la prudence lui commandait de se tenir sur ses gardes. Il ne lui donna donc aucune explication sur les événements de la journée. Il ne lui dit même pas quelle était la nature des relations qui existaient entre lui et Henriette. Mais, afin de le faire parler:

— Le fait est qu'elle est bien jolie! reprit-il en manière de réflexion, et en décochant un regard sournois au naïf jeune homme.

— Jolie... oui..., répondit Maurice en rougissant; mais vous en retrouverez dix autres qui seront aussi jolies qu'elle.

— Plaisant petit bonhomme! fit alors le marquis. Il va me demander de la lui laisser.

— Eh bien, oui, je vous le demande, répondit Maurice. Je vous le demande avec larmes. Non pour la posséder, car elle ne m'aime pas, et, je le sens, elle ne sera jamais pour moi qu'une sœur; mais pour la rendre à la considération, au repos! pour la sauver!

— Allons, vous êtes un enfant! dit le marquis avec une apparente bonhomie.

— Un enfant! oui!

Et, blessé de ce mot, Maurice ajouta en croisant fièrement ses bras sur sa poitrine :

— Oui, un enfant, mais qui se conduira en homme le jour où il faudra la disputer.

Le marquis resta stupéfait. Il ne s'attendait pas à cette énergie chevaleresque.

— Vous ne me disputerez rien, fit-il en souriant, car d'abord il n'y a rien...

Mais Maurice l'interrompit avec colère.

— Tout enfant que je suis, je suis peu crédule N'essayez pas de me donner le change, vous perdriez vos peines, monsieur le marquis.

— Soit donc ! reprit M. de Saint-Hélyer en éclatant de rire. Soyez seulement convaincu de la ferme résolution que j'ai formée de ne plus m'occuper de la personne que vous aimez. Je vous l'aurais annoncé plus tôt si vous m'aviez laissé le temps de le faire.

Là-dessus, rêvant aux moyens de faire congédier Maurice par Prosper, le marquis le quitta avec une politesse hypocrite, et s'en alla dîner à son club.

XXXIV

Maurice n'avait pas cru le moindre mot de la soi-disant résolution du marquis. A peine ce dernier fut-il parti, que le jeune homme, plus que jamais possédé du désir de le séparer d'Henriette, se rendit à grands pas rue de Luxembourg. Il s'excitait tout en marchant; le dessein qu'il préméditait lui semblait à lui-même d'une nature bien délicate et tout environné de périls. Il trouva Henriette seule. Elle était dans son boudoir, et s'occupait à choisir dans son écrin les bijoux qu'elle comptait porter le soir même, car elle devait aller au bal. Son mari était enfermé dans son cabinet de travail. Henriette, qui ne s'attendait pas à voir Maurice, le reçut avec un peu

d'étonnement. Maurice, cependant, toujours convaincu qu'Henriette s'était livrée au marquis, commença avec embarras un discours des plus ambigus, dont le but n'était autre que de lui conseiller de rompre. Ce n'était pas la jalousie qui le faisait agir, disait-il, mais le désir de lui dessiller les yeux sur les dangers de sa situation. Il ne se dissimulait pas, en agissant ainsi, qu'il s'exposait au risque de lui déplaire; mais il croyait remplir le plus impérieux des devoirs, et il avait pour elle, comme elle le savait, une affection si dévouée, qu'elle ne pouvait douter de sa discrétion.

Pendant que Maurice parlait, Henriette frottait ses bijoux avec un petit morceau de peau, et, tout entière à son occupation, elle ne prêta d'abord qu'une oreille distraite aux conseils pleins de réticences du jeune secrétaire. Mais, quand il fit allusion à « la liaison qui pouvait ruiner son avenir, » elle le regarda avec terreur, se demandant s'il n'était pas devenu fou. Maurice, cependant, affirmait si bien, il semblait si certain de ce qu'il di-

sait, il était même si sincèrement ému, qu'Henriette, tout en pâlissant, d'une inquiétude vague, se dit que quelque chose, un fait ignoré d'elle, avait dû engager Maurice à lui tenir un pareil langage. Elle attendit patiemment la fin de son discours, et, quand il eut cessé de parler :

— Je vous en prie, qu'est-ce que tout cela veut dire? lui demanda-t-elle.

Maurice alors lui raconta ce qui s'était passé devant lui, le jour même, dans la maison de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

— Mais j'étais chez ma couturière, interrompit Henriette. Et j'y vais presque tous les jours.

— Bon ! mais... le marquis ! répondit Maurice. Je l'ai vu. Je lui ai parlé. C'est moi qui lui ait dit que votre mari allait être averti de tout. C'est moi qui l'ai fait partir.

— Où était-il donc?

— Dans son petit appartement.

— Quel appartement?

— Celui qui est situé sur le palier de madame Clémentine.

— Plaît-il? s'écria soudain Henriette.

Maintenant, elle se demandait si ce n'était pas elle qui devenait folle.

Maurice, qui se sentait de plus en plus embarrassé de sa position, recommença le récit des événements dont il avait été témoin dans la journée, et il entra dans les moindres détails afin de se faire bien comprendre.

— Il y a véritablement quelque chose d'inexplicable et d'effrayant dans tout cela, se disait Henriette.

Et alors, elle se mit à l'interroger, et Maurice lui raconta comment le marquis était venu le voir le soir même; et il ne lui cacha rien de ce qui avait été dit entre eux.

— Vous le croyez donc mon amant? lui demanda enfin Henriette.

Il voulait s'expliquer, se dérober; mais elle était si irritée qu'elle ne put s'empêcher de l'interrompre.

— Et vous le lui avez dit à lui-même? reprit-elle.

Et, le regardant en frappant du pied :

— Et il n'a pas nié?

Maurice, qui commençait enfin à douter, moitié ravi, moitié confus de la tournure que prenaient les choses, se laissa glisser sur les genoux.

— Je vous en prie, pardonnez-moi de vous avoir soupçonnée ! s'écria-t-il.

Mais elle le fit lever d'un geste indigné.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas nié? lui dit-elle.

Elle était dans une agitation indescriptible, toute pâle, pleurant, se tordant les mains, lorsqu'on entendit retentir un coup de sonnette. Presque aussitôt le valet de pied vint lui demander si elle voulait recevoir le marquis de Saint-Hélyer.

En entendant ce nom, Henriette laissa voir sur son visage les signes d'une répulsion extraordinaire. Maurice s'attendait à quelque éclat subit de sa part, et il était bien décidé à ne rien faire pour la calmer. Mais, à sa grande surprise, Henriette,

se maîtrisant soudain, se contenta de dire au domestique :

— Priez-le d'entrer.

Puis, quand ce domestique eut refermé la porte, elle se tourna vers Maurice, et une expression de triomphe éclatait dans ses yeux.

— Ne bougez pas d'ici, dit-elle. Vous allez voir !

XXXV

Le marquis se présenta chez Henriette d'un air aimable; mais, en apercevant Maurice, il ne put retenir un geste de dépit. Henriette ne lui laissa même pas le temps de s'informer de sa santé. A peine le valet de pied eut-il refermé la porte du boudoir, qu'elle se leva, et, sans préambule, somma

M. de Saint-Hélyer d'expliquer les motifs de sa présence dans la maison de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Le marquis essaya d'abord de prendre les choses en riant, mais Henriette lui coupa la parole, et, le regardant avec la plus outrageante expression de mépris :

— Je ne sais rien de plus lâche, lui dit-elle, que l'action que vous avez commise en consentant à passer aux yeux de monsieur pour mon amant!

Le sang sauta aux joues du marquis sous le soufflet de cette violente apostrophe. Mais, comprenant que la seule chance qu'il eût de se tirer d'affaire était de conserver son calme, il répondit à Henriette qu'il s'expliquerait avec elle quand ils seraient seuls, et il fit un pas de retraite. Mais Henriette lui barra le chemin de la porte.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, lui dit-elle. Vous m'avez compromise; c'est en présence d'un témoin que je veux que vous répariez vos torts. Il faut que, sur-le-champ, devant monsieur, vous me donniez une explication loyale sur ce qui

s'est passé aujourd'hui dans la maison de madame Clémentine, ou... prenez garde! Ne me poussez pas à bout! Je suis résolue à tout pour vous arracher cette explication! oui, à tout! même à vous la faire demander par mon mari, s'il est nécessaire.

— Voulez-vous que j'aille le chercher? demanda Maurice.

Le marquis se sentit vaincu : il les regarda l'un après l'autre, et il y avait dans ses yeux une expression d'ironie singulière. Enfin :

— Je vais faire ce que vous désirez, madame, dit-il à Henriette; mais, rappelez-vous bien que vous m'y forcez. Pour vous, monsieur, ajouta-t-il en regardant Maurice, j'ai voulu vous servir, et vous m'en récompensez mal. Tant pis pour vous s'il résulte de ce que je vais dire quelques inconvénients que j'espérais pouvoir vous épargner.

Alors, prenant un siége, et s'exprimant avec l'aisance et le naturel d'un homme qui ne peut douter de lui même :

— C'est monsieur — désignant Maurice — c'est monsieur qui est cause de tout.

Maurice voulut se récrier, mais Henriette le fit taire.

— Laissez parler le marquis, lui dit-elle.

— Vous m'accusez de vous avoir compromise, reprit M. de Saint-Hélyer en s'adressant à Henriette, et je ne vous ai rendu que des services. Aujourd'hui même, j'ai passé tout mon temps à m'occuper de vous, à décourager les entreprises de vos ennemis. Je venais ce soir pour vous rassurer. J'étais en droit d'attendre quelques remercîments; je n'ai reçu de vous que des reproches. Maintenant, pour vous satisfaire, il faut que je vous entretienne, et devant monsieur, de mes affaires les plus intimes. Soit! je le ferai. La respectueuse sympathie que j'ai pour vous me ferait endurer, sans me plaindre, des choses plus pénibles encore si vous daigniez me les imposer.

— Verbiage que tout cela! s'écria Henriette. Allez au fait!

Le marquis la regarda avec une sorte de commisération affectueuse, puis, détournant les yeux :

— Voici les faits. Il y a déjà plus de deux ans que j'ai loué le petit appartement où M. Maurice est venu me trouver, et je passe dans cet appartement quelques heures chaque semaine. Vous dire que je n'y suis pas seul serait inutile, vous l'avez compris. Vous nommer la personne qui veut bien m'y tenir compagnie serait inutile encore. Vous la connaissez, au moins de nom, car vous avez bien voulu vous-même, un jour, me dire sur son compte, par malice peut-être, les choses les plus flatteuses. Si j'ai choisi cet appartement plutôt qu'un autre pour recevoir cette personne, c'est que, d'abord, la maison dans laquelle il se trouve a deux entrées : l'une située dans la rue, l'autre dans le passage, et que cela est fort commode pour dérouter les curieux. Ensuite, comme cet appartement est situé sur le même palier que les magasins d'une couturière à la mode, la personne que vous connaissez peut entrer à toute heure et tête

levée dans la maison. Elle n'a pas à craindre d'y être rencontrée, et cela ne laisse pas que d'être également fort commode. Je vous demande pardon de vous entretenir de ces détails, madame: si je le fais, c'est qu'ils sont indispensables à ma défense. En eux réside mon alibi. En voici quelques autres, également nécessaires, et qui vont vous faire comprendre tout ce qu'il peut y avoir d'obscur encore pour vous dans ma conduite. J'ignorais absolument, je vous l'affirme sur l'honneur, que vous vous fournissiez chez madame Clémentine. Si j'avais pu me douter que vous alliez chez elle, je vous assure que, pour une foule de motifs des plus péremptoires, je me serais empressé de déménager. Le hasard, qui se plaît à gouverner toutes choses, a voulu me laisser ignorer que j'étais exposé au plaisir de vous rencontrer et au chagrin de vous compromettre par ma seule présence dans cette maison, que je voue au diable depuis qu'elle vous a causé des contrariétés. J'aborde maintenant un autre ordre d'idées. Depuis six mois, la liaison

que vous connaissez était entrée dans sa dernière phase. La certitude que le départ pour la Russie, sans cesse projeté, sans cesse ajourné, de la personne qui voulait bien m'honorer de son amitié ne pouvait manquer de la rompre; certains dissentiments de caractère, à l'occasion desquels furent échangées entre nous des discussions pénibles; que vous dirai-je encore? d'accablantes comparaisons entre la nature dominatrice d'une femme habituée, dès son enfance, à tout violenter autour d'elle et une autre nature de femme que je n'avais pu apprécier jusqu'alors, ne m'étant pas trouvé à même de la fréquenter comme je l'eusse voulu, nature séduisante, celle-là, supérieure et attrayante jusque dans ses injustices! tout contribuait à me détacher d'une part, à m'attacher de l'autre. Cependant, vous savez qu'il est de ces liens qu'on ne peut pas briser à la légère. Si complétement inexpérimentée que vous soyez en ces matières, vous devez vous douter qu'un homme qui sait vivre ne brusque pas certaines situations. Tout

en étant bien résolu à rompre une liaison qui... il serait malséant à moi d'en médire, et cependant il faut que je vous dise, à vous, le fond des choses!... eh bien, tout en regrettant même par moments d'avoir jamais formé cette liaison, je ne pouvais la dénouer sans y mettre des formes. Bref! depuis quelques mois, elle avait dégénéré en une sorte d'amitié assez aigre-douce. Les apparences seules étaient sauvées. Ce matin, quand je me rendis rue Neuve-des-Petits-Champs, j'allais recevoir et faire des adieux éternels. Le départ dont je vous parlais a dû s'effectuer ce soir même. Mais, par une complication des plus singulières et qui vous surprendra peut-être, je ne rencontrai personne chez moi. Une lettre, déposée sur une table, fut seule chargée de me transmettre les vœux que l'on daignait former pour mon bonheur. On ne voulait pas me revoir. On me disait obligeamment que l'on craignait, en ma présence, de ressusciter des regrets que le temps seul pouvait adoucir. J'étais en train de lire cette lettre et de me livrer aux ré-

flexions pénibles qu'elle faisait naître en moi, lorsque M. Maurice, qui est la cause de tout le mal, je le répète devant lui, est venu sonner à ma porte. Et maintenant, madame, comme je ne veux pas que vous me soupçonniez de vous débiter une histoire arrangée d'avance, je vous prierai de vouloir bien lire cette lettre. Elle est datée, elle est signée, et il vous suffira, j'espère, de la parcourir pour être convaincue qu'on n'improvise pas l'expression des sentiments qu'elle renferme.

Disant cela, le marquis déposa une lette dépliée sur les genoux d'Henriette confuse.

XXXVI

Maurice fut atterré par la confession du marquis. Tout ce qu'il y avait eu d'intempestif, de ridicule

même, dans son zèle, lui vint à l'esprit; et, s'il avait pu disparaître, aurait-il fallu pour cela se jeter tête baissée dans un gouffre, il l'aurait fait sans hésiter une minute. Quant à Henriette, quoiqu'elle ne comprît pas encore tout l'enchaînement des circonstances de cette misérable affaire, elle ne conservait plus de doute sur la sincérité de M. de Saint-Hélyer. L'idée qu'elle avait eue d'abord et qui l'avait si fort indignée, l'idée que le marquis, pour se venger de ses dédains, pouvait avoir voulu lui tendre un guet-apens, il ne lui était plus possible de la garder. Ce fut en rougissant de confusion qu'elle lui rendit, sans l'avoir lue, la lettre de la dame russe

— Je vous demande pardon, lui dit-elle, d'un mouvement de vivacité que toute femme aurait éprouvé à ma place. Veuillez bien oublier les paroles violentes que je vous ai dites, et puisque, sans m'en prévenir, vous avez bien voulu, dites-vous, ruiner les entreprises de mes ennemis, soyez assez bon pour m'apprendre comment vous avez pu le faire.

Le marquis, ayant reconquis tous ses avantages, s'exprima ainsi :

— Lorsque M. Maurice vint me trouver, il me fut facile de comprendre que j'étais l'objet d'une méprise, très-flatteuse pour moi, il est vrai, mais qui ne laissait pas que de vous faire courir un grand danger, à vous, madame. De même que M. Maurice, se basant en cela sur des faits que j'ignore, que je ne m'explique pas, croyait que vous aviez daigné jeter un regard d'attention sur moi, d'autres personnes que lui, je ne sais pourquoi, l'avaient cru de même, et ces personnes-là, qui m'étaient alors inconnues, avaient poussé l'ignominie jusqu'à faire part de leurs soupçons à votre mari. Or, la situation en ce moment était telle, que, par la faute du hasard et de l'enchaînement des circonstances, toutes les apparences se tournaient contre nous pour nous accabler. Vous vous trouviez dans une maison, j'y étais de même. Nous n'y étions pas l'un pour l'autre; mais nul n'eût voulu le croire. Quiconque m'aurait surpris tout seul dans le logis

où votre justification voulait que nous fussions deux, logis situé sur le même palier que celui de votre couturière, ne pouvait croire, en effet, que nous ne dussions pas nous retrouver. Sortant de chez madame Clémentine, vous entriez chez moi. C'était tout simple et très-facile. Vous n'étiez même allée chez votre couturière que pour masquer la visite que vous daigniez me faire. Il est probable que les gens qui croyaient avoir intérêt à vous perdre, et qui nous faisaient espionner, apprenant que, depuis quelque temps, on nous voyait entrer tous deux dans la même maison, s'étaient fait à eux-mêmes ce beau raisonnement, et que, leurs espions, ne connaissant pas la personne qui venait me voir, ou supposant qu'avec tant d'autres elle allait simplement chez madame Clémentine pour essayer des robes, ne s'étaien pas douté de la vérité, si simple qu'elle fût Dans leur pensée, il y avait entre vous et cette personne interversion de rôles. Tout cela m'était venu à l'esprit pendant que M. Maurice m'expli-

quait, un peu en gros, les motifs de sa visite. Que devais-je faire cependant, moi, le plus sûr et le meilleur de vos amis, en des circonstances si pressantes? Fallait-il perdre un temps précieux pour l'unique satisfaction de désabuser un jeune homme qui avait la tête perdue, qui, étant convaincu, tout comme vos ennemis, madame, que vous m'accordiez quelque faveur, me sommait de vous faire sortir d'une chambre où vous n'étiez pas et où, je vous l'avouerai ingénument, je bénissais le ciel que vous ne fussiez pas pour le quart d'heure? Ne valait-il pas mieux chercher à savoir d'où provenait la machination ourdie contre vous, puis m'esquiver pour ne pas donner prise aux soupçons de votre mari, lequel, dans l'opinion de M. Maurice, ne pouvait manquer d'accourir, et commencer immédiatement la campagne que je méditais pour vous servir? Je n'ai pas fait autre chose, madame. Il me suffit de voir le visage de l'affreuse vieille femme qui se trouvait, en même temps que vous, chez madame Clémentine, pour deviner d'où le

coup qui vous menaçait était parti. Je crois que je ne vous apprendrai rien de surprenant en vous disant que la princesse Aurore vous déteste, et que son bon ami Gernsheim ne vous porte plus dans son cœur. Je les trouvai tous deux, attendant vraisemblablement l'annonce du succès de leur vilaine conspiration. Ils me reçurent avec honte: je leur apportais une défaite. Vous pouvez être sûre maintenant que le Fantoche, quoique je me sois privé du plaisir de lui appliquer un bon coup d'épée, de peur de vous compromettre, aimerait mieux se couper la langue que de faire la moindre allusion à ce qui s'est passé aujourd'hui. Et, quant à la princesse, comme le hasard, qui ne se lasse pas de me servir, m'a révélé certain secret qui la concerne; comme je l'ai menacée de le divulguer si elle s'avisait de recommencer à vous tourmenter, habillez-vous, madame, rendez-vous à ce bal où vous vous proposiez d'aller et où j'espère avoir l'honneur de vous rencontrer, et vos deux ennemis, réduits à l'impuissance la plus complète, s'em-

presseront, en vous voyant, de se mettre où tous les hommes voudraient toujours être, c'est-à-dire... à vos pieds !

Il serait superflu de dire qu'après ces paroles, le triomphe du marquis fut aussi complet que le désespoir de Maurice. En croyant séparer à jamais M. de Saint-Hélyer d'Henriette, il avait livré au premier le secret de son amour et s'était fait de lui un irréconciliable ennemi. Ne sachant que trouver pour réparer sa faute, mais comprenant qu'il lui fallait essayer de se réhabiliter tout de suite, il dit, en s'adressant à son rival :

— Vous voulez me rendre responsable des événements qui se sont passés. Il me semble qu'il serait plus juste de reconnaître que, grâce à moi, ils n'ont pas eu de suites fâcheuses. Si j'ai fait à madame, ce dont je ne me consolerai jamais, l'injure de la soupçonner, c'est que, vous ayant vu entrer tous deux, l'un après l'autre, dans cette maudite maison, et surprenant le complot tramé contre elle, je n'avais pas le temps de réfléchir à

ce qu'il y avait d'absurde dans mes soupçons. Au surplus, comme vous voulez bien l'avouer vous-même, j'avais la tête perdue et ne savais que faire pour prévenir madame du danger qui la menaçait. Il est facile, quoique peu généreux, de me blâmer d'un excès de zèle. Mais, monsieur le marquis, c'est à mon zèle que vous devez d'avoir découragé les entreprises des ennemis de madame. Si vous aviez été à ma place, vous auriez agi comme moi.

— Mon jeune ami, répondit M. de Saint-Hélyer, avec un air pincé qui ne promettait rien de charitable, si j'avais été à votre place, permettez-moi de vous le dire, je ne me serais jamais avisé de lever les yeux jusque sur la femme de mon patron. Ensuite, si je n'avais pu m'empêcher de l'aimer, j'aurais gardé le secret de ma passion pour moi tout seul, et je n'aurais jamais commis la faute de le confier à personne, même au marquis de Saint-Hélyer. De plus, je ne me serais pas cru le droit de surveiller ni le marquis de Saint-

Hélyer ni surtout madame. Je n'aurais même jamais eu l'idée d'écouter les infâmies que deux misérables échangeaient sous une porte. Je n'aurais pas refusé avec hauteur les offres de service absolument désintéressées qu'un gentilhomme aurait bien voulu me faire, et je ne me serais point emporté jusqu'à le menacer d'une provocation. En agissant ainsi, il est certain que j'aurais perdu l'occasion de manifester mon zèle, et même, je vous l'accorde, si vous y tenez beaucoup, de rendre indirectement service à une personne aimée. Cette personne, n'ayant rien à se reprocher, ne pouvait être réellement compromise. Elle avait, au surplus, à défaut d'elle-même, des amis expérimentés pour la défendre. Et je n'ai pas de conseils à lui offrir, mais je suis sûr que dans sa conscience elle doit se sentir blessée d'une affection dont les défiances ne sont guère respectueuses, et dont le zèle, plein d'outrages, en la servant se permet de la flétrir.

Maurice bondit comme un chat-tigre sous ce

coup de massue que son rival lui avait appliqué avec des grâces sans pareilles. Mais Henriette, qui souffrait de se voir ainsi mise en jeu entre ces deux hommes, l'empêcha de dire un seul mot.

— Je n'ai jamais pris au sérieux, lui dit-elle, ce qu'il y a d'exagéré dans l'affection que vous me portez. Je ne veux donc me rappeler de tout ce que vous avez fait aujourd'hui que le désir de me rendre service. Dorénavant, veuillez vous souvenir que la réputation d'une femme est une de ces choses délicates que l'on doit manier légèrement. Je ne vous en veux pas de vos soupçons. Bien d'autres les auraient eus à votre place. Mais... vous parlez de moi, vous confessez des sentiments qui me choquent... que je repousse... et... il ne faut plus que cela soit !

Puis, laissant Maurice écrasé — les femmes, même les meilleures, ne pardonnent guère la maladresse ! —Henriette se tourna vers le marquis.

— Je vous remercie, lui dit-elle... Maintenant,

reprit-elle en reportant les yeux sur la pendule, qui marquait onze heures, vous savez que je vais au bal. Veuillez me laisser m'habiller.

Maurice s'inclina et sortit. Il avait la rage dans le cœur.

Quant au marquis, il se garda de gâter son triomphe par le plus faible signe d'immodestie. Un autre aurait serré chaleureusement la main d'Henriette. Lui, il se contenta de saluer la jeune femme avec un air triste. Cela fit qu'elle crut n'avoir pas assez fait pour lui témoigner sa gratitude.

— Je vous remercie de nouveau, lui dit-elle.

Et ses beaux yeux sourirent au marquis.

XXXVII

Henriette s'était engagée un peu ingénument dans une voie pleine de périls. Voyant qu'elle ne pouvait décider son mari à lui faire une plus large part dans son existence, elle avait eu l'idée de se servir de la jalousie pour l'y obliger. Nous avons raconté comment, ayant surpris l'inquiétude que les attentions de M. de Saint-Hélyer excitaient dans l'esprit de Prosper, elle manœuvra de façon à augmenter cette inquiétude sans livrer le plus faible espoir au marquis. Malheureusement pour elle, en agissant ainsi, elle n'avait pas prévu que le monde, qui se tient toujours aux aguets pour s'amuser de certaines faiblesses, et qui ne peut baser ses jugements que sur les apparences, lui

ferait un jour payer cher la témérité de son dessein. Elle avait encore moins prévu qu'il en est de certains sentiments comme du feu, « avec lequel on ne joue pas impunément, » dit le proverbe, et que le marquis, dont elle se croyait en droit de faire bon marché, pouvait devenir un jour la cause d'un remords pour elle. Tant que M. de Saint-Hélyer, avec plus d'adresse et de savoir-vivre peut-être que personne, mais à l'exemple de tous les hommes qui approchaient Henriette, s'était contenté de lui dire qu'elle était belle et qu'il ne pouvait s'empêcher de l'aimer, elle n'avait fait qu'en rire. Mais l'occasion de lui rendre service s'étant présentée, il en avait profité avec intelligence et délicatesse. Cela ne pouvait être indifférent à Henriette. Sa conscience lui reprochait d'avoir agi peu généreusement à l'égard d'un homme qui, plus tard, devait s'employer galamment pour elle. En arrivant au bal, elle était donc mécontente d'elle-même, et elle se sentait dans une position où la défensive est fort difficile.

La première personne qu'Henriette aperçut en entrant dans la salle éblouissante de lumière, fut la femme qui, le matin même, avait voulu la perdre. La princesse trônait au milieu d'un grand cercle d'hommes attentifs, et, soit qu'elle eût employé tout son art à masquer la confusion de sa récente défaite, soit qu'elle se fût promis à elle-même de prendre sa revanche séance tenante, elle resplendissait d'une beauté singulière, irritante et provocatrice. Il était impossible de rien voir de plus harmonieusement beau que ses épaules, que sa taille assouplie sous la rigide étreinte de son corsage, que ses bras découverts dans toute leur longueur, que les masses de cheveux d'un noir d'ébène qui s'appuyaient sur sa nuque impérieuse. Chose bien remarquable et qui prouverait que les femmes, même les plus futiles, lorsqu'elles sont sous l'empire d'une passion quelconque, acquièrent immédiatement une merveilleuse intelligence! pour la première fois depuis dix ans, la princesse, comprenant qu'un teint mat peut avoir du charme,

ne s'était pas maquillé le visage. Il en était résulté que sa peau légèrement dorée communiquait à ses regards un éclat extraordinaire. Il avait suffi d'un sentiment violent, l'espoir de la vengeance, pour animer cette beauté froide et lui donner ce qui lui avait toujours fait défaut, le caractère. Le marquis, en entrant au bal, fut frappé, comme tout le monde, de cette admirable métamorphose. Lorsqu'il s'approcha de la princesse pour la saluer, malgré ce qui s'était passé entre eux le jour même et quoiqu'il eût l'imagination remplie de l'image d'Henriette, il se sentit venir un compliment sur les lèvres. Pour elle, jouissant des signes précurseurs de son triomphe, elle s'était levée en l'apercevant. Peut-être alors le sang afflua-t-il à son cœur, mais elle n'en laissa rien paraître. Le sourire le plus aimable éclaira son visage. Puis, prenant le bras du marquis et se penchant à son oreille :

— Vous m'avez déchiré le cœur aujourd'hui ! lui dit-elle.

Le marquis voulut répliquer, mais elle l'interrompit :

— L'explication que vous me devez ne pourrait avoir lieu ici ; j'en ai trop long à dire, et vous, sans doute, lorsque vous m'aurez entendue, vous ne refuserez pas de me répondre. Avant tout, avez-vous confié à personne le secret que vous me menaciez de divulguer ?

— Non, à personne, dit le marquis ; je vous l'affirme sur l'honneur !

— Bien ! fit-elle. Maintenant, laissez-moi parler. Quoique je n'aie pas eu tous les torts que vous supposez, ma conscience n'est pas cependant exempte de reproches. Je la soulagerai ici, ce soir même. Je réparerai de mon mieux le mal que j'ai laissé faire. Après cela, j'espère que vous ne me garderez pas rancune, et que vous voudrez bien venir me voir demain soir.

— Je suis heureux de vous trouver dans ces bonnes dispositions, répondit le marquis.

— Viendrez-vous ? reprit-elle en lui lâchant

le bras et l'enveloppant tout entier dans un regard chargé de flammes.

— Sans doute.

— A demain donc!

Elle était déjà au bout du salon, distribuant des poignées de mains et s'amusant aux marivaudages, quand le marquis vit Henriette arriver, accompagnée de son mari, et la comparaison qu'il fit immédiatement entre les deux femmes ne fut pas aussi absolument à l'avantage d'Henriette qu'elle l'aurait été la veille. Il trouva Henriette un peu simple de mise et trop juvénile de maintien. La vérité était que la jeune femme, plus modeste et d'ailleurs beaucoup plus décemment vêtue que la princesse, ne violentait pas l'admiration comme cette dernière, et qu'il fallait avoir une certaine délicatesse de goût pour l'apprécier. Pourquoi cette délicatesse faisait-elle défaut au marquis ce soir même? Son attention fut tout à coup très-éveillée en voyant la princesse s'avancer au-devant d'Henriette. Les deux femmes se trouvaient seules

alors au milieu d'un grand espace vide. Spectacle saisissant! la plus embarrassée des deux était Henriette. En excellente comédienne, la princesse lui avait saisi les mains, et, la regardant avec une hypocrite expression de sympathie :

— Que je suis heureuse de vous voir! lui dit-elle. S'il n'y avait personne autour de nous, je me jetterais à vos pieds. Une misérable femme, une femme que j'avais recueillie par charité, et qui, à l'occasion d'une pique insignifiante qu'il y eut entre nous cet hiver, supposa qu'il pourrait me plaire de vous savoir malheureuse, s'est permis de vous tendre un piége, et sans m'en prévenir, car elle était bien sûre que je ne l'aurais pas souffert. Je l'ai chassée! Maintenant, chère madame, il ne tiendra qu'à vous de me compter parmi vos amies les plus sincères. Je suis si irritée de ce qu'on vous a fait, si désolée que vous ayez pu m'attribuer une part quelconque dans une infamie pareille!... Dites-moi tout de suite que vous ne m'en jugez pas capable... allons!

dites-le-moi, ou je vais me mettre à pleurer!

— Le fait est que cette action aurait été bien peu digne de vous, madame, répondit Henriette.

— N'est-ce pas? fit la princesse en éclatant de rire.

Puis, glissant son bras nu sous le bras d'Henriette, elle l'entraîna à travers la foule. Et, tout en répondant par-dessus l'épaule aux compliments que les hommes lui adressaient :

— Il n'est rien de plus doux, entre amies, lui dit-elle, que la franchise. Je vous dirai tout aujourd'hui. Je vous en voulais à la mort. Je m'étais figuré que vous aviez montré quelque faiblesse à ce beau marquis dont toutes les femmes ont fait leur coqueluche. Et vous êtes si jolie! je ne me sentais pas de force à lutter avec vous. Ne vous étonnez pas de cet aveu; s'il ne s'accorde guère avec ce que je vous ai dit autrefois, c'est que, alors, il me semblait bien inutile de vous laisser lire dans mon cœur. J'ai malheureusement l'âme la plus sensible!... Si vous saviez...! Maintenant que je suis

certaine qu'il n'y a rien entre vous et M. de Saint-Hélyer, je me sens si heureuse! si rassurée!... N'allez pas confier au marquis les folies que je vous débite, ma toute belle. Les hommes sont si fats! il en abuserait. Dites-lui seulement, si vous en trouvez l'occasion ce soir, que je vous ai dit de lui tout le mal possible. Il ne manquera pas de croire que je pense le contraire, et c'est là tout ce que je veux!

Là-dessus, la princesse se remit à rire en serrant sous son bras le bras d'Henriotte avec les contractions les plus félines. Henriette, cependant, éprouvait une sensation singulière. Si elle croyait peu aux bons sentiments que lui manifestait la princesse, en revanche, elle ne supposait même pas qu'elle pût mentir quand elle lui parlait de sa passion pour M. de Saint-Hélyer. Dans sa pensée, la grande dame était femme à ne reculer devant nul moyen pour se faire aimer. Henriette, tout en se disant qu'il lui était fort indifférent que le marquis répondît ou non aux avances que la princesse pour-

rait lui faire, se sentait cependant troublée à l'idée que le seul homme qui, jusqu'ici, lui eût donné des preuves d'un réel intérêt, pût s'allier avec son ennemie. Le désir d'apporter un obstacle quelconque à la liaison qu'elle prévoyait, et qui lui paraissait constituer un danger pour elle, lui vint à l'esprit. Quand la princesse l'eut quittée, sans se rendre compte bien exactement de ce qu'elle allait faire, elle se mit à chercher des yeux M. de Saint-Hélyer. Celui-ci n'affectait pas de la fuir, mais il craignait, s'il se montrait trop empressé, de passer pour un homme désireux de recevoir le prix de son service. Il se tenait donc à l'écart, méditant à part lui sur les changements que la soirée avait apportés dans sa situation. Il avait beau se dire que l'humanité est ingrate et lâche, que plus on frappe les gens, plus ils vous estiment, il n'y avait pas moins dans l'attitude et la manière d'être de la princesse à son égard certaine chose qui le surprenait et qui, tout en le flattant, l'inquiétait. Il s'en voulait de la trouver si belle, et il lui en vou-

lait, à elle, de venir se jeter ainsi, avec les encouragements de ses regards et de sa parole, à la traverse d'une intrigue qui lui tenait si fort au cœur depuis qu'il se croyait en droit d'espérer qu'elle allait enfin réussir. Il était donc, de son côté, aussi troublé et aussi mécontent de lui qu'Henriette l'était d'elle-même. Ce trouble et ce mécontentement réciproques se manifestèrent d'une façon assez singulière. Henriette avait l'intention sournoise de persifler le marquis en lui racontant tout ce que lui avait dit la princesse; le marquis s'était promis de dire à Henriette que la princesse l'avait prié de venir la voir le lendemain; tous les deux ouvrirent la bouche en même temps pour commencer leurs confidences, et, comme si un motif secret leur avait soudain conseillé de n'en rien faire, ils n échangèrent que des banalités. Explique qui le pourra cette réticence simultanée de deux caractères. La princesse, en agissant comme elle l'avait fait, supposait-elle qu'Henriette recevrait une blessure de sa confession amoureuse; calcu-

lait-elle que la jeune femme se garderait de communiquer cette confession au marquis, dans la crainte de donner un autre cours à ses visées; calculait-elle aussi que le marquis, si épris qu'il fût d'Henriette, ne résisterait pas au plaisir de se laisser séduire par la perspective qu'elle venait d'entr'ouvrir devant lui; et ces germes de méfiance qu'elle avait semés entre eux, espérait-elle qu'ils lèveraient soudainement pour sa vengeance? C'est là ce que, étant donné le caractère de la princesse, nous nous croyons autorisé à supposer. Il est certain que, en quittant le bal, le marquis se sentait soucieux, et Henriette, si on l'eût interrogée sur la cause de sa tristesse, n'aurait su que répondre. Seule, la princesse rayonnait d'espoir et d'une joie qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle et que ses femmes de chambre l'eurent quittée, après l'avoir accommodée pour la nuit et mise au lit, elle se leva lentement; puis, avec un sérieux qui aurait fait peur à quiconque se fût trouvé là, elle ralluma une

lampe, et, demi-nue, elle alla se poser devant sa psyché. Et là, l'œil fixe et les sourcils contractés, elle se mit à s'examiner elle-même, anxieuse de savoir jusqu'à quel point elle était encore capable d'inspirer de l'amour. Cette femme de trente-cinq ans, pendant qu'elle écartait ainsi ses voiles pour se livrer à cet examen singulier, avait dans le regard je ne sais quoi de triste et de terrible. Sa figure de keepsake, se transfigurant peu à peu, finit par prendre une expression de ruse et de cruauté. Son corps, dont la beauté, par place, commençait à s'alourdir, conservait encore cependant, dans l'ensemble, autant de distinction que d'élégance. Elle se recoucha, fière d'elle-même.

— Pourvu que ce poltron de Gernsheim ne m'abandonne pas, se disait-elle.

Tout à coup elle se releva, et, se jetant par terre, à deux genoux, elle se mit à prier avec ferveur. Ainsi, elle mêlait la religion à l'impudeur, et, naïve jusque dans ses vices, elle faisait servir sa religion à la satisfaction de ses mauvaises

passions. Prier Dieu de vous venger de vos ennemis a toujours été le fait d'un orgueil extraordinaire. Mais prier Dieu de vous aider à faire le mal ! il n'y avait que la princesse Aurore pour avoir de pareilles idées !

XXXVIII

La princesse Aurore avait été bien mal élevée. Il serait même peut-être plus juste de dire qu'elle n'avait pas été élevée du tout. Sa mère, ayant eu « la chance de devenir veuve de très-bonne heure, » comme elle le disait elle-même, ne s'était guère plus occupée d'elle que si elle eût été l'enfant d'une autre. Jusqu'à l'âge de dix ans, Aurore fut entièrement livrée à des domestiques, et, de dix à vingt ans, à une institutrice qui, plus

tard, devait lui tenir lieu de demoiselle de compagnie. Il s'ensuivit de ce joli système d'éducation que la jeune fille ne fit jamais dans la vie que les choses qui avaient le don de lui plaire. Sa mère, dont la beauté avait jadis été célèbre, et qui, à quarante ans, pouvait en montrer de bons restes, n'avait jamais songé qu'au plaisir. C'était la femme la plus facile à distraire qu'il y eût au monde. A trente ans, elle connaissait tout, et elle s'amusait de tout. Comme elle ne pouvait tenir en place et que la monotonie d'une existence régulière lui eût répugné singulièrement, elle était toujours par monts et par vaux : un hiver à Florence, un autre à Vienne ou à Paris, et elle passait ses étés tantôt à Bade ou à Hombourg, tantôt en Suisse. Partout où le monde se porte, avec sa futilité et ses passe-temps, on était sûr de voir arriver ce modèle des mères, invariablement escortée d'un « attentif, » et suivie de sa fille, laquelle laissait bien loin derrière elle sa complaisante demoiselle de compagnie. On les reconnais-

sait au splendide équipage qu'elles traînaient partout avec elles. C'était un grand carrosse très-doré, sur les panneaux duquel étaient écartelées des armes fantastiques, avec des harnais resplendissants, un cocher à perruque et deux laquais habillés d'éclatantes livrées. Des chevaux de rencontre convoyaient ce carrosse, qui semblait, tant il reluisait, toujours flambant neuf. Une très-grande fortune aurait à peine suffi au train que menaient ces deux femmes, leurs dépenses étant presque doublées par les nécessités d'une existence nomade. Les revenus dont elles pouvaient disposer ne dépassant pas soixante mille francs par année, elles y suppléaient en écornant tout doucement le capital. Aurore, dès qu'elle eut atteint l'âge de seize ans, était assez jolie pour légitimer les plus brillantes espérances. Elle ne se sentait pas du tout embarrassée pour trouver un riche parti. Elle n'aurait qu'à se baisser, disait sa mère, pour ramasser des princes à la pelle. La jeune fille, comme nous le savons, ne fit pas men-

tir l'auteur de ses jours. Mais, avant de rencontrer le digne homme dont elle devait faire le bonheur, il lui fallut passer par une série de mécomptes assez durs à digérer. Sa beauté effrayait les prétendants. Le luxe de ses toilettes leur paraissait chose bien grave. Enfin, le sans-façon avec lequel elle se comportait dans la vie, étant encore toute jeune fille, leur faisait supposer qu'une fois mariée elle se gênerait moins encore. Sa mère, faisant naturellement partie de toutes les fêtes qui se donnaient dans les villes où elle séjournait, ne pouvait guère aller au bal et laisser sa fille chez elle. Elle l'emmenait donc avec elle; mais à peine la bonne femme avait-elle mis le pied dans le vestibule d'une salle de danse, qu'elle ne pensait plus qu'à elle-même, et, pendant qu'elle sautait, valsait, papillonnait, Aurore, avec sa beauté, sa jeunesse, son inexpérience, devenait... ce qu'elle pouvait. Il s'ensuivit que la jeune fille prit de bonne heure l'habitude de se gouverner toute seule. Tandis que son aima-

ble mère échangeait de tendres propos, sous l'éventail, avec le sigisbée qui régnait sur son cœur, Aurore marivaudait avec les jeunes hommes, se promenait languissamment suspendue au bras de quelque joli cavalier, s'en allait avec lui jusque dans les jardins mal éclairés ou dans les petites pièces retirées que toute maison confortable tient à la disposition de ses invités, acceptait des parties de cheval, des déjeuners sur l'herbe, en société de gens qu'elle ne connaissait pas la veille, et se conduisait enfin, en toutes choses, comme une femme mariée qui se soucierait peu de faire parler d'elle. Dire que sa vertu résista toujours à tant d'occasions de succomber serait une étrangeté dont personne ne se croirait dupe. Le fait est que, toujours certaine de rencontrer le prince qui ne devait attendre qu'elle pour apprécier le charme de vivre, Aurore, en prudente fille et bien avisée, réservait le plus qu'elle pouvait d'elle-même à l'amour-propre de cet honnête homme. Elle ne songeait pas, en agissant ainsi, qu'elle gaspillait

en détail ce que d'autres dépensent en bloc, et qu'à la longue elle était appelée à se ruiner, elle si parcimonieuse, tout aussi bien que les plus prodigues. Un serrement de main par-ci, une tendre œillade par-là, une fleur accordée, une boucle de cheveux instamment demandée et gracieusement offerte, quelques lettres non signées, il est vrai, et qui ne renfermaient guère que l'expression juvénile d'aspirations vagues, un baiser dérobé derrière une porte, rendu parfois sous le couvert d'une charmille, c'était là la menue monnaie dont la belle Aurore, à vingt-quatre ans, avait payé les soupirants qui l'avaient câlinée de paroles mielleuses. Il est juste de dire que ces œillades, ces serrements de main, ces boucles de cheveux, ces fleurs, ces lettres et ces baisers avaient été distribués à des personnes fort diverses. Si ç'avait été au même homme, grand Dieu! Aurore se serait crue sérieusement compromise, et sa mère, qui, malgré ses occupations, n'aurait pu manquer de le découvrir, se serait certainement empressée de lui

faire des observations. Il ne faudrait pas croire, en effet, que cette mère, parce qu'elle avait le cœur sensible, ne s'occupait jamais de sa fille. Il y avait de certains jours où, du milieu de ses plaisirs, elle s'éveillait comme d'un rêve. Elle se rappelait alors tout à coup qu'elle avait donné le jour à une enfant brune et rose, laquelle était devenue une personne fort grande et fort belle. Et, ne la trouvant pas auprès d'elle, comme de juste, elle se répandait immédiatement dans les sociétés, avec un air effaré, en demandant de ses nouvelles. « Où est ma fille? s'écriait-elle avec un accent pathétique, en abordant les gens qu'elle connaissait. — Ah! oui, au fait, où peut bien être mademoiselle votre fille, madame? » lui répondait-on. Et, après de longues recherches, tantôt elle trouvait Aurore fort innocemment occupée à laisser admirer son petit pied à un jeune homme qui l'aidait à monter à cheval; ou à chanter de tendres duos avec un autre jeune homme doué d'une superbe voix de basse-taille; ou bien encore à se

promener avec un troisième jeune homme au bord d'un ruisseau clair, dans un de ces jardins plantés d'orangers qu'on voit à Nice, à Rome, et qui portent si bien à la rêverie les âmes sensibles. Cela rassurait sur-le-champ la mère, et, satisfaite de posséder une fille si sage, elle retournait immédiatement à son sigisbée.

Mais, comme le dit le proverbe spirituellement modifié par Beaumarchais, « tant va la cruche à l'eau... » Aurore, tout en confirmant jusqu'à un certain point la justesse de ce proverbe, devait donner tort, en un autre point, à l'auteur du *Mariage de Figaro.* Il arriva que, se trouvant à Rome, elle s'éprit violemment d'un jeune homme de bonne famille, mais qui, malheureusement, n'avait pas assez de fortune pour pouvoir aspirer à l'honneur de conduire la belle fille à l'autel. Ce jeune homme, que nous appellerons par son prénom de Geronimo, était doué d'une telle beauté, que toutes les demoiselles qui le voyaient en devenaient folles. Cette beauté n'avait cependant

rien de très-élevé. On aurait dit Aurore en homme. Les élèves de l'école de Rome qui, en leur qualité de Français, ne manquent ni de trait ni de méchanceté, ne l'appelaient jamais que « le plus délicieux des perruquiers! » Geronîmo, en effet, ressemblait à ces têtes de cire si joliment faites qu'on voit aux étalages des coiffeurs, et dont la régularité sans expression représente pour les artistes quelque chose de si haïssable. C'était le même front lisse, suavement encadré de boucles de cheveux d'un noir d'ébène, les mêmes yeux immobiles, bordés de cils si longs qu'on pourrait les compter, le même nez, mignard et gentil, la même bouche en cœur et surmontée d'une ombre de moustache. L'âme de Geronimo était en rapport parfait avec son visage. C'était une âme de bellâtre, très-froide, même pas vaniteuse, une âme sans tempérament, également incapable d'une action haute et d'un crime. N'eprouvant pour Aurore qu'une sorte de goût assez fugitif, ne pouvant, faute de fortune suffisante, en faire sa

femme, et redoutant de se lancer dans une intrigue qui aurait pu troubler sa propre existence, il la fuyait. Cela, comme de raison, désespérait l'altière fille. Elle aimait ce Geronimo avec toute sa tête. Elle lui écrivait de longues lettres passionnées, auxquelles il répondait par des sentences et des préceptes. Partout où elle le rencontrait, elle se mettait à le contempler, mais à le contempler de telle manière, que le Geronimo finissait par en rougir. Il l'avait si bien prise, avec son air indifférent, qu'il n'est pas de folie au monde, s'il l'avait voulu, qu'il ne serait parvenu à lui faire faire. La misère, la déconsidération même, elle aurait tout subi avec joie pour obtenir un mot d'amour de cette bouche qui daignait à peine lui sourire. En vain sa demoiselle de compagnie, fille experte et compatissante — Aurore, faute de mieux, l'avait prise pour confidente — lui faisait observer que plus elle en ferait, moins elle réussirait. Elle avait beau lui dire que le plus sûr moyen de se faire adorer des hommes sera toujours de les trai-

ter avec dédain, et que le mépris même est une glu, dans ces sortes d'affaires, à laquelle ils se laissent tous prendre « comme des bêtes; » Aurore secouait languissamment sa belle tête, puis elle allait brûler des cierges aux pieds de la madone, puis elle se remettait à la poursuite de son Geronimo. La mère, nécessairement, ne se doutait seulement pas de l'état aussi triste qu'avilissant dans lequel était tombée sa fille. Elle aussi, elle ne manquait pas de petits chagrins, la digne femme, car elle se trouvait alors, et pour la première fois depuis longtemps, sans même une ombre de galant. Aurore, exaspérée de se voir, à vingt-quatre ans, lancée comme elle l'était, avec sa beauté, sa fortune, ses grands airs, son pied, une merveille! sa taille moulée par l'Amour, méprisée par cette espèce de Joseph romain, fut prise un soir d'un accès de rage tel, que, rencontrant inopinément son Geronimo dans le jardin du palais Oroseï, où se donnait un bal, elle n'hésita pas à l'apostropher, à lui dire qu'il était, à ses yeux, le

plus méprisable des hommes. Puis, comme le beau sire, fort embarrassé de cette scène, s'efforçait de la calmer, elle lui prit le bras, pleura, l'entraîna dans un pavillon isolé, et, là, oubliant tout, sa dignité comme son sexe, comme la valeur réelle qu'elle avait, étant si jeune et si belle fille, elle se jeta à ses pieds. Si cette scène, touchante par un point, stupéfiante par beaucoup d'autres, n'avait pas eu un involontaire témoin qui se trouvait là, attendant une femme empêchée de venir, personne n'y pourrait croire. Ce témoin n'était autre que le marquis de Saint-Hélyer, tout jeune alors, et, quoique beau, infiniment moins sot que Geronimo. Ce qu'il vit, sans être aperçu, le toucha aux larmes. Aurore montra tant d'amour, d'émotion; pour la seule fois de sa vie, elle trouva des accents si vrais pour exprimer sa honte et sa douleur; elle se sentait si abaissée, si malheureuse en même temps, qu'elle parvint enfin, Pygmalion femelle, à animer la froide statue qui se tenait décontenancée devant elle. L'im-

bécile ne la relevait même pas pendant qu'elle pleurait sur ses pieds! Il ne se décida à la serrer entre ses bras, et encore le fit-il d'une façon maussade, que lorsqu'il s'entendit menacer par elle des vengeances célestes. De sa vie le marquis n'avait supposé que pût arriver chose pareille. Comme il devait quitter Rome le lendemain, il ne sut rien du dénoûment de l'histoire. Ce dénoûment, pour Aurore, fut de tous points à la hauteur du commencement. Après une nuit de réflexion, le beau Geronimo, effrayé de se voir sur les bras une maîtresse si belle et si aimante, partit sans dire où il allait, sans écrire un mot à Aurore, emportant avec lui tout ce qu'il y avait dans cette malheureuse fille d'opiniâtreté d'affection. Elle pensa mourir de cette fuite, qui, de la part d'un autre, et effectuée la veille, aurait pu être considérée comme sublime, et qui ne fut qu'ignoble de la part de Geronimo. Après un mois de maladie, elle se réveilla guérie. Et elle était guérie, parce qu'elle était devenue une autre femme. Elle se

maria, un an après, avec le prince que nous connaissons.

XXXIX

Il est facile de comprendre, dès à présent, les causes de la singulière existence que menait à Paris la princesse Aurore. Après dix ans de mariage et de pénibles réflexions sur les aventures de sa jeunesse, elle était parvenue à s'ossifier si bien le cœur, qu'elle pouvait, sans se vanter, se dire la femme la plus sûre d'elle-même de tout Paris. Depuis la fuite de Geronimo, elle avait pris les hommes en horreur, et l'amour ne lui inspirait plus qu'une insurmontable répulsion. Son orgueil, déjà excessif, ne fit que s'accroître par le souvenir de l'affront

qu'elle avait reçu. Elle se sentait profondément malheureuse, elle avait le « cœur dévoré, » ainsi que le soupçonnait Henriette, et, comme elle rougissait de la cause de son malheur, elle mettait tous ses soins à faire croire qu'elle jouissait d'une incomparable félicité. L'existence qu'elle s'était faite, existence toute mécanique, dont les habitudes étaient réglées comme les rouages d'une horloge, était la seule qui pût lui plaire depuis qu'elle s'était juré de ne plus se soucier dans la vie que d'elle seule. Il faut dire, pour être juste, que le féroce égoïsme de la princesse était en partie justifié. Avoir été l'une des plus belles filles et des mieux titrées de l'Europe, avoir vu tous les hommes qui vous approchaient se troubler et venir humblement rendre hommage à votre beauté; avoir été le point de mire de tous les regards, l'orgueil de tous les salons, l'objet de l'envie de toutes les femmes, avoir senti en soi toutes les ambitions, caressé tous les rêves, passé huit ans à chercher l'homme sur lequel on voulait concentrer toutes ses affec-

tions ; chrétienne, l'avoir adoré, cet homme, d'une façon toute païenne ; avoir pu vaincre toutes les pudeurs de la femme et toutes les résistances de l'orgueil pour le supplier de daigner vous prendre, et s'être aperçu tout à coup qu'on n'avait aimé qu'un plat imbécile, imbécile qui ne vous avait même pas prise avec bonne grâce, et s'était dérobé par la fuite à des plaisirs dont seul au monde il pouvait apprécier le prix : quel sujet de méditations amères ! quelle cause légitime de haine, de violences, de cruautés pour toute une vie !

Aurore, qui, depuis lors, n'avait point passé un seul jour sans réfléchir douloureusement à cette exécrable aventure, ne se faisait pas la moindre illusion sur les motifs de la conduite de Geronimo. Geronimo n'avait redouté que de troubler sa propre existence. Si Aurore avait été mariée, et mariée d'une certaine manière, c'est-à-dire à un homme complaisant ou assez philosophe pour fermer les yeux sur quelques écarts de conduite, Geronimo n'aurait pas demandé mieux que d'ai-

mer Aurore. Que dis-je? il aurait même été le plus soumis des *patitos*. Mais Aurore, jeune fille, très-belle, très-lancée, dépensière, Aurore ne pouvant pas compter sur une dot de plus de cent mille écus, Aurore, qui ne paraissait pas devoir se contenter d'une liaison secrète, mais qui, certainement, aurait voulu attacher à elle, par des liens indissolubles, l'amant qu'elle s'était choisi, n'était-ce pas se préparer un avenir bien accidenté? C'était précisément ce qui aurait séduit un homme vraiment amoureux qui avait fait peur au couard. Il ne comprenait pas ce qu'il y aurait eu de noble et d'assurément digne de l'homme à redresser ce caractère faussé par la stupidité d'une mère libertine. La fin que Geronimo avait faite ne confirmait que trop le jugement d'Aurore. Deux ans après le mariage de sa maîtresse d'un jour, il était revenu à Rome et y avait épousé une fille laide, absolument nulle, sans manières, une de ces créatures disgraciées qui n'ont pas de sexe, mais dont les goûts communs et la fortune lui paraissaient offrir

toute sorte de sécurités. Aurore avait appris ce mariage de son idéal avec une bourgeoise sans figure et sans esprit, et il ne lui avait causé qu'une surprise médiocre. Elle connaissait alors son Geronimo par cœur. Quand elle sut qu'il végétait à Rome dans une existence béate, partagée tout entière entre des pratiques religieuses et l'administration de ses biens, elle fut étonnée moins encore. Elle prédit qu'il enlaidirait, et il enlaidit, en effet ; qu'il engraisserait, et il devint en peu de temps bouffi comme un moine ; qu'il aurait des enfants aussi sots que lui, et il en eut quatre en quatre ans qui, depuis, se modelèrent en tout sur leur père. Ainsi, quoiqu'elle fût guérie de sa folie, Aurore, à trente-cinq ans, princesse, millionnaire, tenant le haut du pavé à Paris, belle encore, et si dédaigneuse! Aurore ne cessait de penser au Geronimo. Il représentait à ses yeux ce qu'il y a de plus blessant pour la conscience et la dignité humaine : une erreur, une faute. Certes ! elle aurait bien aimé le savoir mort! Et même, si elle avait été

assurée de l'impunité et du secret, peut-être aurait-elle été femme à se donner le plaisir de l'expédier elle-même! Ce n'était pas pourtant qu'elle redoutât de le revoir! Elle n'aurait pas remis les pieds à Rome, même pour baiser la mule du pape, et elle savait bien que Geronimo n'était pas homme à venir jamais à Paris. Mais elle craignait toujours qu'il n'eût parlé, et, à la seule idée que son erreur fût jamais divulguée, elle se sentait mourir de honte. On comprend maintenant l'effet stupéfiant que la menace déguisée du marquis de Saint-Hélyer dut faire sur la princesse. Ce n'était plus le seul Geronimo qu'elle avait à craindre. Un autre homme avait son secret. Pour comble de malheur, cet homme était l'un des mieux posés de Paris; il avait de l'influence; il était brave, riche, titré, parfaitement armé, en un mot, pour faire beaucoup de mal; et elle comptait en lui un ennemi! Que faire pour le mater? Quelles ressources employer pour l'obliger à se taire? Comment s'y prendre pour qu'il eût autant d'intérêt qu'elle-

même à cacher un fait si honteux, pour lui faire oublier ce fait, pour le lui arracher du souvenir, pour l'empêcher de le confier à la femme qu'il courtisait, et que, dans un moment de vaniteuse folie, Aurore avait voulu perdre? Comment l'enlever, cet homme, à cette femme? Comment en faire sa chose, l'annihiler? Par quelle passion le prendre? Au nom de quels intérêts le circonvenir? Telles étaient les pensées qui, après le départ du marquis, s'entre-choquaient dans la tête de la princesse. Nous avons vu comment, le même jour, elle avait commencé à suivre le plan qui, en une heure, était sorti de son désespoir. Le lendemain, dès le matin, elle fit venir Gernsheim. Celui-ci lui amena, en grand secret, le sieur Abraham, et ils tinrent tous trois un long conciliabule à la suite duquel la princesse parut retrouver un peu de calme. Maintenant, le soir est venu, elle attend le marquis, et nous allons la voir à l'œuvre.

XL

La princesse, en attendant le marquis, se tenait, avec son mari, dans le jardin de son hôtel. Cet hôtel, ainsi que la plupart des riches demeures du faubourg Saint-Honoré, était situé entre une cour très-vaste et un jardin spacieux qui s'étendait jusqu'à l'avenue Gabriel. On était alors à la fin du mois de mai ; la température était tiède, il faisait presque jour encore — huit heures venaient de sonner — et l'on entendait dans les lilas, déjà en fleur, les premières roulades des rossignols. La princesse, qui apportait la plus grande attention dans le choix de ses toilettes, s'était habillée, ce soir-là, d'une manière parfaitement appropriée à la circonstance. Une robe lâche, en cachemire noir tout rehaussé

de soutaches d'or et bordé de fourrure, l'enveloppait des pieds au menton, tombant droite sur elle, à grands plis. Elle était chaussée de souliers mignons à cothurnes; ses cheveux, à demi défaits, tombaient sur le bas de son cou. Enfin, dans toute sa personne comme dans les moindres détails de son costume, on voyait cette nonchalance paresseuse qui indique une sorte d'abandon de soi-même.

Du prince, nous ne dirons rien, sinon qu'il s'occupait à feuilleter, aux dernières lueurs du jour, une revue scientifique où l'ornithologie, qu'il affectionnait, tenait une grande place. Ce brave homme, qui avait épousé Aurore sans savoir pourquoi — peut-être parce qu'on lui avait fait accroire qu'elle le rendrait heureux! — ce brave homme était littéralement torturé depuis dix ans par sa femme et ses rhumatismes. Son existence se dépensait tout entière entre les liniments qu'il appliquait sur ses membres endoloris, l'étude des oiseaux et le chagrin d'avoir donné le titre de prin-

cesse à une personne qui l'en récompensait fort mal. Il n'était pas de jour où, songeant à l'effroyable despotisme d'Aurore, il ne se dît en joignant les mains : « Mon Dieu ! que t'ai-je donc fait, que tu aies jugé convenable de m'infliger une telle femme ! » Aurore, quand elle n'était pas absolument satisfaite de son mari, allait jusqu'à mettre sous clef ses livres et ses collections, de sorte que le vieillard, châtié comme un enfant fautif, était privé, pendant des semaines entières, de ses occupations innocentes. Son chagrin le plus vif était qu'il ne pouvait rien reprocher à sa femme qui pût passer, aux yeux d'autrui, pour bien sérieux. Elle était la vertu même. Elle s'occupait de sa fille. Elle accomplissait régulièrement ses devoirs religieux. Si elle avait eu un galant encore ! Le prince pusillanime se serait cru en droit de se plaindre, et, en la menaçant de faire du bruit, il aurait pu l'amener à pactiser secrètement avec lui. Mais point ! Tous les hommes qui venaient la voir étaient d'un convenable ! d'un respect ! En son-

geant aux charmes d'Aurore, et à son caractère romanesque, le prince jugeait la chose inconcevable.

Ce soir-là, il était très-préoccupé, parce qu'il trouvait sa femme plus douce que d'habitude. Cette douceur, selon lui, n'était pas naturelle. Elle devait cacher quelque mystère. Il la regardait en dessous, tout en feuilletant sa brochure, et, la voyant si calme, si rêveuse, silencieuse, elle si loquace d'ordinaire! il se disait : « Est-ce qu'elle aurait enfin un amour au cœur? » Il ne faut pas en vouloir au prince de l'immoralité de sa monomanie. D'abord, il était bien à plaindre; ensuite, à Rome, certaines choses sont reçues qui, chez nous, seraient vues d'assez mauvais œil. Tout à coup, comme il cherchait à deviner la cause des langueurs d'Aurore, on annonça le marquis de Saint-Hélyer. Le prince ne l'avait jamais vu chez lui. Il fut charmé de ses grandes manières. Le marquis avait une singulière façon de parler aux femmes On supposait tout de suite en l'écoutant, qu'il devait avoir l'intention de toucher leur cœur. Aurore

l'avait reçu avec une politesse affectueuse. Elle ne fit pas la moindre allusion, devant son mari, au rendez-vous qu'elle lui avait donné, mais il était facile de voir, à l'impatience qui se manifestait dans ses regards, qu'elle avait hâte de se trouver seule avec lui. Le prince, en sournois qu'il était, n'eut pas l'air de remarquer cette impatience. Il sentait qu'il gênait; mais le malin vieillard voulait se faire congédier. Aurore, après quelques minutes d'hésitation, finit par lui faire observer, avec une tendresse hypocrite, que la soirée devenait froide et qu'il ferait peut-être bien de rentrer.

— Je vais donc rentrer, dit le prince.

Et, serrant la main du marquis, il s'excusa de le quitter si vite. Tout en serrant sa main, il le regardait avec une douceur pleine d'espoir.

—Mon Dieu! se disait-il, si cet homme charmant pouvait avoir l'idée de la trouver belle! s'il osait le lui dire! et si cela pouvait ne pas la mécontenter!

XLI

A peine la princesse se trouva-t-elle seule avec le marquis de Saint-Hélyer, qu'elle lui porta, sans préambule, une botte terrible.

— Que donneriez-vous, lui dit-elle, à une personne qui vous épargnerait le chagrin de perdre un million ?

Le marquis s'attendait si peu à cette proposition singulière, qu'il ne put la prendre au sérieux.

— Cette personne-là, répondit-il en riant, me préserverait simplement de la ruine. Je possède un million à peine. Quant à le perdre, je ne vois guère comment cela serait possible...

Il allait ajouter que toute sa fortune était placée dans les affaires de Prosper, lequel était un hon-

nête homme et plus de dix fois millionnaire ; mais, en levant les yeux sur la princesse, il vit qu'elle le regardait avec un air de raillerie en lui présentant une lettre. Ce fut avec un frémissement de crainte qu'il la saisit.

La lettre était signée par l'un des plus notables banquiers de Paris. Elle réclamait d'abord le secret le plus absolu pour le service qu'elle allait rendre. Puis, en reconnaissant la parfaite honorabilité de Prosper, elle disait qu'il avait perdu des sommes considérables dans les faillites de plusieurs maisons allemandes, et elle concluait en ajoutant qu'il serait vraisemblablement obligé de suspendre ses payements avant peu de jours.

La ruine est une chose cruelle pour tout le monde. Pour les oisifs, pour ces hommes inutiles qui se savent incapables de tout travail, elle n'est pas moins qu'un arrêt de mort. Le marquis resta écrasé! A son âge — il avait un peu plus de quarante-cinq ans — il ne pouvait recommencer la vie. Le suicide lui paraissait donc une nécessité

inexorable. Il rendit, sans mot dire, la lettre à la princesse, et, se rappelant qu'il avait tenté de séduire Henriette, il supposa qu'il y avait parfois dans les choses humaines une certaine justice.

Cependant, la princesse devinait ce qui se passait en lui.

— Votre passion n'a pas été heureuse, lui dit-elle avec sa voix douce. Mais, par exemple, elle vous aura coûté bien cher!

Et, comme il ne répondait rien, convaincu qu'il était de la justesse de cette observation :

— Qui le croirait, reprit la princesse, qu'un homme expérimenté comme vous, ait pu se méprendre un instant sur les motifs qui poussaient cette jeune innocente à tolérer vos soins? Elle ne vous donnait rien; elle vous prenait tout. Ah! vous avez été joué comme un écolier... C'est dur!

Le marquis ne dit rien encore. Les apparences se réunissaient dans son esprit pour accabler Henriette. Henriette, d'ailleurs, nous devons l'avouer,

tenait en ce moment une place bien minime dans les préoccupations du gentilhomme. La princesse reprit :

— Qu'allez-vous devenir maintenant, mon pauvre marquis?

— Que voulez-vous que je devienne?

— C'est juste!

— Mais, dit-il en passant la main sur son front, comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs, ne me demandiez-vous pas tout à l'heure ce que je donnerais à la personne qui me garantirait contre cette perte?

— Sans doute.

— Quel intérêt a-t-elle, cette personne, à me faire une proposition semblable?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

Ici, un long silence. Puis, le marquis :

— Si je donnais moitié?

— Ce ne serait point acceptable.

— Quoi! on exigerait les trois quarts?

— Ce ne serait point acceptable encore.

— Je n'ai cependant aucun intérêt à donner le tout.

— On ne vous demande pas le tout. On ne vous demande rien ; du moins, presque rien. Une commission... insignifiante. Et l'on vous paye votre créance intégralement, argent comptant.

Le marquis, se sentant revivre, ouvrait des yeux hagards.

— Cette créance n'est donc pas aussi mauvaise que je le croyais ? s'écria-t-il.

— Si fait !

— Alors, je ne comprends plus.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez.

— Cependant, il n'est pas possible qu'on me paye un million une créance de nulle valeur sans me demander en retour autre chose qu'une commission insignifiante.

— Puisque vous êtes si entêté, passons à un autre ordre d'idées, reprit la princesse. Pourquoi supposez-vous que, moi, abusée, il est vrai, par de faux renseignements, j'aie toléré hier qu'on vous

tendît un piége où vous ne pouviez tomber qu'en entraînant cette belle Henriette?

— Je n'en sais absolument rien, fit le marquis. J'avais pensé d'abord qu'il y avait entre elle et vous une de ces rivalités d'amour-propre que vous autres femmes ne pardonnez guère. Mais, après ce que vous m'avez dit au bal, j'ai supposé que vous n'étiez pour rien dans cette misérable affaire.

— Eh bien, vous vous êtes trompé, marquis. La rivalité que vous soupçonniez était réelle, mais elle ne provenait pas d'une question d'amour-propre.

— D'où provenait-elle donc?

La princesse se leva sur cette question; puis, appuyant sa belle main sur le dossier de la chaise où le marquis se tenait assis, et, se penchant à son oreille :

— Vous êtes vraiment trop modeste.

Le marquis se leva. Il croyait avoir compris. Cependant, il y avait pour lui quelque chose de lou-

che dans tout cela. Il ne voulut donc pas se livrer, et se contenta de répondre :

— J'ai bien peur que vous ne vous moquiez de moi, princesse.

— Je ne me moque pas de vous, reprit-elle en cheminant à son côté. Je ne me moque jamais de personne. Je ne veux que vous rendre service; mais vous êtes si sceptique, que vous ne pouvez croire au bien.

— Franchement, pourquoi vous, vous qui auriez, tous comptes faits, quelques raisons de m'en vouloir, songeriez-vous à me rendre service ?

— Je vous ai déjà dit que vous êtes trop modeste.

Le marquis lui prit la main.

— Nous ne sommes plus des enfants ni l'un ni l'autre, chère princesse ; traitez-moi donc en homme. Les circonstances sont graves pour moi. Quelque intérêt que vous me portiez, et quelque riche que vous soyez, je ne puis croire que vous

ayez songé un seul instant à me faire l'aumône même d'une façon détournée. Dites-moi donc ce qu'on exigera de moi en échange de la cession de cette créance.

— Je n'entends pas vous faire l'aumône, répondit la princesse. Quand même j'y aurais songé, je vous connais assez pour être sûre que vous n'y consentiriez pas. Je devine seulement que vous ne pourriez supporter la ruine. La sympathie que je vous porte m'a fait chercher le moyen de vous l'épargner. Ce moyen, je suis parvenu à le trouver; mais j'étais bien loin de m'attendre à votre inexplicable résistance.

— Cette résistance ne s'explique-t-elle pas ? reprit vivement le marquis. Si c'est ma discrétion qu'on veut acheter, les plus simples convenances m'obligent à la donner; mais j'aimerais mieux me tuer que de la vendre.

— Puisque vous êtes si discret, riposta la princesse avec un sentiment d'aigreur mal déguisé, pourquoi m'avez-vous menacée de divulguer un se-

cret qui devait être sacré pour vous, ce secret concernant l'honneur d'une femme?

— Qu'auriez-vous donc fait à ma place? Ne m'aviez-vous pas mis, vous-même, dans la pénible nécessité de recourir à tous les moyens pour défendre la réputation d'une autre femme? Au surplus, de la menace à l'exécution, vous savez qu'il y a bien loin. Je vous l'affirme, et vous pouvez me croire, ce n'est pas le marquis de Saint-Hélyer qui vous aurait jamais fait de la peine.

Ils cheminèrent après cela pendant quelque temps en silence. Ce fut la princesse qui reprit la discussion.

— Vous confier sur quelle combinaison repose l'achat de votre créance, lui dit-elle, cela ne m'est malheureusement pas possible. Je ne suis qu'un intermédiaire officieux dans cette affaire, et je ne pourrais accepter un autre rôle, mon mari se trouvant dans la même situation que vous, à l'égard de la faillite que je prévois, pour une somme de deux cent mille francs. Ce que je puis vous dire,

c'est que la personne qui deviendrait votre cessionnaire — un certain M. Abraham... — le connaissez-vous?... non? Eh bien, il a ou croit avoir un intérêt à réunir entre ses mains les créances les plus importantes qui pourraient gêner la liquidation des affaires du mari de la belle Henriette.

— Et il offre de me payer intégralement cette créance? interrompit le marquis. Il doit y avoir quelque indigne tripotage là-dessous; je ne veux pas m'y salir les mains.

— Que vous importe ce qu'il peut y avoir sous une combinaison qui vous sauve de la misère? A-t-on été si scrupuleux à votre égard? De deux choses l'une : ou la femme de celui qui vous dépouille est votre maîtresse, et alors je comprends que vous subissiez la ruine pour elle; ou, tolérant vos soins et ne vous ayant accordé rien, elle a prêté les mains à la consommation de votre ruine, et alors vos scrupules sont inexplicables; ils touchent même au ridicule. Tirez-vous de là si vous pouvez.

— Il est certain, dit le marquis en se laissant aller à sourire, que mes soins ont été tolérés. Du moins, tout en se défendant de les prendre au sérieux, ne m'a-t-on jamais rompu en visière. Quant à m'accorder rien, je vous avoue ingénument que j'en suis aujourd'hui exactement au même point que le premier jour.

— Eh bien, alors..., fit la princesse avec un grand éclat de rire, qui vous arrête ?

— Rien que la crainte de voir mon nom mêlé à une vilaine affaire.

— Eh ! soyez donc sans inquiétude. En échange de la cession que vous allez faire, on ne vous demandera rien que de tenir cette cession secrète, et, s'il y a faillite ou liquidation amiable, de ne prendre, relativement à cette faillite ou à cette liquidation, que les seules décisions que M. Abraham vous dictera.

— Quelles décisions ce M. Abraham pourra-t-il vouloir me dicter ?

— Est-ce que je le sais, moi ? S'il vous donne

un million — et ce million est là, dans ma cassette, en un bon au porteur sur la Banque de France — il est bien naturel qu'il le défende. Maintenant, croira-t-il dans son intérêt de provoquer une liquidation ou de courir les chances d'une faillite? Je ne puis vous le dire. Faites donc ce qu'on vous demande.

Le marquis était ébranlé.

— Est-ce que c'est bien légal, cela?

— Tout ce qu'il y a de plus légal.

— Vous êtes sûre?

— Si sûre, que j'ai engagé mon mari à signer un acte semblable à celui que l'on vous propose.

— Quel acte devrais-je donc signer? fit le marquis.

— Je vais vous le montrer, dit la princesse.

Elle le conduisit alors dans le boudoir qui était de plain-pied avec son jardin; puis elle lui remit une feuille de papier timbré, que le marquis s'empressa de lire. La princesse n'avait rien déguisé de la vérité. En cédant sa créance au sieur Abraham

contre la somme d'un million de francs, le marquis s'engageait à devenir son prête-nom et à prendre pour « ledit sieur Abraham » les décisions qu'il lui inspirerait pour la défense de ses intérêts.

— C'est cela qu'il faut que je signe? dit-il après avoir lu.

— Ah! mon Dieu, oui.

— Et on me remettra un million en échange de ma signature?

— Voici le mandat.

— Eh bien, si vous voulez que je vous dise toute ma pensée sur cette affaire, chère princesse, je ne puis la croire sérieuse, et, comme je ne vois rien que d'équitable dans ce qu'on exige de moi, j'en suis réduit à supposer que la situation de mon ami Prosper n'est pas si mauvaise, ou que votre sieur Abraham, qui donne son argent pour des coquilles est bon à mettre à Charenton.

— Faites donc alors une chose bien simple, dit tranquillement la princesse. Il y a réception ce soir au ministère des finances. Toute la haute banque

y sera. Prenez votre voiture et allez-y. Si les renseignements qu'on vous donnera sur la situation de votre ami ne sont pas entièrement conformes à ceux que je vous ai transmis ce soir, il n'y aura rien de fait entre nous, et j'en serai quitte pour chercher un autre moyen de vous rendre service.

— Vous ne m'en voudrez pas si je fais cela ? demanda le marquis.

— Puisque c'est moi qui vous le conseille.

— C'est bien. J'y vais, et je reviens.

XLII

Vingt minutes plus tard, le marquis se présentait à la porte du boudoir, et il avait la mine bien longue. On ne parlait au ministère que de la déconfiture prochaine de Prosper. Le ministre lui-même

lui avait dit qu'il ne croyait pas que son ami pût se relever.

— Donnez-moi donc votre papier, que je le signe, dit le marquis à la princesse.

Il signa et reçut en échange de sa signature le mandat d'un million.

Alors, la princesse serra soigneusement dans sa cassette le titre qu'elle devait remettre au sieur Abraham. Puis, quand cela fut fait, elle se tourna gracieusement vers M. de Saint-Hélyer, et, l'invitant de la main à prendre un siége, elle s'assit en lui disant :

— Maintenant, cher marquis, causons de ma commission.

XLIII

Il faut rendre justice au marquis de Saint-Hélyer. Pendant tout le cours de la discussion que nous venons de rapporter, sa pensée ne s'était pas arrêtée sur le malheur qui allait frapper Henriette. Sans être convaincu que la jeune femme avait joué auprès de lui un rôle aussi odieux que celui dont la gratifiait la princesse, il trouvait cependant qu'il y avait eu, dans l'ensemble de la conduite qu'elle avait tenue à son égard, quelque chose d'humiliant pour son amour-propre et de compromettant pour ses intérêts. Il ne pouvait pas supposer qu'Henriette ignorât la situation des affaires de son mari. Il pouvait encore moins admettre qu'elle n'eût pas connaissance de la participation qu'il avait prise à ses affaires, participation qui datait

de plusieurs années, et qui, dans sa pensée, sans la combinaison incompréhensible du sieur Abraham, aurait pu devenir funeste pour lui. L'égoïste, en revenant auprès de la princesse, était donc tout entier sous l'impression du plaisir de mettre sa fortune à l'abri; et, s'il pensait avec regret à Henriette, c'était uniquement parce que, depuis la veille, il s'était cru en droit d'espérer qu'elle allait se montrer moins cruelle, et qu'il lui fallait maintenant abandonner toute idée de la soumettre à ses désirs. M. de Saint-Hélyer, d'ailleurs, se croyait joué, et cela le rendait quelque peu indifférent, et même malveillant, à l'endroit d'Henriette. « Je l'ai échappé belle! se disait-il en se rappelant la cour qu'il lui avait faite. Quel bonheur qu'elle m'ait éconduit! » La seule chose à laquelle il ne songeait pas, et qui contenait cependant la justification de la jeune femme, c'était que, en premier lieu, de toutes les personnes qui avaient intérêt à connaître la situation de Prosper, Henriette était peut-être la seule qui n'en soupçonnât pas la gravité. Nous sa-

vons que jamais son mari ne lui avait rien confié de ses affaires. Ce n'était pas au moment où il se trouvait en présence d'un désastre imminent qu'il aurait eu l'idée de lui en parler.—En second lieu, Henriette, ayant vu l'ami le plus intime de son mari user de tous les moyens pour essayer de la détacher de son devoir, et supposant avoir besoin de stimuler par un peu de terreur salutaire l'affection de ce mari, s'était crue parfaitement autorisée à faire servir l'ami déloyal à la réconciliation conjugale, qui était son unique but. Il est vrai que M. de Saint-Hélyer, s'il avait pu se douter d'avoir ainsi servi de plastron à la femme qu'il voulait séduire, ne le lui aurait pas pardonné sans doute. Mais il aurait tiré de sa mésaventure une petite leçon. Celle-ci : « On est toujours puni de pécher par son péché même ! » Et celle-ci encore : « Dans les questions de tromperie, toutes les représailles sont légitimes. »

Reprenons maintenant la suite de la discussion du marquis de Saint-Hélyer et de la princesse.

XLIV

— Si c'est à vous, dit-il aimablement, que je dois une commission, je regrette qu'elle ne puisse être qu'insignifiante, comme vous m'en avez prévenu à l'avance.

— Elle ne le sera peut-être pas autant que vous le croyez, répondit-elle. Il y a telle chose qui me semble toute simple, et qui peut vous paraître exorbitante.

Le marquis supposa immédiatement que la princesse allait engager avec lui un de ces assauts de sous-entendus qui se terminent par une tendre mise en demeure, et, se rappelant l'aventure du palais Oroseï :

— Est-ce qu'elle aurait l'habitude des déclarations? se dit-il.

Cependant, la situation était délicate. Il dit en soupirant :

— Je crains bien que vous n'ayez rien d'exorbitant à me demander.

— Pourquoi?

— Mon Dieu ! je n'ai pas plus de chance que de mérite. Et vous, d'ailleurs, princesse...

Il allait ajouter : « Vous avez tant de vertu ! » mais le Geronimo lui revint à l'esprit, et il n'acheva point sa phrase.

— Eh bien, moi...? reprit la princesse. Pourquoi ne continuez-vous pas?

— Je voulais dire que, jusqu'à présent, si je n'ai jamais osé vous rendre des soins, c'est que vous sembliez peu vous soucier de mes hommages.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, interrompit sèchement la princesse.

Elle aussi, elle pensait à Geronimo. Et, suppoposant que le marquis connaissait jusqu'aux moindres détails de son aventure, elle craignait qu'il ne vît en elle une de ces femmes qui vont s'offrir à

tous venants ; et cela lui glaçait le cœur.

— La commission que je vous impose, 'écria-t-elle brusquement, sera celle-ci : Vous me direz tout ce que vous savez au sujet de ce qui s'est passé chez le comte Oroseï, dans cette nuit du 14 octobre, que vous m'avez si à propos rappelée hier.

Ici, le marquis se sentit perplexe. Il ne pouvait se dissimuler qu'il était de son intérêt le mieux entendu de ne pas froisser la vanité de la princesse. S'il lui avouait avoir été témoin, même involontairement, de tout ce qui s'était passé entre elle et Geronimo, il savait bien qu'elle ne pourrait le lui pardonner. Il demeura donc silencieux, cherchant un faux-fuyant qui lui permît de se soustraire à l'obligation de tout dire.

— C'est Geronimo qui vous a pris pour confident, n'est-ce pas ? lui dit tout à coup la princesse.

— Non.

— Alors, si ce n'est lui, c'est l'un de ses amis,

quelqu'un enfin qui tenait le récit de lui-même?

— Non ; ce n'est pas cela non plus.

— Est-ce que vous allez me laisser épuiser toutes les suppositions possibles? s'écria-t-elle avec humeur.

— Chère princesse, lui répondit-il, pourquoi me forcez-vous à vous rappeler des souvenirs qui ne peuvent être pour vous que pénibles? Tout à l'heure vous daigniez me laisser entrevoir des sentiments auxquels je n'avais jamais osé prétendre. Ces sentiments, je tiens beaucoup à les acquérir, et encore plus à les conserver. Quelles garanties aurai-je contre votre inimitié, si je vous dis ce que le hasard seul m'a permis de voir et d'entendre?

— De voir! fit-elle. De voir et d'entendre!

Et la chose lui parut tellement horrible, qu'elle se mit à trembler de tous ses membres.

Cependant, le marquis lui avait pris la main.

— Réfléchissez, dit-il.

Mais elle l'interrompit avec violence.

— Dites-moi tout et parlez tout de suite. Qu'avez-vous vu ?

— J'en ai vu juste assez, reprit le marquis, pour porter envie à celui qui avait le bonheur de vous plaire. Je me trouvais dans le jardin du palais Oroseï. J'attendais une personne qui voulait se faire désirer, sans doute, car elle ne se pressait guère de venir. Un bruit de pas me fit blottir derrière un massif. Deux personnes s'avançaient de mon côté. Il ne me fut pas difficile de les reconnaître. Si la lune ne les avait trahies, elles l'auraient été par leurs voix. Que disaient-elles ? Toujours le même mot, si doux à prononcer, si délicieux à entendre : « Je t'aime ! »

— Après ? fit la princesse en détournant la tête.

Elle étouffait d'anxiété.

— Il n'y a pas d'après, reprit le marquis. Quand elles furent passées, je sortis de ma cachette. Elles venaient d'entrer dans un pavillon mystérieux, tout entouré d'arbres. J'étais trop

préoccupé moi-même, et le bonheur d'autrui m'a toujours inspiré trop de respect pour que l'idée pût me venir de troubler leur tête-à-tête. Une heure après — j'attendais toujours, moi — je les vis s'éloigner du pavillon. Je me cachai de nouveau, aimant fort à pratiquer la discrétion. Mais, quelque discret que je sois, je ne puis m'empêcher d'entendre... C'était toujours le même mot, prononcé, cette fois, d'une façon plus tendre...

— Assez ! fit la princesse.

Et, se couvrant le visage des mains :

— Qu'avez-vous dû penser de moi ! s'écria-t-elle.

— Qui ? moi ! grand Dieu ! dit le marquis. M'était-il permis d'ignorer combien peu vous pouviez trouver de protection auprès de votre mère ?

— C'est elle qui fut cause de cette maudite affaire, reprit la princesse. Quels exemples m'a-t-elle mis sous les yeux depuis que je suis au monde ? quels conseils m'a-t-elle donnés ? J'ai tort

de l'accuser peut-être. Mais que pouvais-je faire, livrée à moi-même, avec une imagination ardente, jeune, belle, recherchée, et sous le ciel de cette Italie où l'amour est, pour ainsi dire, palpable, dans l'air? Ah! Dieu! s'écria-t-elle avec un geste de douleur, je me déteste quand je pense à cette horrible époque de mon existence! Ne croyez pas cependant que je me sois laissé entraîner jusqu'à tout sacrifier à ce Geronimo, dont la beauté et les supplications auraient pu faire excuser la pire des fautes. Nous nous aimions, nous devions nous marier. Mais, malgré la vivacité de sa passion, Geronimo respecta toujours en moi celle dont il espérait faire sa femme. Je ne vous dirai pas quels furent les événements qui nous séparèrent. Apprenez seulement que je ne fis qu'obéir à la volonté de ma mère en préférant le prince à Geronimo.

XLV

La belle chose que la vanité ! et à quoi sert-elle ! Le marquis, afin de ménager la susceptibilité de la princesse, avait supprimé de son récit le plus qu'il avait pu d'une aventure qu'il connaissait dans tout son entier. La princesse aussitôt s'efforça de lui démontrer que le peu qu'il en avait vu était encore trop, et que cette aventure, dont il avait fait tant de bruit, se réduisait tout simplement à une sorte de badinage entre deux enfants un peu légèrement livrés à eux-mêmes. Comme il était impossible au marquis de revenir sur ce qu'il avait dit, il s'ensuivait qu'il ne pouvait désormais exercer aucune pression sur l'esprit de la princesse; et, quant à la princesse, elle

ne se croyait plus obligée à rien sacrifier pour s'assurer la discrétion du marquis.

Au moment donc où ce dernier, qui n'aurait pas été fâché de se consoler, avec une jolie femme d'humeur facile, de la mystification dans laquelle Henriette l'avait fait tomber, allait se mettre en frais d'amabilité, la princesse, jusque-là troublée, reprit ses airs de grande dame et ne fit plus semblant de rien entendre aux fleurs de rhétorique du marquis. Ils s'étaient menti tous les deux. Tous les deux avaient mutuellement essayé de se prendre pour dupes. Et chacun d'eux, croyant duper l'autre, n'était victime, en réalité, que de sa propre crédulité. Ce fut avec une sorte de gêne qu'ils se séparèrent. Et l'un et l'autre, en se retrouvant seuls, cherchaient à s'abuser encore sur les avantages qu'ils pensaient avoir obtenus.

— Bah! si je perds l'espoir d'une liaison agréable et flatteuse pour mon amour-propre, se disait le marquis, j'ai du moins sauvé ma fortune!

— Si je me suis vu forcée de faire l'avance

d'une grosse somme, se disait la princesse, je suis du moins certaine d'avoir à jamais déconsidéré la belle Henriette, et j'ai la preuve que mon secret n'est pas connu.

L'un et l'autre, ils avaient raison, et ils avaient tort en même temps, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire. Le marquis n'aurait jamais voulu croire que sa fortune, malgré la déconfiture imminente de Prosper, ne courait pas l'ombre d'un risque, et qu'il avait gratuitement assumé sur lui le rôle le plus sot et le plus odieux. De même, la princesse n'aurait jamais pu supposer qu'elle avait avancé une somme énorme sans en tirer aucun profit. Telle était cependant la réalité des choses. Il nous suffira de raconter ce qui se passait le même jour et à la même heure, dans la maison de Prosper, pour le démontrer.

XLVI

Le matin du même jour où le marquis devait faire alliance avec la princesse, Henriette, déjeunant avec son mari, fut frappée de son air préoccupé. Prosper paraissait absorbé par de pénibles pensées. Tout en mangeant, il soupirait; puis il haussait les épaules, comme s'il eût discuté en lui-même. Quelquefois, il levait le front, regardait longuement sa femme avec un mélange d'attendrissement et d'aversion, et on eût dit qu'il allait élever la voix pour lui chercher querelle, ou entamer avec elle une de ces altercations pénibles qui ne se terminent guère sans larmes. Henriette, supposant qu'il était encore sous l'impression de la lettre anonyme qui l'avait attiré chez madame

Clémentine, se dépitait de son silence. Maintenant qu'elle connaissait dans tout son entier la lâche intrigue dont on avait voulu la rendre victime, elle se sentait en mesure de rassurer son mari, et, douloureusement affectée de l'espèce de séparation tacite qui s'était faite entre elle et lui depuis quelques mois, elle se serait estimée heureuse de la faire cesser par une explication sincère. Il y eut un moment où elle espéra que cette explication allait résulter de leur embarras mutuel. Ses regards avaient rencontré plusieurs fois de suite ceux de Prosper, et, chaque fois, il avait pâli en détournant la tête. Henriette attendait que les domestiques eussent fini leur service pour interroger son mari. Elle s'encourageait elle-même à parler. Elle avait déjà préparé la phrase qui devait ouvrir les affectueuses hostilités, lorsqu'elle se vit brusquement séparée de Prosper. Le caissier de la maison de banque entra dans la salle à manger, sans même prendre le temps de se faire annoncer, et, se servant de la langue allemande, afin de ne

pas être compris d'Henriette, il annonça à Prosper que le bordereau qu'il avait déposé la veille à la Banque de France venait d'être refusé, ajoutant que, si l'on ne trouvait pas un moyen quelconque de faire revenir la Banque sur sa décision, il serait impossible de satisfaire à l'échéance du lendemain.

Henriette, étant encore sous l'impression de son explication avortée, ne remarqua même pas l'air d'inquiétude qui bouleversait les traits du caissier. Elle n'eut donc pas l'idée de questionner son mari, et, pendant que celui-ci se levait de table pour monter en voiture et courir à la Banque de France, elle se retira chez elle. La fin de cette journée se passa pour Henriette dans la solitude et l'ennui. Prosper lui ayant fait dire qu'il ne dînerait pas avec elle, elle fit défendre sa porte, et, à la tombée de la nuit, elle se mit au lit.

Combien de temps elle dormit de ce sommeil anxieux qui est le résultat le plus habituel de l'inquiétude, c'est ce qu'il lui aurait été impossible de dire. Des images confuses et toutes attristantes se

succédaient dans son cerveau mal engourdi. Tantôt elle éprouvait des secousses intérieures, comme il arrive aux gens nerveux dans la première période des accès de fièvre. Tantôt l'atroce cauchemar pesait de tout son poids sur sa poitrine, et elle ressentait dans toute son horreur l'abominable sensation de l'étouffement. Il y eut un moment où cette sensation devint si poignante, qu'Henriette fut sur le point de défaillir. Un bruit retentissant la réveilla : c'était la porte cochère de l'hôtel qui retombait après avoir livré passage à Maurice et au caissier. Mais Henriette, ignorant qu'ils avaient passé une partie de la nuit à travailler avec son mari, et ne sachant à quelle cause attribuer l'ébranlement subit qu'elle avait reçu, sauta sur ses pieds. Elle se sentait la tête en feu, les membres endoloris, et elle avait le pressentiment de quelque malheur.

Quand elle fut parvenue à secouer la torpeur qui l'engourdissait, elle alluma une bougie, puis elle but un coup d'eau à pleine carafe, et s'avança

vers la pendule, en relevant ses cheveux défaits. La pendule marquait deux heures. Tout reposait alors dans la maison, et la rue était lugubrement silencieuse. Henriette, cependant, ne se rendait pas compte de la cause de l'anxiété qu'elle ressentait. Il lui semblait être dans l'attente de quelque chose de terrible. Elle se dit qu'il devait y avoir une indication providentielle dans ce pressentiment. Aussitôt elle passa une robe de chambre, mit ses pieds nus dans ses pantoufles, puis, retenant sa robe de ses deux mains sur sa poitrine, elle tourna lentement le bouton de la porte de l'autre côté de laquelle reposaient ses enfants. A la lueur de la veilleuse, qui tremblotait dans son récipient de porcelaine, elle vit les deux têtes blondes sommeiller doucement sur les oreillers La fille qui gardait ces deux charmantes créatures dormait auprès d'elles du sommeil plein et pesant de la force et de la jeunesse. Henriette demeura quelques secondes mélancoliquement occupée à regarder ce tableau paisible; puis, rassurée sur les

deux êtres qui lui tenaient de si près au cœur, elle rentra chez elle. Certain reflet de clarté rouge teintait les vitres de sa fenêtre. Elle s'avança machinalement pour voir d'où cette clarté provenait. De l'autre côté de la cour, dans le corps de logis où étaient installés les bureaux de Prosper, une lampe brillait, posée sur une table, et, les deux coudes appuyés sur cette table, un homme se cachait le visage entre les mains. Henriette comprit aussitôt que c'était là qu'il fallait chercher le malheur. Alors, elle prit sa bougie dans une main, et, de l'autre, tournant les boutons des portes, elle traversa successivement le boudoir, les trois salons, la salle à manger, puis un long corridor qui reliait les bureaux à l'appartement.

Mais, tout en s'avançant à travers les pièces désertes, elle ne perdait pas de vue la fenêtre auprès de laquelle se tenait son mari. Prosper écrivait maintenant, s'interrompant parfois pour passer la main sur ses yeux, et le plus étrange désordre régnait autour de lui dans son cabinet de travail.

Ce n'étaient que registres ouverts sur les siéges et sur les tables, liasses de lettres et de comptes dispersées à terre, meubles dérangés de leur place. Henriette, cependant, avançait toujours. Enfin, elle se trouva debout devant la dernière porte. Elle l'ouvrit si doucement, que son mari ne l'entendit pas.

Quand elle fut dans le cabinet, elle posa sa bougie sur une chaise, puis elle demeura immobile pendant quelques secondes, cherchant à reprendre ses esprits. Prosper, assis au fond de la pièce, lui tournait le dos, écrivant toujours avec une rapidité convulsive. La lampe placée devant lui concentrait toute sa clarté sur la table, et le reste de la chambre était plongé dans la pénombre.

De temps à autre, il levait la tête, soupirait profondément ; puis, comme un condamné à mort qui s'est arrêté sur le chemin de l'échafaud, et tout à coup s'élance en avant, pressé d'en finir, il se rejetait sur son pupitre, et sa plume criait sur la page blanche.

Henriette était terrifiée. Elle fit quelques pas en avant, si lentement, que le frôlement de sa robe de laine sur le tapis ne produisait même pas un murmure appréciable. Pour lui, il était tellement absorbé, qu'il ne se doutait pas de sa présence. En arrivant derrière lui, par-dessus son épaule, Henriette lut ces mots, tracés à grands traits au haut de la page :

CECI EST MON TESTAMENT.

Et, sur la table, auprès du bras de son mari, elle aperçut la crosse d'ébène d'un pistolet de tir.

Une autre aurait poussé un cri, un sanglot. Mais elle n'était pas de ces femmes qui s'abandonnent elles-mêmes devant le danger. Son âme, un moment ébranlée, se redressa soudain, avec vigueur. Elle lui mit une main sur l'épaule ; en même temps, de l'autre main, elle saisit l'arme par le canon et la cacha dans les plis de sa robe. Cela se fit en un centième de seconde. Prosper cependant s'était levé en sursaut. Il s'était dressé sur ses pieds, stupéfait de la voir, de son action

virile et silencieuse. Le malheureux ne pouvait articuler une syllabe. Elle se tenait devant lui, étrange. Les sourcils contractés, les cheveux tombants sur ses joues, elle avait l'air moins désespéré qu'indigné.

— De quel droit voulez-vous vous tuer ? lui dit-elle avec véhémence.

Et, comme il balbutiait, à demi fou, elle lui secoua les esprits.

— Votre vie vous appartient-elle?

Il balbutiait encore. Elle reprit :

— Si vous vous tuez, que deviendront vos enfants? votre femme?

Il pliait sous le coup. Alors, elle redoubla et l'acheva.

— C'est une lâcheté! s'écria-t-elle.

Un homme faible se serait jeté dans les bras de sa femme. Mais lui, rudement ramené des hauteurs de l'horrible action qu'il préméditait, retomba foudroyé sur son siége. Il sentait qu'elle avait raison. Une réaction se fit en lui. Il baissa la tête

avec honte, et toute la force qui l'avait soutenu pour ourdir son suicide l'abandonna.

C'était une abdication.

— Vous allez me dire tout! fit-elle en s'asseyant en face de lui.

Puis, comme il la regardait de ce regard éperdu qui donne tant de profondeur aux yeux des mourants; comme il était effondré dans sa volonté, dans sa dignité de mari, de père :

— Vous allez me dire tout, Prosper, reprit-elle, d'une voix plus douce.

Et, ne pouvant plus résister à sa douleur, elle fondit en larmes.

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit-il d'un air accablé. Nous sommes ruinés! pis que ruinés, déshonorés! car c'est un déshonneur que de devoir sans pouvoir payer. Je ne sais plus aujourd'hui si je possède même le vêtement que je porte!

Et, levant les deux mains au ciel :

— O insatiable! ô insensé que j'ai été!

Henriette, sur ces mots, levant le front, le regarda d'une telle manière, qu'il ne put soutenir l'éclat de ses yeux.

— Ainsi, dit-elle, un honnête homme comme vous, un homme expérimenté comme vous, et disposant de plus de dix millions de fortune, a pu se ruiner en un mois et descendre jusqu'au suicide? Qu'avez-vous donc fait pour cela?

— Je n'ai rien à me reprocher, répondit-il.

Et, comme elle le regardait encore de son œil bleu, gênant à force de fixité :

— Non, je n'ai rien à me reprocher, Henriette, reprit-il. A la suite de quelques pertes qui ne pouvaient me compromettre, je me suis vu sous le coup de remboursements imprévus. Comme si quelque ennemi caché avait juré de consommer ma ruine, en même temps que les propos les plus inquiétants couraient sur mon compte à la Bourse, la plus grande partie des gens qui avaient de l'argent chez moi s'empressèrent de le réclamer. Ce n'est pas sous l'incurie que je succombe. Je tombe

écrasé par quelque chose de vindicatif et d'inconnu, de perfide et d'absolument incompréhensible.

Henriette, cependant, ne voulait pas lui laisser le temps de penser.

— Qu'avez-vous de pis à redouter? lui demanda-t-elle.

— La faillite.

— Et qu'avez-vous de mieux à espérer?

— Un arrangement amiable avec mes créanciers.

Alors, elle songea qu'un homme était un homme, et que celui dont elle portait le nom avait été assez humilié.

— Je ne sais ce que c'est que la pauvreté, lui dit-elle, mais je m'y soumettrai sans murmure. Il me sera même doux de subir quelques privations à cause de vous. Votre honneur seul me préoccupe. S'il est sauf, comme je l'espère, eh bien, il ne faut pas vous désoler. Nous sommes jeunes tous les deux. L'avenir doit nous réserver encore de beaux jours. Nous avons, au surplus, à remplir des de-

voirs qui ne nous permettent pas de nous appesantir sur nos peines. Si nous nous abandonnions nous-mêmes, que de reproches pourraient nous faire plus tard nos enfants!

Ces derniers mots firent pâlir Prosper. Henriette, par cette allusion détournée, avait consommé son châtiment.

XLVII

Cependant, il ne pouvait suffire à Henriette d'avoir ainsi relevé le moral de son mari. Puisqu'il était ruiné, elle voulait au moins qu'il sortît un bien de sa ruine et que, de tous les dissentiments qui avaient existé entre eux, il ne restât même plus un souvenir. Elle pensait bien aussi que l'af-

fectation qu'elle avait mise, depuis quelques mois à le tenir éloigné d'elle, et cette autre affectation non moins cruelle, de paraître prêter l'oreille aux propos du marquis de Saint-Hélyer, pouvaient être pour quelque chose dans le chagrin de Prosper. Mais elle ne savait comment le lui dire, et, quoique son cœur, en ce moment surtout, débordât de tendresse, elle se sentait comme paralysée devant lui.

Ce fut lui qui, sans s'en douter, plaça la discussion sur le terrain qu'aurait voulu choisir Henriette.

— Vous m'avez fait entendre tout à l'heure une parole bien dure! lui dit-il après un moment de silence pénible.

— Laquelle?

— Celle de... « lâcheté! »

—Il faut me pardonner si j'ai eu le malheur de vous blesser, lui répondit-elle. Mais, dans un tel moment, j'avais peu le loisir de choisir mes expressions. Et, d'ailleurs, l'important pour moi,

c'était d'imprimer à votre âme une secousse assez forte pour la rappeler à elle-même. Je ne sais s'il y a ou non de la lâcheté à se tuer, ajouta-t-elle ; mais il me semble que, lorsqu'on a une femme, des enfants...

Ici, elle ne put retenir ses larmes.

— Un père est un soldat... Se tuer, c'est une désertion !

— Et quand le mari, répondit Prosper... — lui aussi, le pauvre homme, ne pouvait retenir ses pleurs !... — quand le mari est si malheureux qu'il en arrive à oublier tout, même qu'il est père ; quand, frappé dans ses biens, dans son orgueil, dans sa considération même, en reportant les yeux autour de lui, il ne voit rien qui le console ; quand tout est doute dans son âme et déchirement dans son cœur ; quand l'idée de la trahison la plus odieuse, la plus avilissante, se dresse devant lui, à toute heure, lui enlevant tout son courage, le poussant à se demander s'il n'était pas prédestiné à déshonorer sa vie par un crime ; quand, hési-

tant entre ce crime et la lâcheté du suicide, il se jette, tête baissée, dans cette lâcheté, pour s'arracher lui-même à la tentation que, trop souvent, comme une chose naturelle, il envisage ; répondez, Henriette, cet homme est-il un homme qu'il faille plaindre ? ou, même quand on veut le rappeler à lui-même, un homme qu'on ait le droit d'outrager ?

— Je ne comprends absolument rien à ce que vous voulez dire, répondit Henriette.

— Ce que je veux dire est pourtant simple ! s'écria-t-il avec des sanglots dans la voix. La ruine toute seule... j'aurais pu la supporter ; la déconsidération même... j'aurais pu m'en relever. Mais comment supporter la perte de votre affection !...

— A moi ? fit Henriette en se levant.

— Comment se relever de votre trahison !...

— Ma trahison, à moi ? fit encore Henriette.

— Croyez-vous donc, fit-il en s'animant, que,

depuis deux mois, mes affaires m'aient absorbé à ce point qu'elles m'aient empêché de voir ce qui crevait les yeux de tout le monde? Un autre...

— Quel autre?

— Je n'ai pas besoin de vous le nommer. Vous devez avoir son nom dans le cœur. Mais, tenez, si je devais vivre, plutôt que de vous voir, vous, si belle! vous, ma femme! vous, le moule adoré d'où sont sortis mes deux enfants! plutôt que de vous voir vous détacher de mes bras pour vous glisser dans les bras de ce marquis!... peut-être avez-vous eu bien tort de m'empêcher de mourir!... de ces mains tendues devant vous, j'aimerais mieux vous étouffer!

Henriette, en entendant cela, s'était précipitée entre les bras de son mari, et, renversée sur son épaule, la face radieuse et levée au ciel:

— Ah! cher époux! s'écria-t-elle, depuis trois ans que nous sommes mariés, voilà la première preuve d'amour que vous m'ayez donnée!

XLVIII

Dans notre pauvre humanité, le sourire est proche des larmes... Ils se tenaient tous deux embrassés. Deux bouches : un même cœur ! Il y eut véritablement mariage entre eux.

Quand, écrasée d'émotion, Henriette se détacha de ses bras :

— Comment, toi ! lui dit-elle, comment as-tu pu croire, non pas même que j'oublierais jamais mon devoir, mais que je te préférerais qui que ce soit !

— Que veux-tu ! répondit-il. Il me semblait que tu te détachais de moi.

— Je voulais faire revivre l'amour par la jalousie.

— Bien. Je comprends. Mais le marquis?...

— Eh! il était comme tous les autres! s'écria-t-elle. En épousant une jolie femme, tu devais bien prévoir qu'on lui ferait la cour. Si tu es jaloux du marquis, sois-le donc de tous les hommes qui viennent chez toi.

— Comment! tous?

— Oui, tous! tous! depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune.

Alors, elle lui reprit de nouveau la tête à deux mains; puis, remerciant le ciel d'avoir ainsi fait sortir un bien suprême d'un mal qui pouvait être réparé, elle embrassa encore son mari, et, prenant en main sa bougie qui brûlait toujours sur la chaise, elle l'emmena coucher.

XLIX

Le lendemain, la nouvelle de la suspension des payements se répandit rapidement dans Paris. Ce fut un grand émoi à la Bourse. Prosper était estimé, mais il avait beaucoup d'ennemis. Chose triste à dire ! sa ruine excita autant de joie que de regrets. La caisse était fermée. Le banquier se tenait dans son cabinet de travail avec sa femme. Les employés dressaient le bilan. Cette tâche, dont Prosper n'avait pu venir à bout la veille au soir, ne pouvait être accomplie qu'approximativement. Vers deux heures, Maurice entra dans le cabinet, apportant un état du passif et de l'actif. Henriette le lui prit des mains, sans mot dire, quoique le

jeune homme lui eût adressé, en balbutiant, quelques paroles de condoléance. Presque au même moment, les créanciers, que Prosper avait convoqués dès le matin, commencèrent à arriver. Ils étaient tous réunis, au bout d'une demi-heure, au nombre d'une vingtaine. La plupart d'entre eux avaient eu des relations d'intimité avec leur débiteur. Cela rendait leur situation quelque peu gênante. La présence d'Henriette contribuait aussi à les décontenancer. Il est difficile, en effet de se montrer bien exigeant envers le mari d'une jeune femme qui vous a reçu chez elle, et à qui, sans penser beaucoup s'engager, on n'a pas épargné les protestations de dévouement quand elle n'avait pas besoin de vos services. Les hommes les plus délicatement doués acquièrent rapidement au contact des affaires un si désolant scepticisme, que quelques-uns de ceux qui se trouvaient là attribuèrent la présence d'Henriette au désir de les apitoyer. Ils pensèrent qu'on voulait les obliger à accepter des conditions de liquidation désastreuses,

et ils se prémunirent à l'avance contre toute surprise de leur sensibilité.

Quelques-uns des personnages qui ont déjà figuré dans ce récit étaient au nombre des créanciers. Nous mentionnerons en premier lieu le sieur Abraham, *pris*, selon l'expression pittoresque usitée en pareil cas, pour une somme de trente mille francs. En entrant dans la pièce où Henriette, vêtue d'une robe noire, se tenait auprès de son mari, il se précipita vers eux, leur serra les mains, s'écria qu'il avait prévu que les choses finiraient mal, qu'il n'avait cessé de le dire à Prosper, que c'était un malheur irréparable, et qu'il ne fallait pas compter sur le bon vouloir de tous les créanciers. Puis il se jeta sur un siége, marmottant dans son baragouin allemand, je ne sais quelles réflexions sur la misère des temps et le triste état des affaires. Le Fantoche arriva quelques minutes plus tard. Celui-là avait l'air triomphant d'un sot qui rentre en maître par la porte dans une maison d'où on l'avait menacé de le chasser par la fe-

nêtre. Il se contenta de saluer, puis il s'assit sans souffler mot, en plongeant les mains dans ses poches et balançant sa jambe sur son genou. Sa créance s'élevait au chiffre respectable de six cent mille francs. Le marquis de Saint-Hélyer entra derrière lui. Quoiqu'il eût cédé sa créance au sieur Abraham, il restait son prête-nom, comme nous l'avons dit, et le premier acte d'autorité du sieur Abraham, lequel n'était dans toute cette affaire que le mandataire secret de la princesse, avait été d'exiger de M. de Saint-Hélyer qu'il se présenterait en personne à l'assemblée des créanciers. On conviendra que la situation du marquis vis-à-vis de Prosper et d'Henriette était aussi difficile que compliquée. Ami intime du premier, il avait voulu séduire sa femme, et, s'il pensait que Prosper ne s'en doutait pas, il ne lui était guère possible de l'oublier. D'une autre part, après avoir rendu à Henriette un service qui ne lui avait coûté qu'un peu d'adresse, après l'avoir quittée dans les termes les plus affectueux, voilà qu'il avait fait

alliance, sans qu'elle en sût rien, avec son ennemie mortelle, et qu'il se présentait devant elle, dans une circonstance si pénible, comme le prête-nom occulte de cette ennemie. Il est vrai que le marquis, en vertu de ce phénomène physiologique qui nous rend aveugles sur nos propres torts, tout en nous douant d'une perspicacité de lynx pour découvrir les torts d'autrui, pensait avoir quelques griefs contre Prosper et contre Henriette. Au premier, il se croyait en droit de reprocher de ne l'avoir pas averti à l'avance du mauvais état de ses affaires, afin que lui, marquis, suborneur intentionnel de sa femme, pût tirer son épingle du jeu au détriment des autres créanciers. De même, il s'estimait autorisé à reprocher à Henriette de l'avoir laissé s'engager sans profit pour lui avec elle, et de n'avoir toléré ses soins que pour mieux lui fermer les yeux. Ajoutez à cela que le marquis était, avant tout, homme du monde, c'est-à-dire qu'il avait au plus haut point le respect des formes, et l'embarras qu'il éprouvait en entrant dans le

cabinet de travail se trouvera tout expliqué. Afin de se poser, dès le début, en homme qui n'est pas pris pour dupe, et qui a de sérieuses revendications à exercer, il se contenta de saluer sans prononcer un mot ni tendre la main à personne. C'était jouer un bien gros jeu! Prosper avait pâli en l'apercevant. Si, même par un mot, il n'avait jamais laissé soupçonner au marquis que sa fortune courait le risque d'être compromise, c'était, il faut l'avouer, un peu par suite de la rancune qu'il éprouvait contre le gentilhomme depuis qu'il l'avait vu convoiter Henriette. La conscience de Prosper, à cet égard, était comme partagée entre le désir honorable de ne rien faire perdre à personne, et le désir, légèrement féroce, de causer quelques inquiétudes fondées au faux ami qui avait voulu le déshonorer. Henriette avait reçu M. Abraham en homme qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'attendait ni bien ni mal. Elle accueillit le salut du marquis avec surprise, et celui du Fantoche avec une nuance imperceptible de

hauteur. Singulière et triste situation pour une jeune femme qui voyait devant elle, en qualité de créanciers, des hommes qu'elle avait admis dans son salon, et qui, pour la plupart, lui avaient fait la cour. L'arrivée de la princesse Aurore arracha Henriette à ses réflexions. Ce n'était pas, on le pense bien, seulement en vue de défendre les intérêts de son mari que la princesse lui avait arraché une *procuration* pour le représenter à l'assemblée. Elle voulait surtout jouir de la vue du malheur d'autrui, et consommer autant qu'elle le pourrait le désastre et l'humiliation d'une femme qu'elle regardait comme sa rivale. La princesse avait cru devoir, pour cette solennité tant désirée, se vêtir d'un costume qui fût en harmonie avec l'état apparent de son âme. Elle ne portait que du jais pour tout ornement, et sa robe volumineuse, en velours violet, disparaissait presque tout entière sous des volants de dentelle noire. Son arrivée fit sensation. Elle n'avait mis que du blanc sur ses joues afin de leur donner un semblant de pâleur qui, dans sa

pensée devait sembler à tous intéressante. Mais elle avait pris soin de se chausser et de se ganter en femme à qui les accrocs de fortune ne sauraient faire négliger le culte de sa personne. La bonne comédienne embrassa Henriette avec la tendre effusion du tigre et la grâce de la vipère; puis elle fit à Prosper un salut tout sec, et, contente d'elle-même, elle s'assit, présentant au feu un pied divin qui se fondait délicieusement dans les contours de chevilles idéales.

Tous les intéressés étant réunis, Prosper, non sans un serrement de cœur facile à comprendre, fit l'exposé de sa situation.

Les créances dont se composait la plus grande gartie de son actif s'élevaient à la somme énorme de dix millions. En dehors de ces créances, dont il lui était impossible, pour le moment, de déterminer la valeur, les ressources disponibles du banquier en déconfiture consistaient en valeurs diverses représentant, aux cours du jour, un total de onze cent mille francs et en une maison, située

à Paris, celle qu'il habitait, évaluée huit cent mille francs. Le passif, c'est-à-dire le total des obligations à remplir, pris en bloc, atteignait le chiffre de quatre millions. C'était donc une somme de deux millions cent mille francs seulement qui manquait à Prosper pour satisfaire à sa signature, et, abstraction faite des dix millions de créances qui, si mauvaises qu'elles pussént être, devaient avoir cependant une valeur quelconque, le banquier était en mesure de distribuer immédiatement à ses créanciers un peu moins de cinquante pour cent.

Cet exposé excita dans l'assemblée des sensations diverses. Les uns trouvaient qu'il était bien dur de succomber faute d'une somme relativement minime, et ne s'expliquaient pas comment Prosper n'avait pas pu trouver de ressources, sa situation étant si peu obérée. Ils ignoraient, ceux-là, que, depuis un mois, Abraham et Gernsheim, poussés par la princesse, avaient démesurément aggravé cette situation par de faux bruits habile-

ment répandus dans le public, et que, la veille encore, à la Bourse, les personnes les plus timorées estimaient que Prosper devait faire perdre près de trente millions. C'est ainsi que les choses se passent dans le monde de la finance. Il suffit d'un seul mot, prononcé d'une certaine manière, et par de certaines personnes, pour tuer un homme aussi sûrement que le ferait une balle de pistolet. D'autres parmi les créanciers — ceux-là avaient un intérêt à consommer la ruine de leur débiteur — ne pouvant suspecter son honorabilité devant un pareil exposé de situation, se contentaient de secouer la tête comme pour dire : « C'est un malheur ! »

Ce fut Gernsheim qui se chargea d'exprimer les sentiments de ces derniers :

— Nous perdrons moins que nous ne le craignions, dit-il d'un air dégagé ; mais il n'est pas d'arrangement possible devant des créances dont il sera très-difficile de poursuivre le remboursement à l'étranger. Je suis pour les positions

nettes, d'ailleurs. Il faut se mettre en faillite.

Ce mot terrible excita chez tous les assistants un sentiment de stupeur. La princesse, détournant la tête, se pinçait les lèvres. Abraham regardait par terre comme s'il avait craint de rencontrer les yeux de personne. Le marquis, malgré le peu d'expérience qu'il avait dans les questions de chiffres, ne pouvait se dissimuler que les choses n'étaient pas précisément telles que la princesse les lui avait présentées la veille, et, se rappelant que le matin même Abraham, pour toute instruction, lui avait dit de modeler en tout sa conduite sur celle de Gernsheim, il se sentait mourir de honte à l'idée de ce qu'il allait être obligé de faire. Prosper était devenu affreusement pâle en entendant articuler le mot « faillite. » Mais Henriette lui prit la main et l'empêcha de rien répondre. Elle voulait que tous les masques tombassent devant elle. Ce fut Maurice, qui, en sa qualité de secrétaire, tenait la plume et dressait le procès-verbal, qui, dans la plus louable intention du

monde, les fit tous tomber d'un seul mot.

— M. le marquis de Saint-Hélyer étant le plus fort créancier, dit-il, je crois que c'était à lui de donner le premier son opinion.

Maurice, en s'exprimant ainsi, n'avait d'autre désir que de détruire le mauvais effet des paroles de Gernsheim ; car, après ce qui s'était passé l'avant-veille entre lui, Henriette et le marquis, il ne pouvait supposer que ce dernier ne fût pas entièrement à la discrétion de la jeune femme.

Mais la princesse avait regardé le marquis, et Gernsheim lui avait légèrement poussé le coude. Le marquis put comprendre alors ce qui lui avait semblé inexplicable dans le fait de l'achat de sa créance par le sieur Abraham. Cependant, il lui fallait payer le million qu'il avait reçu. Il était vert de rage, le pauvre homme, pendant qu'il prononçait ces mots, d'une voix basse :

— Je suis de l'avis de M. Gernsheim.

Henriette avait encore quelques illusions. Il faut les lui pardonner : elle était jeune et femme.

— Vous ! fit-elle.

Elle ne pouvait en croire ses oreilles, et le dégoût lui montait aux lèvres, pendant que, glacée d'horreur, elle se disait : « Si j'avais été assez abusée, cependant, pour croire aux protestations de dévouement de ce gentilhomme ! »

Prosper s'était contenté de détourner la tête. De la part du marquis, maintenant, rien ne l'étonnait.

Ce qu'il y avait de plus curieux dans cette scène singulière, c'était l'absurde joie de la princesse. Supposant qu'Henriette aimait le marquis, elle avait cru lui faire tout le mal possible en forçant ce dernier à se conduire comme un misérable envers elle, et elle la sauvait !

Les deux amants que le monde avait généreusement prêtés à Henriette, Gernsheim et M. de Saint-Hélyer, se montraient avec elle d'une férocité presque sans exemple dans les annales des affaires. Quel moyen restait-il de croire aux galantes suppositions qu'on avait faites ? Trois ou quatre per-

sonnes dans l'assistance en firent immédiatement la remarque à voix basse, et, le même soir, cette découverte inattendue défraya toutes les conversations de Paris.

Cependant, la princesse, qui voulait se donner le plaisir d'enfoncer le dernier trait dans le cœur d'Henriette, leva languissamment sa belle tête.

— Est-ce donc une si terrible chose que la faillite? demanda-t-elle. Je ne sais pas, moi.

Là-dessus, le Fantoche, comme s'il avait voulu lui renvoyer la balle :

— Ce n'est pas tout à fait aussi déshonorant que la banqueroute.

— Non, monsieur, répondit aussitôt Henriette, ce n'est pas tout à fait aussi déshonorant que la banqueroute ; mais, rassurez-vous, s'il plaît à Dieu, il n'y aura ni faillite ni banqueroute.

Et les pleurs lui vinrent aux yeux.

Il y eut alors une éclatante protestation de la

part des créanciers qui, étant venus là uniquement pour la défense de leurs intérêts, étaient intérieurement révoltés de la tournure que prenaient les choses.

— C'est une indignité! s'écria l'un d'eux. Sommes-nous des Caraïbes pour nous conduire avec une cruauté pareille? Comment! voilà un honnête homme, un homme sur le compte duquel il n'y a pas eu jusqu'à présent l'ombre d'un fait d'improbité à relever, un homme malheureux, intelligent, actif, qui a été volé, dépouillé! il nous abandonne tout ce qu'il possède; et, quand notre intérêt serait de prendre les cinquante pour cent qu'il nous offre et de l'autoriser à continuer les affaires avec ce qu'il pourra tirer de ses créances, on s'en vient prononcer ici le mot banqueroute! Je ne marchande par les mots, moi, et j'ai le droit de dire mon opinion tout comme un autre, car je suis inscrit au bilan pour une somme de cent mille écus. Eh bien, je dis que c'est ignoble! Oui, messieurs, c'est ignoble! Ce mot

de banqueroute ne devait pas être prononcé.

Le tumulte qui suivit cette violente sortie fut terrible. Les uns applaudissaient comme au théâtre, les autres protestaient par des murmures et d'énergiques interjections. La princesse, devenue d'un jaune citron sous son blanc, regardait M. de Saint-Hélyer, qui se mordait les lèvres jusqu'au sang, désespéré de l'irréparable infamie qu'on lui faisait faire. Quant à Gernsheim, il ricanait, l'outrage qu'on lui avait fait ne restreignant rien de ses droits. N'oublions pas de dire que le sieur Abraham, comme s'il avait eu son plan, ne soufflait mot et ne levait même pas les yeux de terre. Ce fut Henriette qui calma toutes les têtes.

— Nous sommes en mesure, dit-elle, de donner immédiatement plus de cinquante pour cent. Ma dot est de six cent mille francs. Je l'abandonne. De plus, j'ai vendu ce matin nos chevaux, nos voitures, notre mobilier et tous mes bijoux. On m'en offre trois cent mille francs. Je les abandonne de

même. Enfin, je possède une terre, le château où je suis née. Il vaut cinq cent mille francs. Je l'abandonne encore. Tous comptes faits, c'est donc d'une somme de trois millions trois cent mille francs que se compose notre actif immédiat. Il ne reste à trouver que sept cent mille francs.

— Très-bien ! bravo !... c'est magnifique ! c'est sublime ! s'écrièrent aussitôt une douzaine de voix.

— Ce que vous voulez faire, madame, est admirable ! lui dit en lui serrant la main, les larmes aux yeux, le brave homme qui, le premier, avait pris sa défense. Mais vous n'êtes pas forcée de vous ruiner. Ni la loi ni votre devoir même ne vous y obligent. Tout le monde plaint votre mari. Vous avez des enfants, d'ailleurs.

— Le plus réel intérêt de mes enfants, reprit Henriette, c'est que leur père soit respecté.

— Qui donc oserait l'accuser? Donnez-nous soixante pour cent, et que votre mari reprenne les affaires avec le reste.

— Je vous sais gré de votre bonté, monsieur, dit Henriette, mais l'intention de mon mari n'est pas de recommencer les affaires.

Prosper baissait la tête.

— Mais, alors, que voulez-vous faire? dirent plusieurs voix. il faut bien vivre! Il faut aussi vous libérer!

La princesse, maintenant, s'agitait sur son siége comme si elle avait été assise sur des milliers de pointes d'aiguilles. Quant au marquis, il avait profité du tumulte pour s'esquiver.

Il est temps de révéler dès à présent les profonds calculs de l'âme d'Abraham. Il était, avant tout, esclave de sa parole. Il s'était engagé envers la princesse à consommer la ruine de Prosper et à brouiller, sans espoir de réconciliation, Henriette et le marquis de Saint-Hélyer. Il n'avait pas risqué un sou pour atteindre ce résultat. En faisant avancer le million par la princesse, il ne lui avait fait rien risquer, à elle-même, ainsi qu'on va le voir. Cette machination servait ses plans, il l'avait

donc favorisée de ses conseils et de sa vieille expérience. Mais le but que la princesse poursuivait ayant été atteint, il ne voyait pas de raison qui pût l'empêcher de poursuivre son but à lui-même. Ajoutons que, de toutes les personnes qui se trouvaient là, Abraham était certainement le seul qui connût, depuis plus d'un mois, à un centime près, la situation de Prosper. Il lui avait suffi pour cela d'acheter l'un des employés chargés de tenir les livres de la maison de banque de ce dernier. Le malheureux, prévoyant la déconfiture, craignait de se trouver sans place, et il était allé chez Abraham pour se pourvoir dans ses bureaux.

— Tenez-moi au courant de la situation, lui avait répondu avec un sens éminemment pratique le sieur Abraham; je vous payerai généreusement, mais je ne vous emploierai jamais.

Tout le monde porta les yeux sur Abraham quand il se leva.

Ici, nous n'interprétons plus : nous sténographions.

— Messieurs, dit-il, si j'ai bien compris les sentiments qui animent la majorité de cette honorable assemblée, aussi bien que les légitimes désirs d'un ami malheureux et de sa digne femme, ce qu'il faudrait trouver ici, ce serait le moyen de faire rouvrir avant une heure le guichet de cette caisse, qui, s'il y avait sur cette terre la moindre justice, n'aurait jamais été fermé.

— Oui! oui! c'est cela! cria-t-on.

— Eh bien, messieurs, reprit le sieur Abraham, si notre excellent ami et sa digne épouse veulent bien s'y prêter un peu, je m'en charge.

Cette proposition inattendue produisit sur l'assemblée l'effet d'un coup de tonnerre. Tout le monde se leva, tout le monde parlait en même temps.

— Misérable! pensait la princesse.

— Est-ce qu'il est devenu fou? se disait Gernsheim.

— Qu'est-ce que nous voulons tous, messieurs? reprit Abraham d'une voix qui fit rentrer chacun dans le silence. Nous voulons le salut de cette famille.

— Oui! oui! bravo!

— Nous voulons sauver son honneur.

— Très-bien!

— Nous sommes donc tous bien d'accord.

— Parfaitement.

— Maintenant, comptons...

Alors, se tournant du côté d'Henriette, qui le regardait avec attendrissement :

— La terre et le château, que vous évaluez cinq cent mille francs, je puis en donner trois cent mille en payant tout de suite.

— Si c'est ainsi que vous vous y prenez pour sauver l'honneur de la famille!... dit une voix.

— Vous le connaissez donc, ce château? demanda Gernsheim.

— Oui. Je l'ai visité... il y a longtemps.

La vérité, c'est que la visite d'Abraham

ne remontait pas à plus de quinze jours. Il reprit :

— L'hôtel que vous habitez, et que vous estimez huit cent mille francs, je vous en offre six cent mille, et je paye encore tout de suite.

— L'avez-vous aussi visité? demanda Gernsheim.

— Non. L'architecte qui l'a construit est de mes amis.

— Mais, messieurs, dit encore une voix, c'est une plaisanterie. Ce n'est plus sept cent mille francs qu'il nous manque maintenant, c'est onze cent mille.

— Attendez! reprit Abraham; ce que je fais, ce n'est pas pour moi, c'est uniquement pour cette famille. Il manque donc onze cent mille francs...

— Je vous devine! s'écria quelqu'un. Vous allez avancer cette somme, et, pour vous en couvrir, vous allez demander que les premières rentrées qui se feront sur les dix millions de créances vous

appartiennent jusqu'à due concurrence. Vous êtes un brave homme !

L'assemblée applaudissait.

— Non pas, non pas, messieurs ! s'écria le sieur Abraham, qui voyait s'écrouler sa combinaison par cette interprétation trop philanthropique. Permettez : je me risque ! je risque beaucoup même. Il est juste que j'aie une chance de bénéfice.

— Voyons la chance de bénéfice ! dit Gernsheim.

— Notre ami malheureux, reprit Abraham, me substituera dans tous ses droits sur une partie des créances qui lui sont dues, et que je choisirai moi-même ; c'est-à-dire que je lui achète immédiatement une partie de ses créances, dont je vais lu donner la liste, et qui s'élève en bloc à sept millions. Je lui paye ces créances tout de suite. Je les lui paye onze cent mille francs.

L'assemblée regardait Prosper.

— C'est la ruine complète, irremédiable ! murmurait-il.

— Non. C'est l'honneur sauvé ! reprit Henriette.

Et, se tournant vers Abraham :

— Monsieur, dit-elle, c'est chose faite.

Alors, pendant que Gernsheim détalait, en couvrant de secrètes imprécations l'ancien associé de son père ; pendant que la princesse, traversant majestueusement la pièce, allait tendre la main à Henriette, et que celle-ci refusait nettement de la lui serrer, le sieur Abraham eut un mouvement superbe.

— J'aurai fait le bonheur de toute cette famille ! s'écria-t-il.

Puis il dit à Maurice de faire reprendre immédiatement les payements à la caisse, et d'annoncer au caissier que, pour ce faire, il aurait droit de tirer sur lui à vue jusqu'à concurrence de deux millions de francs. Puis il tira de sa poche les actes nécessaires pour régulariser sa situation vis-à-vis de Prosper, et, quand Prosper eut tout signé, le sieur Abraham se retira, accablé de bénédictions par toute l'assemblée.

Cette petite affaire, si finement menée grâce à la qualité des créances qu'il avait choisies, avec le flair d'un Alsacien qui connaît sur le bout du doigt la valeur de toutes les maisons allemandes, ne rapporta au sieur Abraham ni plus ni moins que cinq millions.

L

Le soir de ce même jour, le marquis de Saint-Hélyer se faisait annoncer chez la princesse. Malgré le sentiment de réserve qui avait toujours dominé les actions de sa vie, il ne cherchait même pas à dissimuler sa colère.

— Vous m'avez déshonoré, dit-il à la princesse. La transaction que vous m'avez fait accepter n'é-

tait qu'un piége. Vous saviez que, même dans le désastre imminent que vous prévoyiez, ma fortune ne courait aucun risque. Ce que vous vouliez, c'était me faire augmenter, par une impardonnable injure, les douleurs d'une situation que les plus simples convenances m'ordonnaient de consoler. Grâce à vous, me voilà, moi, l'ami de dix ans d'un homme dont j'avais follement convoité la femme, moi qui n'avais jamais reçu de cette femme et de son mari que des marques d'estime, d'intérêt, je pourrais presque dire d'affection, me voilà devenu dans leur esprit, et sans que l'ombre d'un prétexte puisse en rien pallier mes torts, un objet du mépris le plus mérité. Je donnerais tout entière cette fortune qui me vaut une telle honte pour n'avoir pas sur la conscience le remords de m'être si ignominieusement comporté. Jamais je ne pourrai me consoler de cette tache que vous avez faite à mon nom, et que le monde, qui n'oublie rien, agrandira par ses sarcasmes. J'ai voulu vous revoir encore une fois pour vous dire cela. Quoique femme,

vous devez répondre du mal que vous faites. Vous n'aviez pas le droit, même pour servir une rancune bien ou mal fondée, de compromettre mon honneur et ma dignité. Je ne vous pardonne pas de vous être permis de le faire. Ne comptez donc maintenant sur aucun égard, sur aucun procédé de ma part. A dater d'aujourd'hui, toutes relations sont rompues entre vous et moi, et vous voyez en moi votre ennemi mortel.

Le marquis s'était levé, disant cela.

— Beau courage! fit la princesse en pâlissant, beau courage de menacer une femme!

— Les femmes qui se comportent comme vous, reprit le marquis, n'ont plus droit à aucun des priviléges de leur sexe.

— Eh bien, vengez-vous donc! fit-elle. Allez conter au monde le secret d'une faiblesse que vous avez surpris. On ne vous croira pas, ou si, par hasard, on vous croit, l'indignité de votre action couvrira ma faute.

— Je ne sais, lui répondit-il, s'il me viendra ja-

mais à la pensée de divulguer ce que vous appelez le secret de votre faiblesse. J'ai pu vous en menacer une fois. C'est que je n'avais pas d'autre moyen pour vous empêcher de ternir la réputation d'une honnête femme. Tous les hommes qui se seraient trouvés à ma place auraient fait de même. En ce moment, je suis si peu maître de moi, que tous les expédients me sembleraient bons pour vous faire expier le mal que vous m'avez fait. Mais ne supposez pas que l'arme remise par le hasard entre mes mains soit si peu cruelle. Afin de ménager votre amour-propre, lorsque vous me pressiez de vous dire ce que je connaissais de votre liaison avec Geronimo, je vous ai tu les trois quarts de la vérité. Apprenez maintenant que je la connais tout entière, et cela, par une bonne raison : je me trouvais dans le pavillon lorsque vous y êtes entrés.

— Ce n'est pas vrai, cela ! cria la princesse.

Elle était tellement furieuse et hors d'elle-même, que, si elle avait su comment s'y prendre, elle aurait cherché à le tuer.

— Pas vrai ! fit le marquis, intérieurement ravi de causer une souffrance à cette femme qui l'avait couvert de honte. Faut-il vous répéter vos supplications? faut-il décrire les répugnances de ce niais à qui vous faisiez tant d'honneur? faut-il vous dire comment il se déroba par la fuite à l'excès d'un amour qui l'épouvantait?

— Eh bien, fit-elle en se levant, et avec plus de bon sens qu'elle n'en montrait d'ordinaire, dites cela, si vous l'osez, et tout le monde me plaindra. J'étais jeune, inexpérimentée, livrée à moi-même. J'avais un fol amour au cœur. Mais l'excès même de cet amour était mon excuse.

Et, accablée par la douleur que lui faisait éprouver son orgueil rudement blessé, elle se laissa tomber sur un siége et fondit en larmes.

Le marquis fut embarrassé. Mais elle était si épouvantée à l'idée qu'il avait tout son secret et qu'il pourrait s'en servir contre elle, qu'elle ne voulait pas lui laisser le temps de penser.

— Sans doute, dit-elle en sanglotant, je me

suis montrée cruelle; mais j'avais la tête perdue. Je voulais à tout prix creuser un abîme entre vous et cette femme que vous aimiez et que je déteste. Suis-je assez malheureuse! s'écria-t-elle encore. J'ai aimé deux fois en ma vie, et deux fois... la première, je me suis heurtée à la plus insultante indifférence... la dernière, je n'ai rencontré que de la haine! Allez, et vengez-vous! Vous en savez assez maintenant pour faire rire le monde entier aux dépens d'une femme dont vous avez brisé le cœur.

Disant cela, par une inspiration subite de son audace, elle joua le tout pour le tout en s'élançant rapidement hors de la chambre.

Le marquis resta consterné. Était-il dupe d'une comédie? L'aveu qu'il venait d'entendre était-il sincère? Que faire? Un homme dont le bon sens n'aurait été égaré par aucun mouvement intérieur se serait méfié. Il aurait remarqué que cet aveu si spontané paraissait n'être fait que par nécessité, pour essayer de sauver une situation bien compro-

mise. Mais le marquis était vaniteux, et, de tous les défauts capables d'endormir la vigilance humaine, la vanité est certainement le plus énergique. La porte du boudoir où s'était retirée la princesse, avait été violemment rejetée derrière elle, si violemment, que, rebondissant sur elle-même, elle était restée entr'ouverte. Cela ne semblait pas avoir été calculé. Mais que faire? Le marquis, resté seul, analysait déjà sa situation. Il se trouvait entre deux femmes, dont l'une, Henriette, lui avait inspiré un désir très-vif, mais ne lui avait jamais accordé le moindre espoir. Il se sentait séparé d'elle, bien moins par une indifférence ou un attachement au devoir, dont, selon lui, il eût été possible de triompher avec le temps, que par un de ces événements décisifs contre lesquels les ressources humaines sont impuissantes. L'autre femme, qui s'imposait à sa pensée, ne lui avait jadis inspiré qu'une sorte de commisération affectueuse; c'était seulement depuis deux jours qu'il avait été frappé du caractère particulier que pou-

vait prendre, à l'occasion, sa beauté, et qu'il s'était senti flatté, en même temps, à l'idée qu'il pouvait ne pas lui être absolument indifférent. Il avait contre celle-là une rancune terrible. Mais, si elle n'avait pas menti, si, bien réellement, tout ce qu'elle avait fait était causé par la jalousie, si c'était seulement par amour pour lui, comme elle le disait en pleurant, qu'elle avait creusé un abîme entre lui et sa rivale, comment lui en vouloir? où trouver l'inflexibilité nécessaire pour l'en punir? comment ne pas se sentir profondément touché d'une action dont la violence même dénonçait la cause? Les femmes ne savent point assez ce qui, en de semblables occasions, se remue de faiblesses et de petites lâchetés dans le cœur des hommes. Le marquis, en réalité, n'avait jamais aimé Henriette, si nous entendons par « amour » ce sentiment irrésistible qui concentre tous nos désirs, toutes nos facultés de tendresse et d'expansion, toute notre vie, en un mot, sur une même créature. La princesse... il ne l'aimait pas davan-

tage. Toutes deux lui paraissaient belles et désirables. L'une était loin de lui, hors à jamais de sa portée; l'autre, tout près, paraissant s'offrir. Le marquis était ulcéré dans son orgueil; il lui fallait une satisfaction quelconque, et tout de suite, pour oublier. Là fut la cause de ce qu'il allait faire. En cela, dans cet angle du cœur où gît la vanité auprès de l'égoïsme, nous devons chercher la raison décisive, la raison péremptoire et déterminante de ce qu'il fit.

Que fit-il?

Il poussa lentement la porte du boudoir, si lentement, que les gonds de cette porte ne produisirent aucun bruit. La pièce était petite. Les rideaux de velours tombaient devant la fenêtre. Une lampe posée sur une table éclairait le tout. La face renversée sur le coussin d'un canapé, le corps à demi allongé, la princesse pleurait, et, dans le désordre de son attitude — cela encore ne semblait pas avoir été calculé — sa jambe de Vénus émergeait de ses blancs jupons, luisante sous le

bas de soie qui moulait ses formes. C'était assez pour un homme qui se trouvait dans les dispositions où nous avons laissé le marquis. Il referma la porte. Il est à croire que l'autre, l'autre qui l'exécrait alors, se sentant toute vive et pour toute sa vie dans ses mains, le guettait. Aussi ne fit-elle pas un mouvement, pas plus de mouvement que la panthère tapie, le ventre sous les feuilles, et qui voit l'innocente proie s'approcher à portée de ses pattes. Cependant, le marquis ne disait rien. Qu'aurait-il pu lui dire, dans un tel moment, aux prises qu'il était avec sa vanité et son désir? Il s'approcha, et, quand il fut auprès de sa tête, il se laissa glisser sur les genoux.

Elle n'attendait que cela. Elle lui jeta le bras autour du cou, si violemment qu'on aurait dit qu'elle allait le mordre. Mais non; une morsure aurait été une franchise. C'était dans un baiser que ces deux bouches menteuses devaient s'unir. Un baiser! caresse de Judas!

LI

De cette soirée date la liaison intime du marquis de Saint-Hélyer et de la princesse Aurore, liaison qui dure encore, qui fit d'abord tant de scandale dans la société parisienne, le prince n'ayant pas manqué de faire tout le nécessaire pour en répandre la nouvelle, et qui est aujourd'hui définitivement acceptée par cette société. Inutile de dire que le marquis a hérité des chaînes du prince. C'est lui maintenant qu'on tourmente. C'est à lui qu'on ne laisse ni un moment de répit, ni la moindre initiative, ni une liberté, ni même une idée. « Le ressentiment d'une femme est implacable, dit Juvénal, quand la honte aiguillonne sa haine. » La

princesse se charge chaque jour de donner une éclatante confirmation à ce précepte du poëte romain. Elle qui, depuis l'aventure de Geronimo, avait pris l'amour en pitié et tous les hommes en dégoût, elle se venge largement de la nécessité où elle s'est trouvée de s'embarrasser d'un amant, en faisant à cet amant l'existence la plus pénible. Elle le tient par toute sorte de liens : par l'action honteuse qu'elle lui fit commettre, par les infirmités précoces qui ont assailli l'homme de plaisir, infirmités qu'elle soigne avec les raffinements du sauvage, qui prolonge à dessein la vie de sa victime afin d'éterniser son supplice. Elle le tient encore par l'amour-propre, par l'habitude, par la crainte de ne pouvoir nouer une autre liaison s'il la quittait, n'étant plus jeune. Chacun d'eux possède un secret accablant pour l'autre. Ils sont comme deux malfaiteurs attachés l'un à l'autre par la terreur d'une indiscrétion. Condamnés à se détester jusqu'à la mort et à feindre de s'adorer, le mensonge est la loi de leur existence. C'est

le châtiment. Le prince cependant respire. Comme il a la fibre sensible, il ne peut s'empêcher de plaindre le « pauvre marquis ». L'affection qu'il a pour lui, très-réelle, est tout égoïste. Le marquis, en effet, remplit auprès du prince l'office du paratonnerre sur le toit d'une maison. Quand il y a quelque dissentiment dans « le ménage, » le prince s'inquiète, et c'est lui qui opère les raccommodements.

Et Henriette? De toute la fortune que son mari et elle avaient possédée, il ne resta, liquidation faite, qu'une somme d'environ trois cent mille francs. Avec cette somme, Henriette racheta du sieur Abraham le château où elle était née, ainsi qu'une partie des terres qui l'entouraient. Le château fut facilement transformé en ferme. Prosper, qui, de son propre aveu, ne continuait les affaires que par horreur de l'inaction, reporta son activité sur une exploitation rurale, et, en très-peu de temps, il reconnut que, pour se plaire à la campagne, il suffit d'y être occupé. Ils disparurent tous deux

de la société parisienne sans y laisser un bien grand vide. D'autres femmes, aussi jeunes, peut-être même aussi jolies qu'Henriette, mais qui toutes ne devaient pas gouverner aussi bien leur barque, ne tardèrent pas à la remplacer. Prosper, qui depuis les derniers événements se croyait quelque peu diminué dans l'esprit d'Henriette, s'efforçait, jour par jour, et de toutes manières, de reconquérir le prestige qu'il supposait avoir perdu. Il lui avait été facile de reconnaître qu'une femme, une jeune femme surtout, ne peut se passer de soins et d'égards, et qu'il est nécessaire de s'occuper d'elle, de se montrer avec elle délicat d'esprit et plein d'attentions pour posséder son cœur. Il reconnut aussi que le devoir, chose sèche quand elle n'est pas accompagnée d'affection, ne saurait être tout pour elle. Le mariage, en effet, est une association dans laquelle un peu d'art et de finesse n'est pas du tout inutile; et la femme, dans le mariage, est comme un clavier qui garde les trésors de son harmonie pour l'époux qui en sait

jouer. Désormais, il n'y eut plus de désœuvrement pour Henriette, plus de ces froids et vains plaisirs qu'empoisonne la vanité. Plus d'ennui! plus de nostalgie! Le roman qu'elle avait rêvé s'était dénoué de la façon la plus heureuse en lui faisant trouver le plus accompli des amants dans son mari. Il est juste de dire qu'après avoir donné à Prosper des preuves irrécusables de la maturité de son esprit, Henriette ne tomba pas dans le travers de tant de femmes qui s'imaginent que, pour se faire apprécier, il est habile de se faire souvent désirer. Elle possédait deux qualités qui devaient pour toujours attacher Prosper : la complaisance et la bonne humeur, qualités que je me permettrai de recommander humblement à toutes les jeunes femmes, même aux plus jolies. Prosper, qui, autrefois, s'exténuait de travail, afin d'escamoter la vie, loin de la dévorer maintenant, la savoure avec délice. Il ne cherche même plus à échapper à lui-même. Au contraire, il aime à se retrouver, à méditer sur mille choses curieuses et profondes qui, jusqu'a-

lors lui avaient été toujours étrangères. Le sentiment de la paternité s'était subitement éveillé en lui quand il se trouva chaque jour en contact immédiat avec ses enfants. Il entreprit de faire lui-même l'éducation de ses fils, et il sut se tirer de cette noble tâche à son honneur, pendant qu'Henriette donnait tout le temps que lui laissait le gouvernement de sa maison à l'instruction de ses filles. Ils eurent le bonheur de voir un jour dix enfants assis autour de leur table, tous charmants et tous bien portants, bonheur qui sera sans doute médiocrement envié par une foule de séduisantes femmes, mais qui pourra bien être apprécié par quelques autres d'un sens plus mûr et d'un esprit plus élevé. Que pourrai-je ajouter encore? Quand, après plusieurs années de séjour à la campagne, Henriette, me rencontrant inopinément, daigna me reconnaître, je la trouvai toujours belle, mais d'une beauté plus grave, j'allais dire plus maternelle. La destinée de cette jeune femme, qu'on avait longtemps surnommée « l'ornement de la société, »

était d'embellir les champs. Elle n'y manqua pas, et sut tirer de nouveaux charmes du milieu sain et fortifiant où elle était née et dans lequel le hasard la ramena alors qu'elle pouvait l'apprécier encore. Son mari me parut également avoir gagné quelque chose à sa nouvelle existence. A la roideur imparfaitement dissimulée, peut-être forcément calculée, du financier, avait succédé chez lui la bonhomie de l'homme dont les travaux s'exécutent au grand soleil. Je ne pus m'empêcher de les envier. Le malheur s'était chargé de leur apprendre la science de la vie. Qui ne possède pas cette science mènera des jours misérables, quand bien même il aurait cent millions dans ses coffres.

LII

Il nous faut, pour conclure, dire quelques mots des autres personnages qui ont figuré dans cette histoire. Maurice, profondément ému du désastre qui s'était abattu sur « l'ange de ses rêves, » avait offert de conserver ses fonctions auprès de Prosper ; mais Henriette ne le permit pas. D'abord, elle le croyait peu fait pour le labourage. Ensuite, elle ne voulait pas entraver son avenir. Et enfin, et surtout, elle en avait assez de tous ses soupirants ! Maurice, placé par Prosper chez l'un de ses confrères, devait continuer à végéter. Idole de sa tante, il continua à fréquenter « les meilleures sociétés, »

se fit une réputation dans l'art de faire danser les jeunes filles au piano et de conduire les cotillons. On dit que, devenu un peu moins platonique en prenant de l'âge, il est parvenu enfin à réaliser son idéal en se faisant aimer de la femme de son patr on.

Gernsheim se maria, lui, avec une petite femme d'un assez mauvais caractère. Charmant ménage! la cravache y joue un rôle.

Abraham, accablé d'argent, devait continuer longtemps le cours de sa triomphante existence. Ce grand homme avait été taillé comme Minerve, tout d'une pièce. Pas une faiblesse dans sa vie! pas l'ombre d'une défaillance! Les affaires seules, et les affaires non pour le pouvoir, non pour l'ambition, non pour la vanité, non pour le plaisir, mais se lement pour les affaires : telle était son unique passion. Au lit, à table, au théâtre, au bal, en voyage, même jadis, quand il était jeune et s'égarait de temps à autre, les lendemains d'échéance, par exemple, dans les bras d'une femme,

il ne songeait qu'aux saintes affaires; elles le suivaient partout. Ce n'est pas lui qui se serait jamais avisé de dire : « Je suis trop riche! c'est assez! » et encore moins lui qui aurait songé à dilapider un argent si péniblement gagné, en se lançant dans des entreprises qui auraient eu autre chose que des bénéfices certains pour mobiles. Acquérir pour acquérir, entasser pour entasser, accaparer pour accaparer, il était condamné à cela par sa nature, comme l'écureuil domestique à tourner sur lui-même en cage. Abraham n'avait pas d'enfants. En aurait-il eu, d'ailleurs, son existence aurait été la même. Ne rien risquer, tout prendre; guetter les gens, les ruiner à propos pour s'enrichir de leurs dépouilles, et faire cela naïvement, comme une chose toute simple et légitime : telle était sa manière de travailler. Il était si peu ambitieux, que, quoique possédant à soixante-cinq ans plus de quatre-vingt millions, pas le moindre vestige de ruban ne décorait sa boutonnière. Il connaissait si bien le prix du temps, qu'il n'avait jamais voulu accepter de

fonctions publiques d'aucun genre. Enfin il avait si peu besoin de paraître, qu'il allait en fiacre et ne dépensait pas deux mille francs par mois dans son intérieur. Avec cela, pas méchant du tout, mais pas philanthrope, non plus. Ce ne fut qu'à son lit de mort qu'on put le juger en toute connaissance de cause et mesurer ses dimensions prodigieuses. Il avait des cousins en quantité, comme tous les Alsaciens.

— Voulez-vous leur léguer votre fortune? lui demanda-t-on.

Il répondit :

— Je ne veux la léguer à personne.

— Alors, vous voulez donc que l'État soit votre héritier?

— Que m'importe qui aura mon argent quand je ne serai plus! La seule chose intéressante pour moi, c'était de l'avoir.

— Vous n'aimez donc personne au monde?

Abraham fit une concesssion. Il chercha dans ses souvenirs.

— Non, dit-il fort naïvement.

Il rendit l'âme avec beaucoup de peine, oubliant que cette âme ne lui avait pas été donnée, mais PRÊTÉE.

FIN

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.



